

Marie-Madeleine

Table des matières

Marie-Madeleine	1
Marie-Madeleine, la pécheresse	4
Dans l'Evangile tel qu'il m'a été révélé	4
EMV 98 – Première rencontre avec Marie-Madeleine sur le lac de Tibériade. Provocation de Judas	4
EMV 109 – Jésus est venu récupérer un esclave chez Doras, un pharisien. Il a envoyé Lazare comme intermédiaire, puis est venu chez le vieillard. Doras conseille alors à Jésus de ne pas s'approcher de Lazare à cause de Marie-Madeleine	8
EMV 112 – Lazare présente Marthe à Jésus. Il découvre que le Maître sait ce qu'il en est pour Marie, et il en est effondré.....	8
EMV 113 – Lazare discute avec Jésus et lui révèle qu'il est amer vis-à-vis de Judas	12
EMV 115 – La justice de Gamaliel vis-à-vis de Lazare et de Marie-Madeleine	13
EMV 116 – Comment Lazare, Marthe et Marie-Madeleine ont échappé à une condamnation juive face au comportement indigne de Marie. Son divorce et sa vie licencieuse à Magdala	14
EMV 135.1-3 - Marie-Madeleine (non convertie) est à Béthanie. Marthe et Lazare croient donc que Jésus ne vient pas dans la maison de son ami à cause d'elle. Le Seigneur doit les rassurer et leur dire que ce n'est pas pour cela qu'il agit ainsi. Il est revenu à Béthanie pour éviter le piège des pharisiens, et il va chez Simon pour ne pas que Lazare soit insulté dans sa propre maison. Encouragement de Jésus vis-à-vis de Marie : elle a pu être encouragée par son ange gardien à revenir à Béthanie.....	15
EMV 135.7-8 – Marie écoute les discours de Jésus. Le Christ demande à Marthe et à Lazare de la laisser faire	17
EMV 136 – Lazare aurait voulu un miracle immédiat pour Marie, mais Jésus ne force pas la résurrection des cœurs	18
EMV 136 – Marthe souffre de l'absence de Marie-Madeleine qui est partie. Jésus la réconforte.....	19
EMV 157 – A Nazareth, Jésus assure à Marthe qu'il ne promet jamais rien en vain, mais que les conversions demandent du temps	20
EMV 158 – Jeanne de Kouza énonce Marie-Madeleine	20
EMV 174 – Rencontre avec Marie-Madeleine pendant le Sermon sur la Montagne. Marie-Madeleine est plus provocante que jamais mais Jésus lui donne un enseignement sur l'adultère, en lui rappelant la Loi	21

EMV 183.5 – Guérison d'un amant blessé dans la maison de Marie de Magdala	26
Marie-Madeleine, la convertie	30
EMV 226 – Début de la conversion de Marie-Madeleine.	30
EMV 231 – Marthe rejoint Jésus à Capharnaüm pour lui faire part de l'évolution de Marie-Madeleine. Elle veut être en savoir plus sur Jésus, mais elle est en proie également à ses démons. Jésus rassure Marthe et lui donne des instructions. Il assure qu'elle se sauvera, car le démon le moins puissant, en elle, c'est celui de l'orgueil .	32
EMV 233 – La parabole de la brebis perdue donnée pour Marie-Madeleine	38
EMV 234 – Commentaire de Jésus sur la conversion de Marie-Madeleine. Le comportement que doit avoir les prêtres et les chrétiens. « Marie-Madeleine est venue à moi par un caprice de femme oisive ». Le Seigneur a rappelé la Loi, puis il a fait chanter l'espérance du pardon. Ce que l'apôtre doit absolument pratiquer. Les trois phases du salut d'une âme.	40
EMV 236 – L'onction de la pécheresse au banquet de Simon le pharisien	47
EMV 236. 5 – Commentaire de Jésus	49
Le sens du discours muet au pharisien.....	49
Cahiers de 1943 – 21 novembre 1943 – Les larmes et le parfum de la pécheresse	52
EMV 239 – Le futur voyage. Marie-Madeleine souffre à l'idée de traverser certaines villes. Les apôtres l'entoureront dans ce périple de purification. Jésus dit : "Si elle n'affronte pas tout de suite le monde et ne brise pas cet horrible tyran qu'est le respect humain, son héroïque conversion restera paralysée. Tout de suite et avec nous." ..	53
EMV 240 – Marziam enseigne à Marie-Madeleine la prière de Jésus	53
EMV 253 – Jésus à Marie-Madeleine : « Je te travaillerai par le feu et sur l'enclume. Car tu es un tempérament qu'il faut travailler ainsi. »	55
EMV 372 – Jonas de Gethsémani a été maltraité et il ne souhaite plus que Jésus reste dans sa maison. La réponse de Marie-Madeleine à son souhait et son courage	56
EMV 375 – Dialogue entre Jésus et Marie de Magdala au sujet de Lazare souffrant.	59
EMV 377 – Marie a choisi la meilleure part.....	60
EMV 519 – Lazare est au plus mal, mais ce n'est pas la lèpre. Courage de Marie-Madeleine	65
EMV 542 – Les juifs chez Lazare. Perfidie des pharisiens. La foi absolue de Marie-Madeleine envers le Christ. Elle chasse les pharisiens de sa maison	68
EMV 543 – Marthe envoie un serviteur prévenir le maître. Dialogue entre Marthe et Marie. Marie-Madeleine obéit aux injonctions de Jésus, elle garde la foi et l'espérance. Elle est un modèle d'obéissance.....	74
EMV 547 – Jésus décide de se rendre à Béthanie. Deux sœurs à consoler	80

EMV 550 – Jésus confie une mission d’amour à Lazare, et de contemplation absolue à sa sœur Marie. Dialogue entre Jésus et Marie-Madeleine. Jésus rassure Marie-Madeleine. « Tu as l’office d’aimer ».....	80
Dans les Cahiers	84
30 mars 1944 - Vision de la mort de Marie-Madeleine, à la Sainte-Beaume puis vision du parfum que Marie met sur les pieds de Jésus à Béthanie	84

Marie-Madeleine, la pécheresse

Dans l'Évangile tel qu'il m'a été révélé

EMV 98 – Première rencontre avec Marie-Madeleine sur le lac de Tibériade. Provocation de Judas

98.1 Jésus est avec tous les disciples. Ils sont désormais treize à eux seuls, plus lui. Ils sont sept par barque sur le lac de Galilée. Jésus est dans celle de Pierre, la première, avec Pierre, André, Simon, Joseph et les deux cousins. Dans l'autre se trouvent les deux fils de Zébédée avec les autres : Judas, Philippe, Thomas, Nathanaël et Matthieu.

Les barques avancent rapidement à la voile, poussées par un frais vent du nord qui forme sur l'eau une multitude de rides légères, à peine soulignées par des lignes d'écume qui dessinent une sorte de tulle sur le bleu turquoise de ce beau lac paisible. Elles avancent, laissant derrière elles deux sillages qui se rejoignent à la base, fondant leurs joyeuses écumes en une seule trace riante à la surface de l'eau. Elles voguent en effet de conserve, celle de Pierre précédant les autres d'à peine deux mètres.

De barque à barque, distantes de quelques mètres l'une de l'autre, on échange conversations et réflexions. J'en déduis que les Galiléens montrent et expliquent aux Judéens les détails du lac, leurs commerces, les personnalités qui y habitent, les distances entre les points de départ et d'arrivée, c'est-à-dire Capharnaüm et Tibériade. Ces barques ne servent pas à la pêche, mais au transport des personnes.

Jésus est assis à la proue. Il jouit visiblement de la beauté qui l'entoure, du silence, de tout ce bleu pur du ciel et des eaux, encadré de vertes rives où s'éparpillent des villages tout blancs sur fond de verdure. Il s'abstrait des conversations des disciples, car il est tout à l'avant, presque allongé sur un tas de voiles, le visage souvent incliné sur ce miroir de saphir qu'est le lac, comme s'il en étudiait le fond et s'intéressait à tout ce qui vit dans ses eaux si limpides. Mais qui sait à quoi il pense... Pierre l'interroge par deux fois pour savoir si le soleil le dérange car il est tout à fait levé à l'orient et atteint en plein la barque par son rayonnement, pas encore brûlant mais déjà chaud. Une seconde fois, il lui demande s'il veut aussi du pain et du fromage comme les autres. Mais Jésus ne veut rien, ni toile ni pain, et Pierre le laisse en paix.

98.2 Un groupe de frêles esquifs que l'on emploie pour se promener sur le lac, des sortes de chaloupes, mais ornées de riches baldaquins pourpres et de bons coussins, coupe la route aux barques des pêcheurs. Bruits, éclats de rire, parfums passent avec elles. Ils sont pleins de belles femmes et de joyeux Romains et Palestiniens, mais plutôt des Romains ou du moins peu de Palestiniens, car il doit y avoir aussi quelques Grecs. Je le déduis des paroles d'un jeune homme maigre, élancé, brun comme une olive presque mûre, et tout pomponné.

Il porte un court vêtement rouge, bordé en bas par une lourde grecque et serré à la taille par une ceinture qui est un chef-d'oeuvre d'orfèvrerie. Il dit :

« L'Hellade est belle, mais mon olympique patrie n'a tout de même pas ce bleu azur ni ces fleurs. Et vraiment, il ne faut pas s'étonner si les déesses l'ont abandonnée pour venir ici. Effeuillons sur les déesses, non plus grecques mais juives, les fleurs, les roses et nos hommages... »

Et il jette sur les femmes de sa barque des pétales de roses splendides et d'autres sur la barque voisine. Un Romain répond :

« Effeuille, effeuille, Grec ! Mais Vénus est avec moi. Moi, je n'effeuille pas les roses, je les cueille sur cette belle bouche. C'est plus doux ! »

Et il se penche pour embrasser, sur sa bouche souriante, Marie de Magdala à demi allongée sur les coussins, sa tête blonde sur le sein du Romain.

Mais ces frêles embarcations arrivent directement sur les lourdes barques et, que ce soit à cause de la maladresse des rameurs ou en raison du vent, il s'en faut de peu qu'elles ne se heurtent.

« Faites attention si vous tenez à la vie », s'écrie Pierre, furieux, tout en virant par un coup de barre pour éviter le choc.

Insultes des hommes et cris d'épouvante des femmes circulent d'une barque à l'autre. Les Romains invectivent les Galiléens :

« Ecartez-vous, chiens de juifs que vous êtes. »

Pierre et les autres Galiléens ne laissent pas passer l'injure : Pierre en particulier, rouge comme la crête d'un coq, debout sur le bord de la barque qui tangue fortement, les mains sur les hanches, répond coup pour coup, n'épargnant ni Romains, ni Grecs, ni juifs, ni juives. Au contraire il leur adresse toute une collection d'appellations honorifiques que je ne retranscrirai pas. La prise de bec dure, tant que l'enchevêtrement des quilles et des rames n'est pas débrouillé, puis chacun va son chemin.

98.3 Jésus n'a jamais changé de position. Il est resté assis, absent, sans dire mot et sans aucun regard pour les barques et leurs occupants. Appuyé sur le coude, il a continué de regarder la rive lointaine comme s'il ne se passait rien. On lui lance une fleur. Je ne sais d'où elle vient, certainement d'une des femmes, car j'entends l'éclat de rire qui accompagne son geste. Mais lui... rien. La fleur le frappe presque au visage et tombe sur les planches, allant terminer sa course aux pieds du bouillant Pierre.

Quand les petites barques sont sur le point de s'éloigner, je vois que Marie-Madeleine s'est levée et suit la direction que lui indique une compagne de vice, braquant ses yeux splendides sur le visage serein et lointain de Jésus. Comme il est loin du monde, ce visage... !

98.4 « Dis, Simon, interpelle Judas, toi qui es Judéen comme moi, réponds-moi. Cette belle blonde, sur le sein du Romain, celle qui vient de se lever, n'est-ce pas la soeur de Lazare de Béthanie ?

– Moi, je n'en sais rien, répond sèchement Simon le Cananéen. Il y a peu de temps que je suis revenu parmi les vivants et cette femme est jeune...

– Tu ne voudrais pas me dire que tu ne connais pas Lazare de Béthanie, j'espère ! Je sais bien que tu es son ami et aussi que tu es allé chez lui avec le Maître.

– Et même si c'était le cas ?

– Etant donné que c'est effectivement le cas, tu dois connaître aussi la pécheresse qui est soeur de Lazare. Même les tombeaux la connaissent ! Il y a dix ans qu'elle fait parler d'elle. A peine pubère, elle s'est montrée légère. Mais depuis quatre ans ! Tu ne peux ignorer le scandale, même si tu étais dans " la Vallée des Morts ". Tout Jérusalem en a parlé. Et Lazare s'est alors retiré à Béthanie... Il a bien fait, du reste. Personne n'aurait plus mis les pieds dans son splendide palais de Sion où elle allait et venait encore. Je veux dire : personne de saint. A la campagne... on est au courant ! Et puis, désormais elle est partout sauf chez elle... Maintenant elle est sûrement à Magdala... Elle aura trouvé quelque nouvel amour... Tu ne réponds pas ? Peux-tu me démentir ?

– Je ne démens pas. Je me tais.

– Alors, c'est elle ? Toi aussi, tu l'as reconnue !

– Je l'ai vue enfant. Elle était pure, alors. Je la revois maintenant... Mais je la reconnais. Bien qu'impudique, sa physionomie rappelle celle de sa mère, une sainte.

– Alors pourquoi as-tu presque nié qu'elle était la soeur de ton ami ?

– Nos plaies et celles des proches que nous aimons, on cherche à les cacher, surtout quand on est honnête. »

Judas rit jaune.

98.5 « Tu parles bien, Simon. Et tu es un homme honnête, déclare Pierre.

– Et toi ? Tu l'avais reconnue ? Tu vas certainement à Magdala pour vendre ton poisson, et qui sait combien de fois tu l'as vue !...

– Sache, mon garçon, que lorsqu'on est fatigué par un travail honnête, les femmes n'attirent plus. On aime seulement le lit honnête de son épouse.

– Ah ! Mais ce qui est beau plaît à tout le monde ! N'y aurait-il que cela, on regarde.

– Pourquoi ? Pour dire : “ Ce n'est pas nourriture pour ta table ” ? Non, sais-tu. Le lac et le métier m'ont appris plusieurs choses, et en voici une : poisson d'eau douce et de fond n'est pas fait pour l'eau salée et les tourbillons.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire que chacun doit rester à sa place pour ne pas mourir de malemort.

– Elle te faisait mourir, Marie-Madeleine ?

– Non, j'ai la peau dure. Mais... si tu me le dis, c'est que, toi, tu te sens mal, peut-être ?

– Moi, je ne l'ai pas même regardée !

– menteur ! Je parie que tu as bien regretté de ne pas te trouver sur cette première barque pour être plus proche d'elle... Tu m'aurais même supporté pour en être plus près... C'est si vrai que c'est à cause d'elle que tu me fais l'honneur de me parler après tant de jours de silence.

– Moi ? Mais elle ne m'aurait pas même vu ! Elle ne regardait continuellement que le Maître, elle !

– Ha, ha, ha ! Et tu dis que tu ne la regardais pas ! Comment as-tu fait pour voir où elle regardait, si tu ne la regardais pas ? »

Tout le monde rit à la remarque de Pierre, sauf Judas, Jésus et Simon le Zélote.

EMV 109 – Jésus est venu récupérer un esclave chez Doras, un pharisien. Il a envoyé Lazare comme intermédiaire, puis est venu chez le vieillard. Doras conseille alors à Jésus de ne pas s'approcher de Lazare à cause de Marie-Madeleine

Après s'être admiré lui-même quelques instants, Doras s'écrie :

« Cependant, Jésus, pourquoi envoyer Lazare, le frère d'une prostituée, dans la maison de Doras, le pur pharisien ? Lazare est ton ami ? Mais tu ne dois pas ! Ne sais-tu pas qu'il est anathème puisque sa soeur Marie est prostituée ?

– Je ne connais que Lazare et sa conduite, qui est honnête.

– Mais le monde se souvient du péché de cette maison, et considère que la tache en rejaillit sur les amis... N'y va pas. Pourquoi n'es-tu pas pharisien ? Si tu veux... je suis puissant... je te fais accueillir comme tel, bien que tu sois galiléen. J'ai tout pouvoir au Sanhédrin. Hanne est dans ma main comme ce pan de mon manteau. On te craindrait davantage.

– Je veux seulement être aimé.

EMV 112 – Lazare présente Marthe à Jésus. Il découvre que le Maître sait ce qu'il en est pour Marie, et il en est effondré

112.4 Jésus entre avec les quatre disciples qui sont restés et, après avoir embrassé Lazare, il lui présente Jean, Philippe et Barthélemy, puis il les congédie et reste seul avec Lazare.

Ils se dirigent vers la maison. Cette fois, sous le beau portique, il y a une femme. C'est Marthe. Assez grande, mais moins que sa soeur, brune et mate alors que l'autre est blonde et rose, c'est une belle jeune fille, aux formes harmonieuses. Ses cheveux sont couleur de jais, au-dessus d'un front légèrement brun et lisse. Ses yeux, qui respirent la douceur, sont noirs, grands, veloutés, encadrés par des cils foncés. Le nez est légèrement aquilin et la bouche vermeille tranche sur la couleur brune des joues. Elle sourit en montrant de belles dents très blanches.

Son habit de laine est bleu foncé avec des galons rouges et vert foncé au cou et au bout des manches larges, qui s'arrêtent au coude et d'où sortent d'autres manches d'un lin très fin et blanc, serrées au poignet par un petit cordon qui les plisse. En haut de la poitrine aussi, à la base du cou, ressort cette chemisette très fine et blanche que serre un cordon. Sa ceinture est une écharpe bleue, rouge et verte, faite d'une étoffe très fine qui serre le haut des hanches et retombe, avec un noeud de franges, du côté gauche. C'est un vêtement riche et chaste.

« J'ai une soeur, Maître. La voilà : c'est Marthe. Elle est bonne et pieuse. Elle fait le réconfort et l'honneur de la famille, ainsi que la joie du pauvre Lazare. Auparavant, elle était ma première et unique joie. Maintenant, elle est la seconde, car la première, c'est toi. »

Marthe se prosterne à terre et baise le bord du vêtement de Jésus.

« Paix à cette excellente soeur et à cette femme chaste. Relève-toi. »

Marthe se lève et entre dans la maison avec Jésus et Lazare. Puis elle s'excuse de s'absenter pour les besoins de la maison.

« Elle est ma paix... », murmure Lazare, en scrutant Jésus des yeux. Mais Jésus ne semble pas s'en apercevoir.

112.5 Lazare demande :

« Et Jonas ?

– Il est mort.

– Mort ? Dans ce cas...

– Je l'ai eu à la fin de sa vie. Mais il est mort libre et heureux, chez moi à Nazareth, entre ma Mère et moi.

– Doras l'a usé avant de te le donner !

– Il est mort de fatigue, oui, mais aussi sous les coups qu'il a reçus.

– C'est un démon, et il te hait. Cette hyène déteste le monde entier... Il ne t'a pas dit qu'il te hait... ?

– Il me l'a dit.

– Méfie-toi de lui, Jésus. Il est capable de tout. Seigneur... que t'a dit Doras ? Ne t'a-t-il pas conseillé de me fuir ? Ne t'a-t-il pas montré le pauvre Lazare sous un jour ignominieux ?

– Je crois que tu me connais suffisamment pour comprendre que je juge par moi-même et avec justice. Quand j'aime, j'aime sans me demander si cet amour peut me servir ou me desservir aux yeux du monde.

– Mais cet homme est féroce et atroce quand il blesse et tâche de nuire... Il m'a tourmenté encore ces jours passés. Il est venu ici et m'a dit... Ah ! Alors que j'ai déjà tant de soucis ! Pourquoi vouloir t'enlever à moi, toi aussi ?

– Je suis le réconfort des tourmentés et le compagnon des abandonnés. C'est pour cela aussi que je suis venu à toi.

– Oh ! Alors tu sais ?... Ah, ma honte !

– Non. Pourquoi ta honte ? Je sais. Eh quoi ? Prononcerai-je l'anathème sur toi qui souffres ? Je suis miséricorde, paix, pardon, amour pour tous ; et que sera-ce pour les innocents ? Tu n'es pas responsable du péché qui te fait souffrir. Devrais-je m'acharner sur toi, alors que j'ai pitié d'elle aussi ?...

– Tu l'as vue ?

– Je l'ai vue. Ne pleure pas. »

Mais Lazare a laissé retomber sa tête sur ses bras croisés sur la table. Il pleure et sanglote douloureusement.

Marthe s'avance et regarde. Jésus lui fait signe de garder le silence. Elle s'éloigne alors avec des larmes qui coulent silencieusement. Lazare se calme peu à peu et a honte de sa faiblesse. Jésus le réconforte et, comme son ami désire rester seul un instant, il sort dans le jardin et se promène dans les parterres où quelques roses pourpres résistent encore.

112.6 Marthe le rejoint peu après.

« Maître... Lazare t'a parlé ?

– Oui, Marthe.

– Lazare n'a plus de paix depuis qu'il sait que tu es au courant et que tu l'as vue...

– Comment est-il au courant ?

– D'abord cet homme qui était avec toi et qui prétend être ton disciple : cet homme jeune, grand, brun et sans barbe... puis Doras. Ce dernier nous a fustigés de son mépris, et l'autre a seulement dit que vous l'aviez vue sur le lac... avec ses amants...

– Mais ne pleurez pas pour cela ! Croyez-vous que j'ignorais votre blessure ? Je la connaissais déjà quand j'étais auprès du Père... Ne te laisse pas abattre, Marthe. Relève ton coeur et ton front.

– Prie pour elle, Maître. Moi, je prie... mais je n'arrive pas à pardonner complètement, et peut-être l'Eternel repousse-t-il ma prière.

– Tu as raison : il faut pardonner pour être pardonné et écouté. Je prie déjà pour elle. Mais donne-moi ton pardon et celui de Lazare. Toi, par ta fraternelle bonté, tu peux parler et obtenir encore plus que moi. Sa blessure est trop ouverte et brûlante pour que même ma main l'effleure. Toi, tu peux le faire. Donnez-moi votre pardon plénier, saint et, moi, j'agirai...

– Pardonner... Nous ne le pourrons pas. Notre mère est morte de douleur à cause de sa mauvaise conduite... et ce n'était encore que peu de chose au regard de sa conduite actuelle. Je vois les tortures de notre mère... elles sont toujours présentes à mon esprit. Et je vois ce que souffre Lazare.

– C'est une malade, Marthe, une folle. Pardonnez-lui.

– Elle est possédée par le démon, Maître.

– Qu'est-ce que la possession diabolique, sinon une maladie de l'âme contaminée par Satan, dénaturée au point d'en faire un être spirituel diabolique ? Comment expliquer autrement certaines perversions humaines ? Ces perversions rendent l'homme pire que les fauves pour ce qui est de la férocité, plus libidineux que les singes quant à la luxure, et ainsi de suite, pour en faire un être hybride où se fondent l'homme, l'animal et le démon. Voilà l'explication de ce qui étonne comme une monstruosité qui passe pour inexplicable chez tant de personnes. Ne pleure pas. Pardonne. Moi, je vois. C'est que j'ai une vue qui dépasse celle de l'oeil et du coeur : j'ai la vue de Dieu. Je vois. Je te le dis : pardonne parce qu'elle est malade.

– Guéris-la, alors !

– Je la guérirai. Aie foi. Je te donnerai cette joie. Mais toi, pardonne et dis à Lazare de pardonner lui aussi. Pardonne. Aime-la encore. Rapproche-toi d'elle. Parle-lui comme si elle était comme toi. Parle-lui de moi...

– Comment veux-tu qu'elle te comprenne, toi qui es le Saint ?

– Elle paraîtra ne pas comprendre, mais déjà mon seul nom est salut. Fais qu'elle pense à moi et dise mon nom. Ah ! Satan s'enfuit quand la pensée de mon nom arrive dans un coeur. Souris, Marthe, à cette espérance. Regarde cette rose. La pluie des jours derniers l'avait abîmée, mais regarde : le soleil d'aujourd'hui l'a épanouie, et elle est encore plus belle car les gouttes de pluie qui restent entre ses pétales lui créent une parure de diamants. Il en sera ainsi de votre maison... Larmes et douleur maintenant, puis... joie et gloire. Va. Parles-en à Lazare, pendant que moi, dans la paix de ton jardin, je prie le Père pour Marie et pour vous...
»

Tout se termine ainsi.

EMV 113 – Lazare discute avec Jésus et lui révèle qu'il est amer vis-à-vis de Judas

113.4 – Nicodème aussi est bon. Mais il... il m'a dit... Puis-je te rapporter une critique à propos de l'un de tes disciples ?

– Cite-la. Si Nicodème est un homme juste, son jugement sera juste. S'il est injuste, il critiquera une conversion, car l'Esprit donne la lumière à l'esprit de l'homme, si c'est un homme droit ; et l'esprit de l'homme, conduit par l'Esprit de Dieu, possède une sagesse surnaturelle et lit ce qu'il y a dans les coeurs.

– Il m'a dit : “ Je ne critique pas la présence d'ignorants et de publicains au nombre des disciples du Christ, mais je ne trouve pas convenable qu'il y ait parmi les siens un homme qui ne sait pas s'il est pour lui ou contre lui et qui est comme un caméléon qui prend la couleur et l'aspect de ce qui l'entoure. ”

– Il s'agit de Judas. Je le sais. Mais soyez-en tous sûrs : la jeunesse est un vin qui fermente, puis s'éclaircit. Pendant la fermentation, il se gonfle et écume et déborde de tous côtés sous l'effet d'une vitalité exubérante. Le vent du printemps secoue les arbres dans tous les sens, il semble ébouriffer follement les frondaisons. Mais c'est lui que nous devons remercier pour la fécondation des fleurs. Judas est vin et vent. Mais il n'est pas mauvais. Ses agissements bouleversent et troublent, heurtent même, et font souffrir. Mais il n'est pas foncièrement mauvais... c'est un poulain au sang ardent.

– Tu le dis... Moi, je ne suis pas compétent pour le juger.

113.5 Il m'est resté l'amer souvenir qu'il m'a dit que tu l'avais vue...

– Mais cette amertume est maintenant adoucie par le miel que t'apporte ma promesse...

– Oui, mais moi je garde le souvenir de ce moment. On n'oublie pas la souffrance, même quand elle appartient au passé.

– Lazare, Lazare, tu t'inquiètes de trop de choses... et si peu importantes ! Laisse faire le temps : ce sont des bulles d'air qui crèvent et disparaissent avec leurs reflets gais ou tristes. Regarde vers le Ciel. Lui, il ne s'évanouit pas : il demeure pour les justes.

– Oui, mon Maître et ami. Je ne veux pas juger les relations de Judas avec toi, ni sa présence à tes côtés que tu acceptes. Je prierai pour qu'il ne te nuise pas. »

Jésus sourit et la vision prend fin.

EMV 115 – La justice de Gamaliel vis-à-vis de Lazare et de Marie-Madeleine

- Maître, il y aura aujourd'hui Nicodème et... Gamaliel. Est-ce que cela te fait de la peine ?
- Pourquoi devrai-je en souffrir ? Je reconnais sa sagesse.
- Oui, il avait envie de te voir et en même temps... il voulait rester ferme dans ses idées. Tu sais... des idées. Il dit qu'il a déjà vu le Messie et qu'il attend le signe qu'il lui a promis pour sa manifestation. Mais il dit aussi que tu es " un homme de Dieu ". Il ne dit pas " l'Homme ", mais " un homme de Dieu ". Subtilités rabbiniques, n'est-ce pas ? Tu n'en es vraiment pas offensé ? »

Jésus répond :

« Des subtilités, c'est le mot juste. Il faut les laisser faire. Les meilleurs pourront par eux-mêmes élaguer les branches inutiles qui ne donnent que des feuilles et pas de fruit, mais ensuite ils viendront à moi.

– J'ai voulu te rapporter ses propres mots, car il te les dira certainement lui-même. Il est franc, fait remarquer Joseph.

– C'est une vertu rare que j'apprécie beaucoup, répond Jésus.

– Oui. J'ai ajouté : " Mais en plus du Maître, il y a Lazare de Béthanie. " J'ai dit cela parce que... eh bien oui, à cause de sa soeur. Mais Gamaliel a répondu : " Est-elle présente ? Non ? Et alors ? La boue tombe du vêtement qui n'est plus à son contact. Lazare l'a secouée de lui-même. Et je ne suis pas contaminé par son vêtement. Et puis, je pense que si un homme de Dieu va chez lui, je peux le fréquenter moi aussi, qui suis docteur de la Loi. "

– Gamaliel a un bon jugement. Il est pharisien et docteur jusqu'à la moelle, mais aussi honnête et juste.

– Je suis content de te l'entendre dire.

EMV 116 – Comment Lazare, Marthe et Marie-Madeleine ont échappé à une condamnation juive face au comportement indigne de Marie. Son divorce et sa vie licencieuse à Magdala

Tu sais ? Lazare est puissamment riche. Une bonne partie de la ville lui appartient ainsi que beaucoup de terres de la Palestine. A sa fortune et à celle d'Euchérie de ta tribu et de ta famille, leur père avait ajouté ce qui était une récompense des Romains à leur serviteur fidèle, et avait laissé à ses fils un important héritage. Mais, ce qui a plus d'importance, une forte amitié, bien que voilée, avec Rome. Sans elle, qui donc aurait sauvé toute sa maison de l'infamie due à la conduite honteuse de Marie, son divorce reconnu uniquement parce que c'était " elle ", sa vie licencieuse dans cette cité qui est sa propriété, et à Tibériade, l'élégant lupanar dont Rome et Athènes ont fait un lieu de rendez-vous galant pour tant de membres du peuple élu ? Vraiment, si le syrien Théophile avait été un prosélyte plus convaincu, il n'aurait pas donné à ses enfants cette éducation hellénisante qui tue tant de vertus et sème tant de voluptés. Bue et éliminée sans conséquences fâcheuses par Lazare et spécialement par Marthe, elle a contaminé Marie, elle s'est développée du fait de sa nature passionnée et a fait d'elle la fange de sa famille et de la Palestine ! Non, sans la puissante faveur de Rome qui la protège, on aurait prononcé l'anathème contre eux plus que s'ils étaient lépreux.

EMV 135.1-3 - Marie-Madeleine (non convertie) est à Béthanie. Marthe et Lazare croient donc que Jésus ne vient pas dans la maison de son ami à cause d'elle. Le Seigneur doit les rassurer et leur dire que ce n'est pas pour cela qu'il agit ainsi. Il est revenu à Béthanie pour éviter le piège des pharisiens, et il va chez Simon pour ne pas que Lazare soit insulté dans sa propre maison. Encouragement de Jésus vis-à-vis de Marie : elle a pu être encouragée par son ange gardien à revenir à Béthanie

Jésus voit alors un serviteur de Lazare, en sentinelle. Celui-ci le salue profondément et demande la permission de signaler son arrivée à son maître. Dès qu'il l'a obtenue, il s'en va rapidement.

Entre-temps, paysans et citadins accourent saluer le Rabbi et, d'une haie de lauriers qui entoure de sa verdure parfumée une belle maison, s'avance une jeune femme qui n'est certainement pas juive. Son péplum ou – si je me souviens bien des noms – son étole est assez longue pour former une légère traîne, ample, en laine fine très blanche et elle a pour la faire ressortir un volant avec une grecque brodée aux couleurs vives où brillent des fils d'or [NB : Ce n'est pas Marie-Madeleine, c'est une Romaine séparée de son mari. Lui vit à Jérusalem pendant qu'elle vit à Béthanie car elle dérangeait les Juifs]. Elle est serrée à la taille par une ceinture qui rappelle le volant. Sa coiffure, qu'une résille d'or tient en place, est très compliquée avec des boucles par-devant, lisse en arrière, et elle se termine en un gros chignon sur la nuque. Cela me fait penser qu'il s'agit d'une grecque ou d'une romaine. Alertée par les cris aigus des femmes et les hosannas des hommes, elle observe avec curiosité. Puis elle a un sourire méprisant en voyant qu'ils s'adressent à un homme pauvre qui n'a même pas de mule pour voyager et qui marche au milieu d'un groupe de gens qui lui ressemblent, mais encore moins attrayants que lui. Elle hausse les épaules et s'éloigne avec une moue dédaigneuse, suivie, comme si c'étaient des chiens, par un groupe d'échassiers multicolores, au nombre desquels se trouvent des ibis blanc et noir et des flamants roses, sans compter deux hérons couleur feu avec une aigrette qui tremble sur leur tête argentée, unique blancheur de leur splendide plumage de flammes dorées.

Jésus la regarde un instant, puis se retourne pour écouter un vieillard... qui voudrait bien être débarrassé d'une faiblesse dans les jambes. Jésus lui tapote l'épaule et l'encourage à... patienter car bientôt viendra le printemps et avec le beau soleil d'avril, il se sentira plus fort.

135.2 Survient Maximin, qui précède Lazare de quelques mètres.

« Maître... Simon m'a dit que... que tu vas chez lui... C'est une douleur pour Lazare... mais ça se comprend...

– Nous en parlerons plus tard. Oh ! Mon ami ! »

Jésus s'approche vivement de Lazare qui semble embarrassé, et il l'embrasse sur la joue. Ils sont arrivés, entre-temps, à une petite maison qui se trouve entre d'autres vergers et celui de Lazare.

« Alors, c'est bien chez Simon que tu veux aller ?

– Oui, mon ami. J'ai avec moi tous mes disciples et je trouve que cela vaut mieux... »

Lazare regrette cette décision, mais ne réplique pas. Il se tourne seulement vers la petite foule qui le suit et dit :

« Allez. Le Maître a besoin de repos. »

Je vois par là à quel point Lazare est influent. Tout le monde s'incline à ses paroles et se retire, pendant que Jésus leur adresse son doux salut :

« Paix à vous. Je vous ferai savoir quand je prêcherai.

– Maître, lui dit Lazare, maintenant qu'ils sont seuls – les disciples les suivent de quelques mètres en arrière, et discutent avec Maximin –, Maître... Marthe est tout en larmes. C'est pour cela qu'elle n'est pas venue, mais elle viendra plus tard. Pour moi, je ne pleure qu'au fond de mon cœur. Mais nous disons : c'est juste. Si nous avions pensé qu'elle venait... Mais elle ne vient jamais pour les fêtes... Mais... quand vient-elle ?... Moi je dis que c'est le démon qui aujourd'hui l'a poussée ici.

– Le démon ? Et pourquoi pas son ange gardien sur ordre de Dieu ? Mais, tu dois me croire, même si elle n'avait pas été là, je serais allé dans la maison de Simon.

– Pourquoi, mon Seigneur ? N'as-tu pas trouvé de paix dans ma maison ?

– Une telle paix que, après Nazareth, c'est l'endroit qui m'est le plus cher. Mais réponds-moi : pourquoi m'as-tu dit : “ Quitte la Belle Eau ” ? C'est pour le piège qu'on y prépare, n'est-ce pas ? C'est pourquoi je vais sur les terres de Lazare, mais je ne mets pas Lazare en danger d'être insulté dans sa maison. Tu crois qu'ils te respecteraient ? Pour me fouler aux pieds, ils passeraient même sur l'Arche sainte... Laisse-moi faire. Pour l'instant, du moins. J'aviserais plus tard. Du reste, rien ne m'empêche de prendre mes repas chez toi et rien n'empêche que tu viennes chez moi. Mais fais en sorte qu'on dise : “ Il est dans la maison de l'un de ses disciples. ”

– Et moi, ne le suis-je pas ?

– Tu es l'ami : c'est être plus que disciple pour ce qui est de l'affection. Ce n'est pas la même chose pour les méchants. Laisse-moi faire, Lazare : cette maison t'appartient... mais ce n'est

pas ta mai-son, la belle et riche demeure du fils de Théophile. Et, pour les pédants, cela a beaucoup d'importance.

– Tu dis cela... mais c'est parce que... c'est à cause d'elle, voilà. J'allais me décider à lui pardonner... mais, si elle t'éloigne, pardi, je la haïrai...

– Et tu me perdras tout à fait. Abandonne cette pensée immédiatement ou tu me perds tout de suite... 135.3 Voici Marthe. Paix à toi, ma douce hôtesse.

– Oh ! Seigneur ! »

Marthe pleure à genoux. Elle a baissé le voile posé sur sa coiffure en forme de diadème, pour ne pas trop faire voir ses pleurs aux étrangers. Mais elle ne pense pas à les cacher à Jésus.

« Pourquoi ces larmes ? En vérité, tu les gâches ! Il y a bien des raisons de pleurer et de faire des larmes un objet précieux. Mais pleurer pour cette raison-ci ! Oh, Marthe ! Il me semble que tu ne sais plus qui je suis ! De l'homme, tu le sais, je n'ai que le vêtement. Mon coeur et ses battements sont divins. Allons, lève-toi et viens à la maison... quant à elle... laissez-la faire. Même si elle venait se moquer, laissez-la faire, je vous le dis. Ce n'est pas elle. C'est celui qui la tient qui en fait un instrument de trouble. Mais il y a ici Quelqu'un de plus fort que son maître. Maintenant, la lutte se passe directement entre lui et moi. Pour vous, priez, pardonnez, patientez et croyez. Rien d'autre. »

EMV 135.7-8 – Marie écoute les discours de Jésus. Le Christ demande à Marthe et à Lazare de la laisser faire
--

135.7 « Ma soeur, Jésus... oh ! »

Lazare découvre Marie qui se glisse derrière une haie du verger de son frère pour arriver le plus près possible. Elle marche courbée, mais sa tête blonde brille comme de l'or sur le fond du buis vert foncé.

Marthe va se lever. Mais Jésus lui pose une main sur la tête, et elle doit rester où elle est. Jésus hausse encore la voix. (...) [Jésus fait alors un discours sur l'âme qui cherche l'Amour de Dieu après s'être détournée du Seigneur]

135.8 « L'auront-ils vue, cette impudente ?

– Non, Lazare. Elle était derrière la haie, bien cachée. Nous pouvions la voir d'ici, de la terrasse. Pas les autres.

– Elle nous avait promis de...

– Pourquoi ne devait-elle pas venir ? N'est-elle pas une fille d'Abraham, elle aussi ? Je veux que vous, mes frères, et vous aussi, mes disciples, vous promettiez de ne pas lui faire de réflexions. Laissez-la faire. Elle se moquera de moi ? Laissez-la faire. Elle pleurera ? Laissez-la faire. Elle voudra rester ? Laissez-la faire. Elle voudra fuir ? Laissez-la faire. C'est le secret du Rédempteur et des rédempteurs : faire preuve de patience, de bonté, de constance et prier. Rien d'autre. Tout geste est de trop pour certaines maladies... Adieu, mes amis. Je reste pour prier. Quant à vous, que chacun aille remplir sa tâche. Et que Dieu vous accompagne. »

Et tout prend fin.

EMV 136 – Lazare aurait voulu un miracle immédiat pour Marie, mais Jésus ne force pas la résurrection des cœurs

136.2 Simon le Zélote le rejoint :

« Maître, Lazare te prie de venir. Tout est prêt.

– Allons. Et qu'ainsi tombe aussi le dernier doute qu'ils me seraient moins chers à cause de Marie.

– Quel chagrin, Maître ! Seul quelque secret miracle de toi a pu guérir cette douleur. Mais ne sais-tu pas que Lazare a été près de fuir lorsque, à leur retour, elle est sortie de la maison en disant qu'elle abandonnait les tombeaux pour la joie... et d'autres insolences ? Marthe et moi l'avons conjuré de n'en rien faire, aussi parce que... on ne connaît jamais la réaction d'un cœur. S'il l'avait trouvée, je crois qu'il l'aurait punie une fois pour toutes. Ils auraient voulu au moins le silence de sa part à ton sujet...

– Et un miracle immédiat de ma part pour elle. J'aurais pu le faire, mais je ne veux pas de résurrection forcée dans les cœurs. Je forcerai la mort, et elle me rendra sa proie, car je suis le Maître de la mort et de la vie. Mais quand il s'agit des âmes, ce n'est pas une matière inanimée et sans vie, mais ce sont des essences immortelles capables de se redresser par leur propre volonté, si bien que je ne force pas leur résurrection. J'adresse le premier appel et je fournis la première aide, comme quelqu'un qui ouvrirait un tombeau où l'on aurait enfermé une personne encore vivante. Elle y mourrait à la longue si elle restait dans ces ténèbres asphyxiantes, mais j'y laisse entrer l'air et la lumière... et puis j'attends. Si l'âme a la volonté d'en sortir, elle sort. Si elle ne le veut pas, elle s'enténébre encore plus et s'ensevelit. Mais si elle sort !... Ah ! Si elle sort, en vérité je te dis que personne ne sera plus grand que cette âme ressuscitée ! Seule l'innocence absolue est plus grande que ce mort qui redevient vivant par la force de son propre amour et pour la joie de Dieu... Ce sont là mes plus grands triomphes !

EMV 136 – Marthe souffre de l'absence de Marie-Madeleine qui est partie. Jésus la réconforte

Nous t'avons fait attendre, Marthe. Mais je parlais à Simon des étoiles et nous avons oublié toutes ces lumières. Vraiment ta maison est un firmament, ce soir...

– C'est non seulement pour nous et les serviteurs que nous avons fait de telles illuminations, mais aussi pour toi et pour tes amis, nos hôtes. Merci d'être venu pour la dernière soirée. C'est maintenant la vraie fête, de la Purification, justement... »

Marthe voudrait en dire plus, mais elle sent les larmes qui lui montent aux yeux, et elle se tait.

« Paix à vous tous » dit Jésus, en entrant dans l'atrium où brillent des dizaines de lampes d'argent toutes allumées et disposées un peu partout.

(...) 136.4 Tout le monde entre dans la salle du banquet. Ici, la plupart des lampes sont en or. Le métal est avivé par la lueur de la lumière et la lumière semble plus brillante, réfléchiée par tant d'or. La table a été disposée en U pour faire place à tant de convives et pour faciliter le travail des trancheurs et des serveurs. En plus de Lazare, il y a les apôtres, les bergers et Maximin, le vieux serviteur de Simon.

Marthe surveille la répartition des places et voudrait rester debout. Mais Jésus s'y oppose :

« Aujourd'hui, tu n'es pas l'hôtesse : tu es la soeur, et tu prends place avec moi comme si nous étions du même sang. Nous sommes une famille. Les règles tombent pour laisser la place à l'amour. Ici, à côté de moi, et près de toi Jean. Moi avec Lazare. Mais donnez-moi une lampe. Qu'entre Marthe et moi, une lumière veille... une flamme, pour celles qui sont absentes, mais présentes à notre esprit. Pour celles que nous aimons, que nous attendons, pour les femmes qui nous sont chères mais loin d'ici. Pour toutes. La flamme a des paroles lumineuses, l'amour a des mots enflammés, et elles vont loin, ces paroles, sur les ondes immatérielles des âmes qui se retrouvent toujours, au-delà des monts et des mers, et apportent baisers et bénédictions... Elles apportent tout. N'est-ce pas vrai ? »

Marthe pose la lampe là où Jésus le veut, à une place qui reste vide... et Marthe, comprenant son intention, se penche pour embrasser la main de Jésus qui la pose sur sa tête brune, la bénissant et la réconfortant.

EMV 157 – A Nazareth, Jésus assure à Marthe qu'il ne promet jamais rien en vain, mais que les conversions demandent du temps

Ne doute pas, Marthe, je ne promets jamais en vain. Mais, pour transformer un désert grouillant de serpents en bosquet du paradis, cela demande du temps... Le premier travail ne se voit pas. On a l'impression que rien ne se fait. Mais la semence est déjà déposée. Les semences. Toutes. Ensuite viendront les larmes, et ce sera la pluie qui les fait éclore... Et les bons arbres fleuriront... Viens !... Ne pleure plus ! »

EMV 158 – Jeanne de Kouza énonce Marie-Madeleine

Mais, tu parlais de l'une de tes amies romaines ...

– Oui, c'est une amie intime de Claudia, je crois même qu'elles sont parentes. Elle voudrait parler avec toi ou, du moins, t'en-tendre parler. Et ce n'est pas la seule. Maintenant que tu as guéri la petite fille de Valéria – la nouvelle s'en est transmise en un éclair –, elles le désirent encore plus vivement. Au banquet de l'autre soir, on a beaucoup parlé, pour et contre toi. Il y avait en effet des hérodiens et des sadducéens... même s'ils le nieraient si on le leur demandait... Il y avait aussi des femmes... riches et... et pas honnêtes. Il y avait... – cela me déplait de le dire parce que je te sais ami de son frère – Marie de Magdala, avec son nouvel ami et une autre femme, grecque je crois, et de moeurs aussi libres qu'elle. Tu sais... chez les païens, les femmes sont à table avec les hommes et c'est très... très... Quel ennui ! Par gentillesse, mon amie m'avait choisi pour compagnon mon propre époux, ce qui m'avait beaucoup soulagée. Mais les autres... oh !... Eh bien... on parlait de toi, car le miracle sur Faustina a fait du bruit. Et si les romains ad-mirent en toi le grand médecin ou le mage – pardonne-moi, Seigneur – les hérodiens et les sadducéens jetaient du venin sur ton nom, et Marie, oh ! Marie ! Quelle horreur !... Elle a commencé par la dérision et puis ... Non, cela, je ne veux pas te le dire. J'en ai pleuré toute la nuit...

– Laisse-la faire. Elle guérira.

– Mais elle se porte bien, tu sais...

– Physiquement, oui. Le reste est tout intoxiqué. Elle guérira.

– Tu le dis...

EMV 174 – Rencontre avec Marie-Madeleine pendant le Sermon sur la Montagne. Marie-Madeleine est plus provocante que jamais mais Jésus lui donne un enseignement sur l'adultère, en lui rappelant la Loi

174.11 Jésus me dit :

« Regarde et écris. C'est l'Evangile de la miséricorde que je donne à tous et spécialement à ceux qui se reconnaîtront dans la pécheresse et que j'invite à suivre dans sa rédemption.

Jésus, debout sur un rocher, parle à une foule nombreuse. C'est un endroit montagneux : une colline solitaire entre deux vallées. Le sommet de la colline est en forme de joug ou, plus précisément, en forme de bosse de chameau, de sorte qu'à peu de mètres de son sommet elle offre un amphithéâtre naturel où la voix résonne avec netteté comme dans une salle de concert à la parfaite acoustique.

Cette colline n'est qu'une fleur. Ce doit être la belle saison. Les moissons des plaines commencent à prendre une couleur blonde et seront bientôt prêtes pour la faux. Au nord, une haute montagne resplendit de tout son névé sous le soleil. Juste au-dessous, à l'orient, la mer de Galilée ressemble à un miroir brisé dont les innombrables éclats ont l'air de saphirs embrasés par le soleil. Elle éblouit par son scintillement bleu et or sur lequel ne se reflètent que quelques nuages floconneux qui traversent un ciel très pur et les ombres mobiles de quelques voiles. Ce doit être encore les premières heures de la matinée, car l'herbe de la montagne montre encore de-ci de-là quelques diamants de rosée parmi les plantes. Au-delà du lac de Génésareth, on voit des plaines éloignées qui, sous l'effet d'une légère brume – peut-être la rosée qui s'évapore –, semblent prolonger le lac, mais en prenant comme des teintes d'opale veinée de vert, et plus loin encore une chaîne de montagnes dont la côte très capricieuse fait penser à quelque dessin de nuages sur un ciel serein.

Dans la foule, certains sont assis sur l'herbe ou sur des pierres, d'autres se tiennent debout. Le collège apostolique n'est pas au complet. Je vois Pierre et André, Jean et Jacques, et j'entends qu'on appelle les deux autres Nathanaël et Philippe. Puis il y en a un autre qui est ou qui n'est pas dans le groupe. C'est peut-être le dernier arrivé : ils l'appellent Simon. Les autres ne sont pas là, à moins que je ne les distingue pas au milieu de la foule nombreuse. Le discours est déjà commencé depuis un moment. Je comprends qu'il s'agit du sermon sur la montagne. Mais les Béatitudes sont déjà énoncées. Je dirais même que le discours approche de sa fin, car Jésus dit :

« Faites cela et vous en serez grandement récompensés, car le Père qui est aux Cieux est miséricordieux à l'égard des bons et il sait rendre au centuple. C'est pourquoi je vous dis... »

174.12 Un grand mouvement se produit dans la foule qui se presse vers le sentier conduisant au plateau. Les gens les plus proches de Jésus se retournent. L'attention se détourne. Jésus cesse de parler et tourne les yeux dans la même direction que les autres. Il est sérieux et beau dans son vêtement bleu foncé, les bras croisés sur la poitrine ; le soleil effleure son visage par le premier rayon qui passe au-dessus du flanc oriental de la colline.

« Faites place, plébéiens, crie une voix d'homme en colère. Faites place à la beauté qui passe »... quatre jolis cœurs tout pomponnés s'avancent ; l'un est certainement un romain car il porte la toge. Sur leurs mains croisées pour faire un siège, ils portent en triomphe Marie de Magdala, encore grande pécheresse.

Elle rit de sa très belle bouche, et rejette en arrière sa tête à la chevelure d'or tout en tresses et boucles retenues par des épingles précieuses et par une lame d'or parsemée de perles qui lui enserre le haut du front comme un diadème et d'où descendent de légères boucles pour voiler ses yeux superbes rendus encore plus grands et plus séduisants par un savant artifice. Ce diadème disparaît ensuite derrière les oreilles sous la masse des tresses qui retombent sur un cou très blanc et entièrement découvert. Et même... le découvert va bien au-delà du cou. Ses épaules sont dénudées jusqu'aux omoplates et sa poitrine beaucoup plus encore. Son vêtement est retenu aux épaules par deux chaînettes d'or. Les manches sont inexistantes. Le tout est recouvert – si l'on peut dire – d'un voile qui sert uniquement à mettre la peau à l'abri du bronzage. Ce vêtement est très léger et quand la femme se jette, comme elle fait par cajolerie, sur l'un ou l'autre de ses adorateurs, elle semble se jeter nue sur eux. J'ai l'impression que le Romain est son préféré, car c'est à lui que sourires et coups d'œil s'adressent de préférence, et il reçoit plus souvent sa tête sur son épaule.

« Voilà, la déesse est satisfaite, dit le Romain. Rome a servi de monture à la nouvelle Vénus et c'est là que se trouve l'Apollon que tu as voulu voir. Charme-le donc... mais laisse-nous aussi quelques bribes de tes charmes. »

Marie éclate de rire et se jette à terre d'un mouvement agile et provocant, découvrant des pieds chaussés de sandales blanches avec des fibules d'or et une grande partie de la jambe. Puis couvrant le tout, son vêtement est très ample, fait de laine fine comme le voile et très blanche, retenu à la taille mais très bas, à la hauteur des hanches, par une ceinture à boucles d'or dénouées. Et la femme se dresse comme une fleur de chair, une fleur impure, éclore par quelque sortilège sur le plateau vert où se trouvent quantité de mugets et de narcisses sauvages.

Elle est belle plus que jamais. Sa petite bouche pourpre ressemble à un œillet qui se détache sur la blancheur d'une denture parfaite. Son visage et son corps pourraient satisfaire le peintre ou le sculpteur le plus difficile tant pour les teintes que pour les formes. Large de poitrine avec des hanches bien proportionnées et une taille naturellement souple et fine en comparaison de la poitrine et des hanches, on dirait une déesse – comme l'a dit le romain –

, une déesse sculptée dans un marbre légèrement rosé sur lequel l'étoffe légère se tend sur les côtés pour retomber ensuite en plis nombreux sur le devant. Tout est étudié pour plaire.

Jésus la regarde fixement, et elle soutient effrontément son regard en riant et en se retournant légèrement à cause des chatouilles que le romain lui fait en passant sur ses épaules et sur son sein découverts un brin de muguet cueilli dans l'herbe. Marie, avec un courroux étudié et faux, relève son voile en disant : « Respecte ma pureté », ce qui fait éclater les quatre hommes d'un rire bruyant.

Jésus continue de la fixer. Quand le bruit des éclats de rire s'atténue, comme si l'apparition de la femme avait rallumé la flamme du discours qui s'éteignait, Jésus reprend la parole et ne la regarde plus. Il revient à ses auditeurs, qui paraissent agités et scandalisés par l'événement.

174.13 Jésus reprend :

« J'ai dit d'être fidèles à la Loi, humbles, miséricordieux, d'aimer non seulement ses frères nés de mêmes parents, mais tous ceux qui sont pour vous des frères parce qu'ils ont la même origine humaine. Je vous ai dit que le pardon est plus utile que la rancœur, qu'il vaut mieux compatir qu'être inexorable. Mais maintenant je vous dis qu'on ne doit pas condamner si on n'est pas soi-même exempt du péché qui nous porterait à condamner. Ne faites pas comme les scribes et les pharisiens : ils sont sévères avec tout le monde, sauf avec eux-mêmes. Ils appellent impur ce qui est extérieur et ne peut souiller que l'extérieur, mais ils accueillent l'impureté en eux, au plus profond de leur cœur.

Dieu n'est pas avec les impurs, car l'impureté corrompt ce qui est la propriété de Dieu : les âmes, et surtout les âmes des petits qui sont des anges répandus sur la terre. Malheur à ceux qui leur arrachent les ailes avec une cruauté de fauves démoniaques et qui jettent dans la boue ces fleurs du Ciel en leur faisant connaître le goût de la matière ! Malheur !... Il vaudrait mieux qu'ils meurent brûlés par la foudre plutôt que d'en arriver à un tel péché !

Malheur à vous, riches et jouisseurs ! Car c'est justement parmi vous que fermente la plus grande impureté à laquelle l'oisiveté et l'argent servent de lit et d'oreiller ! Actuellement, vous êtes repus. La nourriture des concupiscences vous monte jusqu'à la gorge et vous étouffe. Mais vous aurez faim, une faim redoutable que rien ne rassasiera ni n'adoucir pendant l'éternité. Actuellement, vous êtes riches. Que de bien vous pourriez faire par votre richesse ! Mais vous en faites un mal pour vous comme pour les autres. Vous connaîtrez une pauvreté atroce un jour, lequel n'aura pas de fin. Actuellement, vous riez. Vous vous prenez pour des triomphateurs. Mais vos larmes rempliront les étangs de la Géhenne et elles ne s'arrêteront plus.

Où se niche l'adultère ? Où se niche la corruption des jeunes filles ? Chez celui qui, en plus de son lit d'époux, a deux ou trois lits de débauche sur lesquels il répand son argent et

la vigueur d'un corps que Dieu lui a donné sain pour travailler pour sa propre famille, et non pour qu'il s'épuise en ébats écoeurants qui l'abaissent plus qu'une bête immonde.

Vous avez appris qu'il a été dit : " Ne commets pas l'adultère. " Mais moi, je vous dis que celui qui aura regardé une femme avec concupiscence, que celle qui est allée vers un homme avec un désir impur, a déjà commis l'adultère en son cœur, par ce simple fait. Aucune raison ne justifie la fornication. Aucune. Ni l'abandon et la répudiation d'un mari. Ni la pitié envers une femme répudiée. Vous n'avez qu'une seule âme. Quand elle est engagée avec une autre par un pacte de fidélité, qu'elle ne mente pas, autrement ce beau corps avec lequel vous péchez ira avec vous, âmes impures, dans des flammes qui ne s'éteindront pas. Mutilez-le plutôt, mais ne le tuez pas pour toujours par la damnation. Redevenez des hommes, vous, les riches, cloaques pouilleux du vice, redevenez des hommes pour ne pas inspirer le dégoût au Ciel... »

174.14 Marie, au commencement, a écouté avec un visage qui était un poème de séduction et d'ironie, éclatant de temps à autre en rires méprisants. Sur la fin du discours elle devient rouge de colère. Elle comprend que, sans la regarder, c'est à elle que Jésus s'adresse. Sa colère s'enflamme toujours plus. Elle se révolte et, à la fin, n'y résiste plus. Arrogante, elle s'entoure de son voile et, suivie par les regards de la foule qui la méprise et par la voix de Jésus qui la poursuit, elle se sauve à toutes jambes sur la pente en abandonnant des lambeaux de vêtements aux chardons et aux églantiers au bord du sentier. Elle a un rire de rage et de mépris.

174.15 Jésus reprend :

« Cet événement vous indigne. Cela fait deux jours que notre refuge, bien au-dessus de la boue, est troublé par les sifflements de Satan. Ce n'est donc plus un refuge, et nous allons le quitter. Mais je veux terminer pour vous ce code du " plus parfait " devant cette ampleur de lumière et d'horizon. Ici, Dieu apparaît réellement dans sa majesté de Créateur et, à la vue de ses merveilles, nous pouvons croire fermement que le Maître, c'est lui et non pas Satan. Le Malin ne pourrait pas créer le moindre brin d'herbe. Mais Dieu peut tout. Que cela nous reconforte. Mais vous êtes maintenant tous au soleil. Et cela vous gêne. Dispersez-vous donc sur les pentes. Il y a de l'ombre et de la fraîcheur. Prenez votre repas, si vous voulez. Je vous parlerai du même sujet. Plusieurs raisons nous ont retardés. Mais ne le regrettez pas. Ici, vous êtes avec Dieu. »

La foule crie : « Oui, oui, avec toi », et les gens se dispersent sous les bosquets épars du côté de l'orient de façon que le versant de la colline et les branches les abritent d'un soleil déjà trop chaud.

Pendant ce temps, Jésus dit à Pierre de démonter la tente.

« Mais... nous partons réellement ?

– Oui.

– Parce qu'elle est venue, elle ?

– Oui, mais ne le dis à personne et surtout pas à Simon le Zélote. Il en serait peiné à cause de Lazare. Je ne puis permettre que la parole de Dieu soit exposée au mépris des païens...

– Je comprends, je comprends...

– Alors, comprends autre chose.

– Quoi, Maître ?

– La nécessité de se taire dans certains cas. Je me fie à toi. Tu m'es très cher, mais tu es aussi d'une impulsivité qui te pousse à faire des observations blessantes.

– Je comprends... tu ne veux pas à cause de Lazare et de Simon...

– Et pour d'autres aussi.

– Tu penses qu'il y en aura aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, demain et après demain, toujours. Et il sera toujours nécessaire de surveiller l'impulsivité de mon Pierre. Va, va faire ce que je t'ai dit. »

Pierre s'éloigne, et appelle à l'aide ses compagnons.

EMV 183.5 – Guérison d'un amant blessé dans la maison de Marie de Magdala

183.2 Le groupe chemine, à présent en silence. La route principale devient une rue pavée avec des pierres d'une paume carrée. Les maisons sont toujours plus riches et plus belles parmi des potagers et des jardins luxuriants et fleuris. J'ai l'impression que la Magdala élégante était pour les Palestiniens une sorte de lieu de plaisir comme certaines villes de nos lacs de Lombardie : Stresa, Gardone, Pallanza, Bellagio, etc. Aux riches palestiniens se mêlent des romains, venus probablement d'autres lieux comme Tibériade ou Césarée où il devait certainement y avoir, autour du Gouverneur, toutes sortes de fonctionnaires et de négociants pour exporter à Rome les plus beaux produits de la colonie palestinienne.

Jésus y pénètre, sûr de lui, comme s'il savait où aller. Il longe le lac jusqu'à la limite duquel les maisons s'avancent avec leurs jardins.

Des cris déchirants parviennent d'une riche demeure. Ce sont des voix de femmes et d'enfants et une voix de femme, très aiguë, qui crie :

« Mon fils ! Mon fils ! »

Jésus se retourne et regarde ses apôtres. Judas s'avance.

« Non, pas toi, ordonne Jésus. Toi, Matthieu. Va t'informer. »

Matthieu y va et revient :

« C'est une rixe, Maître. Il y a un homme mourant, un juif. Le meurtrier s'est échappé : c'était un romain. Sa femme, sa mère et ses petits enfants sont accourus... Mais il meurt.

– Allons-y.

– Maître... Maître... L'événement s'est produit dans la maison d'une femme... qui n'est pas son épouse.

– Allons-y. »

183.3 Ils entrent par la porte ouverte dans un large et long vestibule qui donne ensuite sur un beau jardin. La maison semble divisée par cette espèce de péristyle couvert qui abonde en plantes vertes dans des vases, en statues et en objets de marqueterie. C'est quelque chose d'intermédiaire entre une salle et une serre. Dans une pièce, dont la porte est ouverte sur le vestibule, se trouvent des femmes en pleurs. Jésus entre sans hésiter. Pourtant, il ne leur adresse pas sa salutation habituelle.

Parmi les hommes présents, il y a un marchand qui doit connaître Jésus car, à peine le voit-il qu'il dit :

« Le Rabbi de Nazareth ! »

Et il le salue respectueusement.

« Joseph, que s'est-il passé ?

– Maître, un coup de poignard au cœur... Il meurt.

– Pourquoi ? »

Une femme aux cheveux gris et défaits se lève – elle était à genoux près du mourant dont elle tenait une main déjà inerte – et, avec des yeux de folle, elle crie :

« A cause d'elle, à cause d'elle !... Elle me l'a rendu satanique... Plus de mère, plus d'épouse, plus d'enfants, plus rien ne comptait pour lui ! L'enfer doit te posséder, espèce de Satan ! »

Jésus lève les yeux en suivant la main tremblante qui accuse et il voit dans un coin, contre le mur rouge foncé, Marie de Magdala, plus provocante que jamais, vêtue, pour ainsi dire... de rien jusqu'à mi-corps, car elle est à moitié nue au-dessus de la taille, enveloppée d'une sorte de filet à mailles hexagonales avec des petites boules qui me paraissent être des perles. Mais elle est dans la pénombre et je ne distingue pas bien.

Jésus baisse de nouveau les yeux. Marie, blessée par son indifférence, se redresse alors qu'auparavant elle était comme accablée, et elle se donne une contenance.

« Femme, dit Jésus à la mère, pas d'imprécations. Réponds : pourquoi ton fils se trouvait-il dans cette maison ?

– Je te l'ai dit. Parce qu'elle l'avait rendu fou. Elle !

– Silence ! Lui aussi était donc en état de péché puisque adultère et père indigne de ces innocents. Il mérite donc son châtiment. En cette vie comme dans l'autre, il n'y a pas de miséricorde pour celui qui ne se repent pas. Mais j'ai pitié de ta douleur, femme, et de ces innocents. 183.4 Ta maison est loin ?

– Une centaine de mètres.

– Soulevez l'homme et portez-le là-bas.

– Ce n'est pas possible, Maître, dit le marchand Joseph. Il est sur le point de mourir.

– Fais ce que je te dis. »

Ils passent une planche sous le corps du moribond et le cortège sort lentement. Il traverse la rue et pénètre dans un jardin ombragé. Les femmes continuent de pleurer bruyamment.

Lorsqu'ils sont à l'intérieur du jardin, Jésus se tourne vers la mère :

« Peux-tu pardonner ? Si tu pardonnes, Dieu pardonne. Il faut se rendre le cœur bon pour obtenir grâce. Cet homme a péché et péchera encore. Pour lui, il vaudrait mieux mourir, car en vivant il retombera dans le péché et, qui plus est, il lui faudra répondre de son ingratitude envers Dieu qui le sauve. Mais toi et ces innocents (il indique l'épouse et les enfants), vous tomberiez dans le désespoir. Je suis venu pour sauver et non pour perdre. Homme, je te le dis : lève-toi et sois guéri. »

L'homme reprend vie et ouvre les yeux. A la vue de sa mère, de ses enfants, de sa femme, il baisse la tête, honteux.

« Mon fils, mon fils ! Dit la mère. Tu étais mort s'il ne t'avait pas sauvé. Reviens à toi. Ne délire pas pour une... »

Jésus interrompt la vieille femme :

« Femme, tais-toi. Fais preuve de la même miséricorde que celle dont tu as profité. Ta maison est sanctifiée par le miracle, qui est toujours une preuve de la présence de Dieu. C'est pour cela que je n'ai pu l'accomplir dans la maison du péché. Toi, au moins, sache garder ta maison telle quelle, même si lui ne le sait pas. Soignez-le, maintenant. Il est juste qu'il souffre quelque peu. Sois bonne, femme. Et toi aussi. Vous aussi, les petits. Adieu. »

Jésus a posé la main sur la tête des deux femmes et des petits.

183.5 Puis il sort en passant devant Marie de Magdala, qui a suivi le cortège jusqu'au bout de la rue et est restée adossée à un arbre. Jésus ralentit comme pour attendre les disciples, mais je crois que c'est pour donner à Marie la possibilité de faire un geste. Mais elle ne le fait pas.

Les disciples rejoignent Jésus, et Pierre ne peut se retenir de lancer à Marie, entre les dents, une épithète appropriée. Pour se donner une contenance, elle éclate de rire, ce qui constitue pour elle un bien pauvre triomphe.

Mais Jésus a entendu le mot de Pierre. Il se retourne et lui dit sévèrement :

« Pierre, moi, je n'insulte pas. N'insulte donc pas. Prie pour les pécheurs. Rien d'autre.
»

Marie cesse de rire, baisse la tête et s'enfuit comme une gazelle vers sa maison.

Marie-Madeleine, la convertie

EMV 226 – Début de la conversion de Marie-Madeleine.

Jésus se hâte le long d'un sentier bordé d'une haie en fleurs. L'herbe rase qui côtoie la haie atténue le bruit de ses pas, et Jésus cherche justement à marcher dessus pour arriver à l'improviste devant Lazare.

Il le surprend debout, ses rouleaux posés sur une table de marbre, priant à voix haute :

« Ne me déçois pas, Seigneur. Fais grandir ce brin d'espérance qui est né dans mon cœur. Accorde-moi ce que, par mes larmes, je t'ai demandé des milliers de fois, ce que je t'ai demandé par mes actes, par le pardon, par tout mon être. Donne-le-moi en échange de ma vie. Donne-le-moi au nom de ton Jésus qui m'a promis cette paix. Peut-il mentir, lui ? Dois-je penser que sa promesse a été un vain mot ? Que son pouvoir est inférieur à cet abîme de péché qu'est ma sœur ? Dis-le-moi, Seigneur, pour que je me résigne par amour pour toi...

– Oui, je te l'affirme ! » dit Jésus.

Lazare se retourne vivement et s'écrie :

« Oh ! Mon Seigneur ! Mais quand es-tu arrivé ? »

Et il se penche pour baiser le vêtement de Jésus.

« Il y a quelques minutes.

– Seul ?

– Avec Simon le Zélote, mais là où tu es, je suis venu seul. Je sais que tu dois m'annoncer une grande chose. Dis-la-moi donc.

– Non. Réponds d'abord à la question que j'ai posée à Dieu. Selon ta réponse, je te la dirai.

– Dis-la-moi, dis-la-moi, cette grande chose. Tu peux la dire... »

Jésus sourit en ouvrant les bras pour l'y inviter.

« Dieu Très-Haut ! C'est donc vrai ? Toi, alors, tu sais que c'est vrai ? ! », et Lazare se réfugie dans les bras de Jésus pour lui confier sa grande chose.

226.2 « Marie a appelé Marthe à Magdala. Et Marthe est partie, inquiète, craignant quelque grand malheur... Moi, je suis resté seul ici, avec cette même crainte. Mais Marthe m'a fait

parvenir une lettre par le serviteur qui l'a accompagnée, une lettre qui m'a rempli d'espoir. Regarde, je l'ai ici, sur le cœur. Je la garde là, parce qu'elle m'est plus précieuse qu'un trésor. Ce ne sont que quelques mots, mais je les relis de temps en temps pour être certain qu'ils ont bien été écrits. Regarde... »

Lazare sort de son vêtement un petit rouleau lié par un ruban violet et le déroule.

« Tu vois ? Lis, lis à haute voix. Lue par toi, la chose me paraîtra plus certaine.

– “ Lazare, mon frère. A toi paix et bénédiction. Je suis arrivée rapidement et en bonnes conditions. Et mon cœur n'a plus palpité de crainte de nouveaux malheurs, parce que j'ai vu Marie, notre Marie, en bonne santé et... dois-je te le dire ? Elle est moins agitée qu'auparavant. Elle a pleuré sur mon cœur, des pleurs interminables... Et puis, à la nuit tombée, dans la pièce où elle m'avait conduite, elle m'a posé des tas de questions sur le Maître. Rien de plus, pour le moment. Mais moi, qui vois le visage de Marie et qui entends ses paroles, je dis que l'espérance est née dans mon cœur. Prie, mon frère. Espère. Ah, si c'était vrai ! Je reste encore parce que je comprends qu'elle me veut auprès d'elle comme pour être défendue contre la tentation et pour apprendre... Quoi ? Ce que nous savons déjà : la bonté infinie de Jésus. Je lui ai parlé de cette femme venue à Béthanie... Je vois qu'elle réfléchit tant et plus... Il nous faudrait Jésus. Prie. Espère. Que le Seigneur soit avec toi. ” »

Jésus replie le rouleau et le rend.

« Je vais y aller. Peux-tu prévenir Marthe de venir à ma rencontre à Capharnaüm d'ici quinze jours, tout au plus ?

– Oui, je le peux, Seigneur. Et moi ?

– Tu restes ici. Marthe aussi, je la renverrai ici.

– Pourquoi ?

– Parce que ceux qui sont rachetés ont une pudeur profonde et rien ne leur fait plus honte que le regard d'un père ou d'un frère. Moi aussi, je te dis : “ Prie, prie, prie. ” »

Lazare pleure sur la poitrine de Jésus... Ensuite, après s'être repris, il parle encore de son inquiétude, de ses découragements...

« Cela fait presque un an que j'espère... que je désespère... Comme il est long, le temps de la résurrection !... » s'écrie-t-il.

226.3 Jésus le laisse parler, parler, parler... jusqu'à ce que Lazare s'aperçoive qu'il manque aux devoirs de l'hospitalité, et il se lève pour conduire Jésus à la maison. Pour ce

faire, ils passent à côté d'une épaisse haie de jasmins en fleurs ; des abeilles d'or bourdonnent sur leurs corolles en forme d'étoile.

EMV 231 – Marthe rejoint Jésus à Capharnaüm pour lui faire part de l'évolution de Marie-Madeleine. Elle veut être en savoir plus sur Jésus, mais elle est en proie également à ses démons. Jésus rassure Marthe et lui donne des instructions. Il assure qu'elle se sauvera, car le démon le moins puissant, en elle, c'est celui de l'orgueil

231.1 En sueur et couvert de poussière, Jésus entre dans la maison de Capharnaüm avec Pierre et Jean.

A peine a-t-il mis le pied dans le jardin en direction de la cuisine, que le maître de maison l'appelle familièrement :

« Jésus, cette dame dont je t'ai parlé à Bethsaïde est revenue. Elle vient te chercher. Je lui ai dit de t'attendre et je l'ai conduite là-haut, dans la chambre haute.

– Merci, Thomas, j'y vais tout de suite. S'il vient d'autres personnes, fais-les attendre ici. »

Jésus monte lestement l'escalier sans même enlever son manteau. Sur la terrasse où aboutit l'escalier se trouve Marcelle, la servante de Marthe, immobile.

« Oh ! Notre Maître ! Ma maîtresse est là, à l'intérieur. Elle t'attend depuis tant de jours ! Dit la femme en s'agenouillant pour vénérer Jésus.

– Je le savais. Je vais tout de suite la trouver. Que Dieu te bénisse, Marcelle. »

Jésus lève le rideau qui protège contre la lumière encore violente bien que le crépuscule très avancé enflamme l'air et pa-raisse embraser les maisons blanches de Capharnaüm par la réverbération rouge d'un énorme brasier. Dans la pièce, toute voilée et enveloppée de son manteau, assise près d'une fenêtre, se tient Marthe. Peut-être regarde-t-elle une anse du lac où plonge une avancée d'une colline boisée. Peut-être est-elle seulement perdue dans ses pensées. Elle est sûrement très absorbée, au point qu'elle n'entend pas le léger bruit des pas de Jésus qui s'approche. Et elle sursaute quand il l'appelle.

« Oh ! Maître ! » s'écrie-t-elle ; et elle se jette à genoux, les bras tendus comme pour demander de l'aide, puis elle se penche jusqu'à toucher du front le sol, et elle pleure.

231.2 « Mais pourquoi ? Allons, relève-toi ! Pourquoi ce grand chagrin ? As-tu quelque malheur à m'annoncer ? Oui ? Quoi donc ? Je suis allé à Béthanie, tu le sais ? Oui ? Et j'y ai appris de bonnes nouvelles. Maintenant tu pleures... Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Il la force à s'asseoir sur le siège placé contre le mur et s'assied en face d'elle.

« Allons, ôte ton voile et ton manteau, comme je le fais. Tu dois étouffer là-dessous. Et puis je veux voir le visage de cette Marthe troublée pour chasser tous les nuages qui l'assombrissent. »

Marthe obéit, toujours en larmes, et l'on voit son visage rougi, aux yeux enflés.

« Et alors ? Je vais t'aider. Marie t'a fait appeler. Elle a beaucoup pleuré, elle a voulu en apprendre beaucoup sur moi, et tu as pensé que c'était bon signe, au point que tu as désiré que je vienne accomplir le miracle. Et moi, je suis venu. Alors, maintenant ?...

– Maintenant, plus rien, Maître ! Je me suis trompée. C'est un trop vif espoir qui fait voir ce qui n'est pas... Je t'ai fait venir pour rien... Marie est pire qu'auparavant... Non ! Que dis-je ? C'est une calomnie, je mens. Elle n'est pas pire car elle ne veut plus d'hommes autour d'elle. Elle est différente, mais elle est toujours mauvaise. Elle me semble folle... Je ne la comprends plus. Auparavant, au moins, je la comprenais. Mais maintenant ! Qui peut la comprendre, maintenant ? »

Marthe pleure d'un air désolé.

« Allons, calme-toi et dis-moi ce qu'elle fait. Pourquoi est-elle mauvaise ? Si elle ne veut plus d'hommes autour d'elle, je suppose qu'elle vit retirée dans sa maison. Est-ce bien cela ? Oui ? C'est bien, c'est très bien. Elle a désiré ta présence auprès d'elle, comme pour se défendre de la tentation – je reprends tes propres mots – en empêchant les relations coupables, ou même simplement ce qui pourrait y conduire : c'est un signe de bonne volonté.

– Tu l'affirmes, Maître ? Crois-tu vraiment qu'il en est bien ainsi ?

– Mais bien sûr ! En quoi te semble-t-elle donc mauvaise ? 231.3 Raconte-moi ce qu'elle fait...

– Voilà. »

Marthe, un peu plus rassurée par la certitude de Jésus, parle avec plus d'ordre.

« Voilà. Depuis mon arrivée, Marie n'est plus sortie de la maison et du jardin, pas même pour aller en barque sur le lac. Et sa nourrice m'a dit que, même auparavant, elle ne sortait pour ainsi dire plus. C'est depuis la Pâque qu'elle semble avoir commencé à changer. Cependant, avant ma venue, des personnes venaient encore la voir, et elle ne les renvoyait pas toujours. Parfois, elle donnait l'ordre de ne laisser entrer personne et cela paraissait un ordre qui devait durer. Puis elle en venait à frapper ses serviteurs, prise d'une injuste colère lorsque, accourant au vestibule parce qu'elle avait entendu les voix des visiteurs, elle voyait

qu'ils étaient déjà partis. Depuis mon arrivée, elle ne l'a plus fait. Elle m'a dit la première nuit – et c'est pour cela que j'ai tant espéré – : “ Retiens-moi, attache-moi, mais ne me laisse plus sortir, pour que je ne voie personne d'autre que toi et la nourrice. Car je suis une malade et je veux guérir. Mais ceux qui viennent chez moi, ou qui veulent que je me rende chez eux, sont comme des marais qui donnent la fièvre. Ils me rendent de plus en plus malade. Mais ils sont si beaux, en apparence, ils sont si pleins de fleurs et de chansons, avec des fruits d'aspect agréable, que je ne sais résister, car je suis une malheureuse, je suis une malheureuse. Ta sœur est faible, Marthe. Et il y en a qui profitent de ma faiblesse pour me faire commettre des choses infâmes auxquelles une part de moi-même ne consent pas. C'est quelque chose qui me reste de maman, de ma pauvre maman... ” ; et elle pleurait, elle pleurait...

Je me suis donc comportée comme elle le voulait : avec douceur aux heures où elle est plus raisonnable, avec fermeté aux heures où elle me fait penser à un fauve en cage. Elle ne s'est jamais révoltée contre moi. Et même, une fois passés les moments de plus grande tentation, elle vient pleurer à mes pieds, la tête sur mes genoux, et me dit : “ Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! ” Et si je lui demande : “ Et de quoi, ma sœur ? Tu ne m'as pas fait souffrir ”, elle me répond : “ Parce que, tout à l'heure, ou hier soir, quand tu m'as dit : ‘ Tu ne sortiras pas d'ici ’, moi, dans mon cœur, je t'ai haïe, maudite et j'ai désiré ta mort. ”

Elle ne te fait pas de la peine, Seigneur ? Mais elle est donc folle ? Son vice l'a rendue folle ? Je pense qu'un amant a dû lui donner un philtre pour s'en faire une esclave de luxure et que cela lui est monté à la tête...

231.4 – Non, il n'y a ni philtre ni folie. C'est autre chose, mais continue.

– Donc, avec moi, elle est respectueuse et obéissante. Les serviteurs aussi, elle ne les a plus maltraités. Pourtant, après le premier soir, elle n'a plus posé aucune question à ton sujet. Même si je parle de toi, elle détourne la conversation, quitte ensuite à rester des heures et des heures sur le rocher où se trouve le belvédère à regarder le lac, jusqu'à en être éblouie et à me demander, à chaque barque qu'elle voit passer : “ Tu crois que c'est celle des pêcheurs galiléens ? ” Elle ne prononce jamais ton nom ni celui des apôtres, mais je sais qu'elle pense à eux et à toi dans la barque de Pierre. Et je comprends aussi qu'elle pense à toi parce que parfois, le soir, quand nous nous promenons dans le jardin ou quand nous attendons l'heure du repos, moi en cousant, elle les bras croisés, elle me dit : “ C'est donc ainsi qu'il faut vivre d'après la doctrine que tu suis ? ” Et parfois elle pleure, d'autres fois elle part d'un rire sarcastique de folle ou de démoniaque.

D'autres fois encore, elle se détache les cheveux, toujours si artistiquement coiffés, elle en fait deux nattes et enfiler un de mes vêtements, puis elle vient se mettre devant moi avec les tresses qui retombent sur les épaules ou ramenées par-devant, avec un col montant, pudique, ressemblant à une fillette avec son habit, sa coiffure et l'expression de son visage, et elle dit encore : “ C'est donc ainsi que devrait devenir Marie ? ” Parfois aussi elle pleure en embrassant ses deux nattes magnifiques, grosses comme le bras et qui tombent

jusqu'aux genoux, tout cet or éclatant qui était la gloire de ma mère. A d'autres moments, au contraire, elle pousse cet horrible éclat de rire ou bien elle me dit : " Mais regarde, voici plutôt ce que je fais, et je quitte le monde " et elle noue ses tresses autour du cou et les serre jusqu'à en devenir violette comme si elle voulait s'étrangler. D'autres fois encore, on comprend qu'elle sent plus fortement sa... sa chair, alors elle se plaint ou se fait mal. Je l'ai trouvée qui se frappait féroce le sein, la poitrine et se griffait le visage, qui se frappait la tête contre le mur et, si je lui demandais : " Mais pourquoi fais-tu cela ? " elle se tournait vers moi, bouleversée, l'air féroce, en me disant : " Pour me rompre les entrailles et la tête. Les choses nuisibles, maudites, il faut les détruire. Je me détruis. "

Et, si je parle de la miséricorde divine, de toi – car je parle quand même de toi comme si elle était la plus fidèle de tes disciples, et je te jure que j'ai parfois du dégoût à parler ainsi devant elle –, elle me répond : " Pour moi, il ne peut y avoir de miséricorde, j'ai dépassé les bornes. " Elle est prise alors d'une furie de désespoir, elle crie en se frappant jusqu'au sang : " Mais pourquoi ? Pourquoi ai-je ce monstre qui me déchire, qui ne laisse aucune paix, qui me porte au mal par une voix ensorcelante ? Et il vient s'y unir des voix qui me maudissent, celle de notre père, de maman, les vôtres, parce que toi aussi, et Lazare, vous me maudissez, et Israël me maudit ; ces voix me font devenir folle... "

Quand elle tient de telles choses, je réponds : " Pourquoi penses-tu à Israël, qui n'est qu'un peuple, au lieu de penser à Dieu ? Mais puisque tu n'as pas pensé plus tôt à tout fouler aux pieds, pense maintenant à passer par-dessus tout et à te soucier d'autre chose que du monde, c'est-à-dire de Dieu, de notre père, de notre mère. Ils ne te maudissent pas si tu changes de vie, mais ils t'ouvrent leurs bras... " Elle m'écoute alors, songeuse, aussi étonnée que si je lui racontais quelque fable irréelle, et elle pleure... Mais elle ne répond rien. Parfois, au contraire, elle ordonne aux serviteurs de lui apporter des vins et des drogues, elle boit et mange tous ces produits, et elle explique : " C'est pour ne pas penser. "

Désormais, depuis qu'elle sait que tu es sur le lac, elle me dit toutes les fois qu'elle s'aperçoit que je viens te trouver : " Un jour ou l'autre, je viendrai, moi aussi " et, avec ce rire qui est une insulte pour elle-même, elle achève : " Ainsi, au moins, le regard de Dieu tombera aussi sur le fumier. " Mais je ne veux pas qu'elle vienne. Et maintenant, j'attends pour venir que, lassée par la colère, le vin, les larmes, par tout, elle s'endorme d'épuisement. Aujourd'hui encore, je suis partie ainsi de façon à revenir de nuit, avant qu'elle ne se réveille. Voilà ma vie... et maintenant, je n'espère plus... »

Ses pleurs, que n'arrête plus l'effort de tout dire avec ordre, redoublent.

231.5 « Te souviens-tu, Marthe, de ce que je t'ai dit une fois ? " Marie est une malade. " Tu ne voulais pas le croire. Maintenant, tu le vois... Tu la prétends folle, elle-même se croit malade de fièvres qui la poussent au péché. Moi, je dis : elle souffre d'une possession démoniaque. C'est toujours une maladie. Ces incohérences, ces furies, ces pleurs, ces désolations, ces élans vers moi, ce sont les phases de son mal qui, arrivé au moment de la guérison, connaît les crises les plus violentes. Tu fais bien d'être bonne avec elle, tu fais bien

d'être patiente, tu fais bien de lui parler de moi ! N'éprouve pas de dégoût à prononcer mon nom en sa présence. Pauvre âme de ma Marie ! Et pourtant elle est sortie des mains du Créateur, pas différente des autres, de la tienne, de celle de Lazare, de celles des apôtres et des disciples. Elle aussi, je la compte et je la vois parmi les âmes pour lesquelles je me suis fait chair afin d'être Rédempteur. C'est même pour elle que je suis venu, plus que pour toi, Lazare, les apôtres ou les disciples. Pauvre chère âme de ma Marie qui souffre ! De ma Marie empoisonnée par sept poisons en plus du poison originel et universel ! De ma Marie prisonnière ! Mais laisse-la venir à moi ! Laisse-la respirer ma respiration, entendre ma voix, rencontrer mon regard !... Elle se qualifie de : " Fumier " ... Ah, pauvre chère âme ! Des sept démons qu'elle a en elle, le moins fort est celui de l'orgueil ! Mais, rien que pour cette raison, elle se sauvera !

231.6 – Mais si en sortant elle trouve quelqu'un qui la ramène au vice ? Elle-même le redoute...

– Et elle le redoutera toujours, maintenant qu'elle en est arrivée à avoir la nausée du vice. Mais n'aie pas peur. Lorsqu'une âme a déjà le désir de venir au bien, qu'elle n'est plus retenue que par l'Ennemi diabolique qui sait qu'il va perdre sa proie, et par l'ennemi personnel du "moi" qui raisonne encore de façon humaine et se juge lui-même de façon humaine, en appliquant à Dieu son jugement pour empêcher l'esprit de dominer le "moi" humain, alors cette âme est déjà forte contre les assauts du vice et des vicieux. Elle a trouvé l'étoile Polaire et ne dévie plus.

Il ne faut plus lui dire non plus : " Tu n'as pas pensé à Dieu, mais tu penses à Israël ? " C'est un reproche implicite. Il ne faut pas le faire. Elle sort des flammes, elle n'est que plaies. Il ne faut l'effleurer qu'avec les baumes de la douceur, du pardon, de l'espérance...

Laisse-la libre de venir. Tu dois même lui dire quand tu comptes venir, mais sans ajouter : " Accompagne-moi. " Et même si tu arrives à comprendre qu'elle vient, toi, ne viens pas. Reviens, attends-la à la maison. Elle te viendra, frappée par la Miséricorde. Car c'est moi qui dois lui enlever la force mauvaise qui maintenant la possède et, pendant un certain temps, elle sera comme saignée à blanc, comme une personne à laquelle le médecin a enlevé les os. Mais ensuite, elle ira mieux. Elle en sera stupéfaite.

Elle aura un grand besoin de caresses et de silence. Assiste-la comme si tu étais pour elle un second ange gardien, sans te faire entendre. Si tu la vois pleurer, laisse-la pleurer. Si tu l'entends se poser des questions, laisse-la faire. Et si tu la vois sourire puis s'assombrir, et puis sourire d'un sourire qui n'est plus le même, le regard changé, le visage changé, ne lui pose pas de questions, ne la gêne pas. Elle souffre davantage maintenant pour remonter que lorsqu'elle est descendue. Et elle doit agir par elle-même, comme elle a agi par elle-même lorsqu'elle est descendue. Elle n'a pas supporté vos regards quand vous la voyiez descendre, parce que dans vos yeux il y avait un reproche. Mais maintenant elle ne peut, dans sa honte finalement réveillée, supporter votre regard. Auparavant, elle était plus forte, parce qu'elle avait en elle Satan qui était son maître, ainsi que la puissance mauvaise qui la

conduisait, si bien qu'elle pouvait défier le monde ; elle n'a pas voulu que vous puissiez la voir dans son péché. Maintenant, elle n'a plus Satan pour maître. Il est encore son hôte, mais déjà, par sa volonté, Marie le tient à la gorge. Mais elle ne m'a pas encore, moi, et c'est pour cela qu'elle est trop faible. Elle ne peut même pas supporter la caresse de tes yeux fraternels pour son retour vers son Sauveur. Toute son énergie s'emploie et se dépense à serrer la gorge du septuple démon. Pour tout le reste, elle est sans défense, nue. Mais moi, je la revêtirai et la fortifierai.

231.7 Va en paix, Marthe. Demain, dis-lui avec douceur que je parlerai près du torrent de la Source, ici à Capharnaüm, après le crépuscule. Va en paix ! Va en paix ! Je te bénis. »

Marthe est encore perplexe.

« Ne tombe pas dans l'incrédulité, Marthe, lui dit Jésus qui l'observe.

– Non, Seigneur, mais je réfléchis... Ah, donne-moi quelque chose que je puisse transmettre à Marie pour lui rendre un peu de force... Elle souffre tant... et moi, j'ai si peur qu'elle ne réussisse pas à triompher du démon !

– Tu es une enfant ! Marie nous a, toi et moi. Peux-tu ne pas réussir ? Pourtant, viens et tiens. Donne-moi cette main qui n'a jamais péché, qui a su être douce, miséricordieuse, active, pieuse. Elle a toujours fait des gestes d'amour et de prière. Elle n'est jamais devenue paresseuse. Elle ne s'est jamais corrompue. Voilà, je la tiens dans les miennes pour la rendre plus sainte encore. Lève-la contre le démon, et il ne la supportera pas. Prends aussi cette ceinture qui m'appartient. Ne t'en sépare jamais, et chaque fois que tu la verras, dis-toi : " Plus forte que cette ceinture de Jésus est la puissance de Jésus et grâce à elle on vient à bout de tout : démons et monstres. Je ne dois pas craindre. " Es-tu satisfaite, maintenant ? Que ma paix soit avec toi. Pars tranquille. »

Marthe le vénère et sort. Jésus sourit en la voyant reprendre sa place dans le char que Marcelle a fait venir à la porte, pour aller à Magdala.

EMV 233 – La parabole de la brebis perdue donnée pour Marie-Madeleine

233.1 Jésus parle à la foule. Monté sur un talus planté d'arbres, le long d'un torrent, il s'adresse à une foule nombreuse éparpillée dans un champ dont le blé est fauché et qui présente l'aspect désolant des chaumes brûlés par le soleil.

C'est le soir. Le crépuscule descend, mais déjà la lune monte. C'est une belle et claire soirée d'un début d'été. Des troupeaux rentrent au bercail et le tintement des sonnailles se mêle au chant perçant des grillons ou des cigales, un grand : cri-cri-cri...

Jésus s'inspire des troupeaux qui passent. Il dit :

« Votre Père est comme un berger attentif. Que fait le bon pasteur ? Il cherche, pour ses brebis, d'excellents pâturages, où il n'y a pas de ciguë ni de plantes dangereuses, mais des bons trèfles, des herbes odorantes et des chicorées amères mais bonnes pour la santé. Il cherche une place où l'on trouve, en plus de la nourriture, de la fraîcheur, un ruisseau aux eaux limpides, des arbres qui donnent de l'ombre, où il n'y a pas d'aspics au milieu de la verdure. Il ne se soucie pas de trouver des pâturages plus gras parce qu'il sait qu'ils cachent facilement des couleuvres aux aguets et des herbes nuisibles : il donne la préférence aux pâturages de montagne où la rosée rend l'herbe pure et fraîche, mais que le soleil débarrasse des reptiles, là où l'on trouve un bon air que remue le vent et qui n'est pas lourd et malsain comme celui de la plaine. Le bon pasteur observe ses brebis une à une. Il les soigne si elles sont malades, les panse si elles sont blessées. Il élève la voix contre celle qui se rendrait malade par gloutonnerie, et à celle qui prendrait du mal à rester dans un coin trop humide ou trop au soleil, il dit d'aller à un meilleur endroit. Si l'une ne veut pas manger, il lui cherche des herbes acidulées et aromatiques capables de réveiller son appétit et les lui présente de sa main en lui parlant comme à une personne amie.

C'est ainsi que se comporte le bon Père qui est aux Cieux avec ses enfants qui errent sur la terre. Son amour est la houlette qui les rassemble, sa voix leur sert de guide, ses pâturages c'est sa Loi, son bercail le Ciel.

233.2 Mais voilà qu'une brebis le quitte. Comme il l'aimait ! Elle était jeune, pure, candide comme une nuée légère dans un ciel d'avril. Le berger la regardait avec beaucoup d'amour en pensant à tout le bien qu'il pouvait lui faire et à tout l'amour qu'il pourrait en recevoir. Or voilà qu'elle l'abandonne.

Le long du chemin qui borde le pâturage, un tentateur est passé. Il ne porte pas de casaque austère, mais un habit aux mille couleurs. Il ne porte pas la ceinture de peau avec la hache et le couteau suspendus, mais une ceinture d'or d'où pendent des sonnailles au son argentin, mélodieux comme la voix du rossignol, ainsi que des ampoules d'essences enivrantes... Il n'a pas le bourdon avec lequel le bon pasteur rassemble et défend les brebis, et si le bourdon ne suffit pas, il est prêt à les défendre avec sa hache ou son couteau, et

même au péril de sa vie. Mais ce tentateur qui passe tient un encensoir tout brillant de pierres précieuses d'où s'élève une fumée qui est à la fois puanteur et parfum, qui étourdit comme éblouissent les facettes des bijoux – oh ! Combien faux ! Il marche en chantant et laisse tomber des poignées d'un sel qui brille sur le chemin obscur...

Quatre-vingt-dix-neuf brebis le regardent sans bouger.

La centième, la plus jeune et la plus chère, fait un bond et disparaît derrière le tentateur. Le berger a beau l'appeler, elle ne revient pas. Elle court plus vite que le vent rejoindre celui qui est passé et, pour soutenir ses forces dans sa course, elle goûte ce sel qui pénètre en elle et la brûle d'un délire étrange qui la pousse à chercher les eaux noires et vertes dans l'obscurité des forêts. Et, à la suite du tentateur, elle s'enfonce dans les forêts, y pénètre, monte et descend... et elle tombe, une, deux, trois fois. Et une, deux, trois fois, elle sent des reptiles visqueux lui étreindre le cou ; poussée par la soif, elle boit des eaux souillées et, par faim, elle mord des herbes qui brillent d'une bave dégoûtante.

233.3 Que fait pendant ce temps le bon pasteur ? Il enferme en lieu sûr les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, puis se met en route, et ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'il trouve des traces de la brebis perdue. Puisqu'elle ne revient pas à lui, qui confie au vent ses appels, il va vers elle. Il l'aperçoit de loin, enivrée et enlacée par les reptiles, tellement ivre qu'elle n'éprouve aucune nostalgie pour le visage qui l'aime, et elle se moque de lui. Et il la revoit, coupable d'être entrée comme une voleuse dans la demeure d'autrui, tellement coupable qu'elle n'ose plus le regarder... Pourtant, le pasteur ne se lasse pas... et il marche. Il la cherche sans relâche, la suit, la harcèle. Il pleure sur les traces de l'égarée : lambeaux de toison (lambeaux d'âme) ; traces de sang (délits de toutes sortes) ; ordures (témoignages de sa luxure). Il marche et la rejoint.

Ah ! Je t'ai trouvée, ma bien-aimée ! Je t'ai rejointe ! Que de chemin j'ai fait pour toi, pour te ramener au bercail ! N'incline pas ta tête souillée. Ton péché est enseveli dans mon cœur. Personne, excepté moi qui t'aime, ne le connaîtra. Je te défendrai contre les critiques d'autrui, je te couvrirai de ma personne pour te servir de bouclier contre les pierres des accusateurs. Viens. Tu es blessée ? Ah ! Montre-moi tes blessures. Je les connais, mais je veux que tu me les montres, avec la confiance que tu avais quand tu étais pure et quand tu me regardais, moi, ton pasteur et ton Dieu, d'un œil innocent. Les voilà. Elles portent toutes un nom. Ah ! Comme elles sont profondes ! Qui te les a faites, ces blessures si profondes au fond du cœur ? Le Tentateur, je le sais. C'est lui qui n'a ni bourdon ni hache, mais qui blesse plus profondément par sa morsure empoisonnée et, après lui, ce sont les faux bijoux de son encensoir, qui t'ont séduite par leur éclat... mais qui étaient un soufre infernal qui se produisait à la lumière pour te brûler le cœur. Regarde combien de blessures, combien de toison déchirée, combien de sang, combien de ronces !

233.4 Ah ! Pauvre petite âme trompée ! Mais dis-moi : si je te pardonne, tu m'aimeras encore ? Dis-moi : si je te tends les bras, tu t'y jetteras ? Dis-moi : as-tu soif d'un amour plein de bonté ? Alors viens, et reviens à la vie. Reviens dans les saints pâturages. Tu pleures.

Tes larmes mêlées aux miennes lavent les traces de ton péché et moi, pour te nourrir, puisque tu es épuisée par le mal qui t'a brûlée, je m'ouvre la poitrine, je m'ouvre les veines et je te dis : " Nourris-toi, mais vis ! "

Viens que je te prenne dans mes bras. Nous avancerons plus rapidement vers des pâturages saints et sûrs. Tu oublieras tout de cette heure de désespoir et tes quatre-vingt-dix-neuf sœurs, les bonnes, se réjouiront de ton retour. Je te le dis, ma brebis perdue, que j'ai cherchée en venant de si loin, que j'ai retrouvée, que j'ai sauvée, qu'on fait une plus grande fête parmi les bons pour une brebis perdue qui revient que pour les quatre-vingt-dix-neuf justes qui ne se sont pas éloignées du bercail. »

233.5 Jésus ne s'est jamais retourné pour regarder vers le chemin qui se trouve derrière lui et par lequel est arrivée, dans la pénombre du soir, Marie de Magdala, encore très élégante, mais habillée du moins, et couverte d'un voile foncé qui dissimule ses traits et ses formes. Mais, quand Jésus en arrive à ces mots : « Je t'ai trouvée, ma bien-aimée », Marie passe la main sous son voile et pleure doucement et sans arrêt. Les gens ne la voient pas car elle est au-delà du talus qui borde le chemin. Il n'y a pour la voir que la lune désormais haute, et l'âme de Jésus...

... Qui me dit : « Le commentaire se trouve dans la vision, mais je t'en reparlerai. Pour le moment, repose-toi, c'est l'heure. Je te bénis, ma fidèle Maria. »

**EMV 234 – Commentaire de Jésus sur la conversion de Marie-Madeleine.
Le comportement que doit avoir les prêtres et les chrétiens. « Marie-Madeleine est venue à moi par un caprice de femme oisive ». Le Seigneur a rappelé la Loi, puis il a fait chanter l'espérance du pardon. Ce que l'apôtre doit absolument pratiquer. Les trois phases du salut d'une âme.**

234.1 Jésus dit :

« Depuis janvier, depuis le moment où je t'ai fait voir le repas pris chez Simon le pharisien, celui qui te guide et toi avez désiré en savoir davantage sur Marie-Madeleine et sur ce que je lui ai dit. Sept mois plus tard, je vous découvre ces pages du passé pour vous satisfaire et pour donner une règle de conduite à ceux qui doivent savoir se pencher sur ces âmes lépreuses, ainsi qu'une parole qui invite ces malheureux qui suffoquent dans leur tombeau de vice à en sortir.

234.2 Dieu est bon. Avec tout le monde. Il n'utilise pas les mêmes mesures que les hommes. Il ne fait pas de différence entre péché et péché mortel. Tout péché, quel qu'il soit, l'afflige. Le repentir le rend joyeux et prêt à pardonner. La résistance à la grâce le rend

inexorablement sévère, car la Justice ne peut pardonner à l'impénitent qui meurt dans cet état malgré toutes les aides qu'il a eues pour se convertir.

Mais, dans les conversions ratées, il y en a, sinon la moitié, du moins quatre sur dix qui ont pour cause première la négligence des personnes chargées des conversions, un zèle mal compris et menteur qui n'est qu'un voile posé sur un réel égoïsme et de l'orgueil qui leur permet de rester bien tranquille à l'abri sans descendre dans la lie pour en arracher un cœur. " Moi, je suis pur, je suis digne de respect. Je ne vais pas là où il y a de la pourriture et où l'on peut me manquer de respect. " Mais celui qui parle ainsi n'a-t-il pas lu l'Evangile, où il est dit que le Fils de Dieu est allé convertir les publicains et les prostituées, et pas seulement les honnêtes gens de l'ancienne Loi ? Ne pense-t-il pas que l'orgueil est une impureté de l'âme, que le manque de charité est une impureté du cœur ? Tu seras vilipendé ? Je l'ai été avant toi, et bien davantage, or j'étais le Fils de Dieu. Tu devras mettre ton vêtement au contact de choses impures ? Et moi, n'ai-je pas touché ces impuretés de mes mains, pour que je puisse les remettre sur pied et leur dire : " Marche sur ce nouveau chemin " ?

Avez-vous oublié ce que j'ai dit à vos premiers prédécesseurs ? " En toute ville ou village où vous entrerez, renseignez-vous pour savoir si quelqu'un le mérite, et demeurez auprès de lui. " Cela afin que le monde ne jase pas. Le monde est trop facilement disposé à voir le mal en tout. Mais j'ai ajouté : " En entrant dans ces maisons – ' maisons ' ai-je dit, et pas ' maison ' – saluez en disant : ' Paix à cette maison. ' Si la maison en est digne, la paix ira reposer sur elle, mais si elle ne l'est pas, elle reviendra sur vous. " Cela pour vous enseigner que, jusqu'à la preuve certaine de l'impénitence, vous devez avoir à l'égard de tous le même cœur. Et j'ai complété cet enseignement en ajoutant : " Mais si on ne vous accueille pas et qu'on n'écoute pas vos paroles, au sortir de ces maisons et de ces villes, secouez la poussière qui est restée attachée à vos semelles. " Sur les bons, que la bonté aimée avec constance transforme pour ainsi dire en un bloc poli de cristal, la fornication n'est que poussière, de la poussière qu'il suffit de secouer ou sur laquelle il suffit de souffler pour qu'elle s'envole sans laisser de séquelle.

Soyez vraiment bons, d'un seul bloc avec la bonté éternelle au centre, et aucune corruption ne pourra monter vous souiller plus haut que les semelles qui s'appuient sur le sol. L'âme est tellement au-dessus ! L'âme de l'homme bon ne fait qu'un avec Dieu. L'âme est au Ciel. La poussière et la boue ne l'atteignent pas, même si elles sont lancées avec hargne contre l'âme de l'apôtre. La boue peut bien atteindre la chair, vous blesser matériellement et moralement en vous persécutant parce que le Mal hait le bien, ou en vous offensant. Mais qu'est-ce que cela fait ? N'ai-je pas été offensé, moi ? N'ai-je pas été blessé ? Mais est-ce que ces coups et ces paroles obscènes ont fait impression sur mon âme, est-ce qu'elle en a été troublée ? Non. Comme un crachat sur un miroir, comme un caillou lancé contre la pulpe juteuse d'un fruit, ils ont glissé sans y pénétrer, ou bien, s'ils y ont pénétré, c'est en surface seulement, sans atteindre le germe renfermé dans le noyau ; au contraire, la germination en a été favorisée, car il est plus facile pour le germe de sortir d'une masse entrouverte que si elle était intacte. C'est en mourant que le grain germe et que l'apôtre devient fécond. En mourant matériellement parfois, en mourant presque quotidiennement,

au sens métaphorique du mot, car le moi humain n'en est que brisé. Or ce n'est pas la mort : c'est la Vie. C'est le triomphe de l'esprit sur la mort de l'humanité.

234.3 Marie-Madeleine est venue à moi par un caprice de femme oisive qui ne sait comment occuper ses heures de loisir. La voix limpide et sévère de la vérité a résonné à ses oreilles assourdies par les mensonges obséquieux de ceux qui la berçaient par des hymnes à la sensualité pour la tenir en esclavage. La vérité n'a pas peur d'être raillée et incomprise, car elle parle en regardant Dieu. Et tel un carillon de jour de fête, toutes les voix se sont fondues dans la Parole, les voix habituées à résonner dans les Cieux, dans le libre azur de l'air, en se propageant par vaux et par monts, dans les plaines et sur les lacs, pour rappeler les gloires du Seigneur et ses festivités.

Ne vous souvenez-vous pas du carillon de fête qui, en temps de paix, rendait si gai le jour consacré au Seigneur ? La grosse cloche, de son battant, produisait le premier son au nom de la Loi divine. Elle disait : " Je parle au nom de Dieu, Juge et Roi. " Mais ensuite les plus petites arpégeaient " qui est bon, miséricordieux et patient " jusqu'à ce que la cloche la plus argentine ajoute d'une voix angélique : " Son amour pousse au pardon et à la compassion pour vous enseigner que le pardon est plus utile que la rancœur, et la compassion que l'inflexibilité. Venez à Celui qui pardonne, ayez foi en Celui qui compatit. "

Moi aussi, après avoir rappelé la Loi, piétinée par la pécheresse, j'ai fait chanter l'espérance du pardon. Comme une bande soyeuse verte et bleue, je l'ai secouée parmi les teintes noires pour y mettre ses paroles reconfortantes. Le pardon ! C'est une rosée sur la brûlure du coupable. La rosée n'a rien à voir avec la grêle qui frappe comme une flèche, blesse, rebondit et s'en va sans pénétrer, en détruisant les fleurs. La rosée descend avec une telle légèreté que la plus délicate des fleurs ne la sent pas se poser sur ses pétales de soie. Mais ensuite, elle en absorbe la fraîcheur et se restaure. Elle se pose près des racines, sur la terre brûlée et la pénètre... C'est une humidité de larmes, de pleurs d'étoiles, les pleurs aimants d'une nourrice sur ses enfants assoiffés, et qui descend les restaurer en même temps que le lait doux et nourrissant. Ah ! Le mystère des éléments qui agissent même quand l'homme se repose ou pêche ! Le pardon est comme cette rosée : il amène non seulement la pureté, mais aussi des sucs vitaux qu'il prend, non aux éléments, mais aux foyers divins.

Puis, après la promesse de pardon, la Sagesse parle et dit ce qui est licite et ce qui ne l'est pas, rappelle et secoue. Ce n'est pas par dureté, mais par souci éternel de sauver. Que de fois votre cœur de silex ne se rend-il pas encore plus impénétrable et plus tranchant envers l'Amour qui se penche sur vous ! Que de fois vous vous enfuyez alors qu'il vous parle ! Que de fois vous le tournez en dérision ! Que de fois vous le haïssez... Si l'Amour vous traitait comme vous le traitez, malheur à vos âmes ! Mais vous le voyez au contraire : il est l'infatigable Marcheur qui va à votre recherche. Il vient vous rejoindre quand bien même vous vous enfouissez dans de sordides tanières.

234.4 Pourquoi ai-je voulu entrer dans cette maison ? Pourquoi n'y ai-je pas accompli le miracle ? Pour enseigner aux apôtres comment agir, en défiant les préventions et les critiques pour accomplir un devoir si élevé qu'il échappe à ces réalités du monde.

Pourquoi ai-je tenu ce langage à Judas ? Les apôtres avaient un tempérament encore très humain. Tous les chrétiens en sont là, y compris les saints de la terre, bien qu'à un moindre degré. Il en survit quelque chose jusque chez les personnes parfaites. Mais les apôtres n'en étaient pas encore là : leur manière de penser était pénétrée de sentiments humains. J'avais beau les élever, le poids de leur humanité les tirait vers le bas. Pour les aider à moins retomber, je devais mettre, sur le chemin de la montée, des choses capables d'arrêter leur descente de façon qu'ils s'appuient sur elles pour méditer et se reposer, pour s'élever ensuite plus haut que la fois précédente : des événements capables de les persuader que j'étais Dieu, comme les introspections d'âmes, la victoire sur les éléments, les miracles, la transfiguration, la résurrection, les ubiquités. Je me trouvais sur le chemin d'Emmaüs en même temps qu'au Cénacle, et l'heure de ces deux présences, confrontée entre les apôtres et les disciples, fut l'une des raisons qui les frappa le plus, les arracha à leurs liens et les lança sur la voie du Christ.

Plus que pour Judas – ce membre couvrait déjà la mort en lui –, je parlais pour les onze autres. Je devais nécessairement faire briller à leurs yeux le fait que j'étais Dieu, non par orgueil, mais parce que c'était nécessaire pour leur formation. J'étais Dieu et Maître. Ces mots indiquaient qui j'étais. Je me suis révélé par une puissance qui dépassait l'humain et j'enseignais une perfection : ne pas avoir de conversation mauvaise même en notre for intérieur. Car Dieu voit, et Dieu doit voir un for intérieur pur pour pouvoir y venir et y établir sa demeure.

Pourquoi n'ai-je pas accompli de miracle dans cette maison ? Pour faire comprendre à tous que la présence de Dieu exige une ambiance pure, par respect pour la grandeur de sa majesté. Pour parler – sans remuer les lèvres, mais avec une parole d'autant plus pénétrante – à l'âme de la pécheresse et lui dire : “ Tu vois, malheureuse ? Tu es tellement souillée que tout, autour de toi, en est souillé, à tel point que Dieu ne peut y agir. Tu es plus souillée que cet homme, car tu renouvèles la faute d'Eve et tu offres le fruit à Adam, en le tentant et en le détournant du Devoir. Tu es ministre de Satan. ”

Néanmoins, pourquoi est-ce que je refuse qu'elle soit traitée de “ satan ” par la mère folle de douleur ? Parce qu'aucune raison ne saurait justifier l'insulte et la haine. La première nécessité qui s'impose et la première condition pour avoir Dieu avec nous, c'est de ne pas éprouver de rancœur et de savoir pardonner. La deuxième nécessité, c'est de savoir reconnaître que nous aussi – ou nos proches –, nous sommes coupables : il ne suffit pas de voir seulement les fautes des autres. La troisième nécessité, c'est de savoir rester reconnaissants et fidèles, après avoir obtenu une grâce, par justice envers l'Eternel. Malheureux ceux qui, après une grâce, sont pires que des chiens et ne se souviennent pas de leur bienfaiteur : un chien lui-même s'en souvient !

234.5 Je n'ai pas adressé le moindre mot à Marie-Madeleine. Comme si elle avait été une statue, je l'ai regardée un instant, puis je l'ai quittée des yeux. Je suis revenu aux "vivants" que je voulais sauver. Matière morte comme une statue de marbre, et plus encore, je l'ai enveloppée d'une négligence apparente. Mais je n'ai rien dit et rien fait qui n'ait pour principal but sa pauvre âme que je voulais racheter. Et mes derniers mots : "Moi, je n'insulte pas : n'insulte donc pas. Prie pour les pécheurs. Rien de plus" sont allés, telle une guirlande de fleurs que l'on forme, se souder à ce que j'avais dit sur la montagne : "Le pardon est plus utile que la rancœur, et la compassion que l'inflexibilité." Ces mots l'ont enfermée, la pauvre malheureuse, dans un cercle velouté, frais, parfumé de bonté, en lui faisant sentir combien la sujétion aimante de Dieu est différente de l'esclavage féroce de Satan, combien le parfum céleste est suave par rapport à la puanteur de la faute, et combien il est reposant d'être aimé saintement plutôt que d'être possédé sataniquement.

Voyez combien le Seigneur est mesuré dans ses volontés : il n'exige pas des conversions foudroyantes. Il ne prétend pas à l'absolu d'un cœur. Il sait attendre. Il sait de quoi se satisfaire. Et pendant qu'il attend que la femme perdue retrouve le chemin, que cette femme hors d'elle retrouve la raison, il se contente de ce que peut lui donner la mère bouleversée. Je ne lui demande rien d'autre que : "Peux-tu pardonner ?" Combien d'autres choses j'aurais eu à lui demander pour la rendre digne du miracle, si j'avais jugé selon les critères des hommes ! Mais c'est divinement que je mesure vos forces. Pour cette pauvre mère accablée, c'était déjà beaucoup d'arriver à pardonner. Et, à ce moment précis, c'est tout ce que je lui demande. Plus tard, après lui avoir rendu son fils, je lui dis : "Sois sainte et rends sainte ta maisonnée." Mais tant qu'elle est écrasée sous la douleur, je ne lui demande que de pardonner à la coupable. On ne doit pas tout exiger de celui qui, peu avant, était dans le néant des ténèbres. Cette mère allait venir plus tard à la lumière totale et, avec elle, l'épouse et les enfants. Mais sur le moment, à ses yeux aveuglés par les larmes, il fallait faire arriver le premier crépuscule de la lumière : le pardon, cette aube du jour de Dieu.

234.6 De tous ceux qui étaient présents – je ne compte pas Judas, je parle des gens accueillis à cet endroit, pas de mes disciples –, un seul n'allait pas venir à la lumière. De telles défaites accompagnent les victoires de l'apostolat. Il y a toujours quelqu'un pour qui l'apôtre peine en vain. Mais elles ne doivent pas faire perdre courage. L'apôtre ne doit pas prétendre tout obtenir. Des forces adverses de tous noms s'opposent à lui ; comme les tentacules d'une pieuvre, elles rattrapent la proie qui leur avait échappé. Le mérite de l'apôtre reste le même. Malheureux, l'apôtre qui prétend : "Je sais que, là, je ne pourrai pas convertir, donc je n'y vais pas." Un tel apôtre n'aurait guère de valeur. Il faut y aller, même si seul un sur mille sera sauvé. La journée de l'apôtre sera aussi féconde pour un seul que pour mille. Car il aura fait tout son possible, et c'est cela que Dieu récompense. Il faut aussi croire que, là où l'apôtre ne peut obtenir de conversions parce que la personne à convertir est trop prisonnière de Satan et les forces de l'apôtres trop insuffisantes pour l'effort requis, Dieu peut intervenir. Et alors ? qui est plus grand que Dieu ?

234.7 Une autre chose que l'apôtre doit absolument pratiquer, c'est l'amour, l'amour manifeste. Pas seulement l'amour secret du cœur de ses frères, qui suffit pour les frères

bons. Mais l'apôtre est un ouvrier de Dieu et il ne doit pas se borner à prier, il doit agir. Qu'il agisse donc avec amour, avec un grand amour. La sévérité paralyse le travail de l'apôtre et le mouvement des âmes vers la Lumière. Pas de sévérité, mais de l'amour. L'amour, c'est le vêtement d'amiante que les flammes des mauvaises passions ne peuvent attaquer. L'amour vous comble d'essences protectrices qui empêchent la pourriture humano-satanique de pénétrer en vous. Pour conquérir une âme, il faut savoir aimer. Pour conquérir une âme, il faut savoir l'amener à aimer. A aimer le bien en repoussant ses pauvres amours peccamineuses.

Je voulais l'âme de Marie. Et comme pour toi, petit Jean, je ne me suis pas borné à parler du haut de ma chaire de Maître. J'en suis descendu pour la chercher sur les chemins du péché. Je l'ai suivie et persécutée de mon amour. Douce persécution ! Je suis entré, moi la Pureté, là où elle était, elle qui était l'impureté. Je n'ai pas eu peur du scandale, ni pour moi ni pour les autres. Le scandale ne pouvait entrer en moi, car j'étais la Miséricorde, or celle-ci pleure sur les fautes, mais ne s'en scandalise pas. Malheureux le pasteur qui se scandalise et se retranche derrière ce paravent pour abandonner une âme ! Ne savez-vous pas que les âmes se relèvent plus facilement que les corps, et que la parole de compassion et d'amour qui dit : " Ma sœur, relève-toi, pour ton bien " opère souvent des miracles ? Je ne craignais pas le scandale d'autrui. Aux yeux de Dieu, mon action était justifiée. Et les bons la comprenaient. Le regard malveillant où fermente la malice qui se dégage d'un intérieur corrompu n'a aucune valeur. Il trouve des fautes même en Dieu. Il ne voit de parfait que lui-même. Je ne m'en souciais donc pas.

234.8 Voici les trois phases du salut d'une âme :

Etre d'une grande intégrité pour pouvoir parler sans crainte d'être réduit au silence. Parler à toute une foule, de façon à ce que notre parole apostolique qui s'adresse aux assemblées groupées autour de la barque mystique s'étende, comme des cercles dans l'eau, toujours plus loin, jusqu'aux rivages boueux où sont couchés ceux qui stagnent dans la fange et ne se soucient guère de connaître la vérité. C'est là le premier travail à faire pour briser la croûte de la glèbe et la préparer à recevoir la semence. C'est le plus sévère pour celui qui l'accomplit comme pour celui qui le reçoit, car la parole, tel le soc tranchant, doit blesser pour ouvrir. Et, en vérité, je vous dis que le cœur d'un apôtre plein de bonté est meurtri de devoir agir comme cela. Mais cette douleur est féconde, elle aussi. C'est par le sang et les pleurs de l'apôtre que la glèbe inculte devient fertile.

Deuxième qualité : œuvrer même là où tout autre qui comprendrait mal sa mission s'enfuirait ; se briser sous l'effort d'arracher l'ivraie, le chiendent et les épines pour mettre à nu le terrain labouré et faire briller sur lui, tel un soleil, la puissance de Dieu et sa bonté ; et en même temps, se montrer, en qualité de juge et de médecin, à la fois sévère et compatissant, en s'arrêtant pour attendre, pour laisser aux âmes le temps de surmonter la crise, de réfléchir et de prendre une décision.

Troisième point : dès que l'âme qui s'est repentie dans le silence, en pleurant et en méditant sur ses erreurs, ose venir timidement vers l'apôtre, craignant d'être chassée, il faut que ce dernier ait un cœur plus grand que la mer, plus doux que le cœur d'une maman, plus aimant que le cœur d'un époux, et qu'il l'ouvre tout grand pour en laisser s'échapper des flots de tendresse. Si vous avez Dieu en vous – Dieu qui est Amour –, vous trouverez aisément les mots d'amour qu'il faut dire aux âmes. Dieu parlera en vous et par vous ; comme du miel qui suinte d'un rayon, comme un baume qui coule d'une ampoule, l'amour atteindra les lèvres brûlées et dégoûtées, les âmes blessées, et il sera soulagement et remède.

234.9 Faites en sorte que les pécheurs vous aiment, vous les docteurs des âmes. Faites en sorte qu'ils goûtent la saveur de l'amour céleste et en deviennent avides au point de ne plus chercher d'autre nourriture. Faites en sorte qu'elles trouvent dans votre douceur un tel soulagement qu'elles le recherchent pour toutes leurs blessures. Il faut que votre charité écarte d'eux toute crainte car, comme le dit l'épître de ce jour : " La crainte suppose un châtiment, or celui qui craint n'est pas parfait en amour. " Mais celui qui fait craindre ne l'est pas non plus. Ne dites pas : " Qu'as-tu fait là ? ", ni " Va-t'en " ou " Tu ne peux pas goûter à l'amour bon ". Dites plutôt, en mon nom : " Aime et je te pardonne ", " Viens, les bras de Jésus te sont ouverts ", ou encore " Savoure ce pain angélique et cette Parole et oublie la poix infernale et le mépris de Satan ". Faites-vous bêtes de somme pour les faiblesses des autres. L'apôtre doit porter son fardeau et celui d'autrui, en même temps que ses propres croix et celles d'autrui. Et, quand vous venez à moi, chargés des brebis blessées, rassurez-les, ces brebis errantes, par ces mots : " Tout est oublié à partir de maintenant ", et " N'aie pas peur du sauveur. Il est venu du Ciel pour toi, tout exprès pour toi. Je ne suis que le pont pour te conduire à lui, qui t'attend, de l'autre côté du canal de l'absolution pénitentielle, pour te mener à ses saints pâturages : ils commencent ici sur terre, mais continuent ensuite dans les Cieux avec une beauté éternelle qui rassasie et réjouit.

234.10 Voilà le commentaire. Il vous concerne peu, vous les brebis fidèles au bon Pasteur. Mais pour toi, ma petite épouse, il servira à accroître ta confiance, pour le père il servira de lumière plus grande dans sa lumière de juge, et pour beaucoup ce sera une incitation à venir au bien. Mais il sera la rosée dont j'ai parlé, qui pénètre, nourrit et fait reflourir les fleurs flétries. Levez la tête. Le ciel est en haut.

Va en paix, Maria. Le Seigneur est avec toi.»

EMV 236 – L'onction de la pécheresse au banquet de Simon le pharisien

236.1 En guise de réconfort devant ma souffrance complexe et pour me faire oublier les méchancetés des hommes, mon Jésus m'accorde une bien douce contemplation.

Je vois une salle très riche. Un riche lampadaire à becs multiples est suspendu au milieu et il est tout allumé. Aux murs, de riches tapis, des sièges ornés de marqueterie et incrustés d'ivoire et de lames précieuses, et aussi de très beaux meubles.

Au milieu, une grande table carrée, mais formée de quatre tables ainsi réunies. La table est certainement disposée de cette manière pour les nombreux convives (tous des hommes) et elle est couverte de belles nappes et de riche vaisselle. Il y a de nombreuses amphores et des coupes précieuses et les serviteurs se déplacent tout autour, apportant des plats et versant des vins. Au milieu du carré, il n'y a personne. Je vois le beau dallage, sur lequel se reflète la lumière du lampadaire à huile. A l'extérieur, en revanche, il y a de nombreux lits-sièges tous occupés par des convives.

Il me semble me trouver dans l'angle à moitié obscur situé au fond de la salle, près d'une porte grande ouverte sur l'extérieur, mais en même temps fermée par un lourd tapis ou une tapisserie qui pend de son architrave.

Du côté le plus éloigné de la porte, c'est-à-dire là où il y a les deux signes, se trouve le maître de maison avec les invités de marque. C'est un homme âgé, revêtu d'une ample tunique blanche serrée à la taille par une ceinture brodée. L'habit a aussi au cou, au bord des manches et du vêtement lui-même, des bandes de broderies appliquées comme si c'étaient des rubans brodés ou des galons, si on préfère les appeler ainsi. Mais la figure de ce petit vieux ne me plaît pas. C'est un visage méchant, froid, orgueilleux et avide.

A l'opposé, en face de lui, se trouve mon Jésus. Je le vois de côté, je pourrais même dire par derrière. Il porte son vêtement blanc habituel, des sandales, les cheveux séparés en deux sur le front et longs comme toujours.

Je remarque que lui et tous les convives ne sont pas allongés comme je croyais qu'on l'était sur ces lits-sièges, c'est-à-dire perpendiculairement à la table, mais parallèlement. Dans la vision des noces de Cana, je n'avais pas fait très attention à ce détail, j'avais vu qu'ils mangeaient appuyés sur le coude gauche, mais il me semblait qu'ils n'étaient pas vraiment couchés parce que les lits étaient moins luxueux et beaucoup plus courts. Ceux-ci sont de vrais lits, ils ressemblent aux divans modernes, à la mode turque.

Jésus a Jean pour voisin et, comme Jésus s'appuie sur le coude gauche (comme tout le monde), il en résulte que Jean se trouve encastré entre la table et le corps du Seigneur, arrivant avec son coude gauche à l'aine du Maître, de manière à ne pas le gêner pour manger et à lui permettre aussi, s'il le veut, de s'appuyer confidentiellement sur sa poitrine.

Il n'y a pas de femmes. Tout le monde parle, et le maître de maison s'adresse de temps en temps à Jésus avec une familiarité pleine d'affectation et une condescendance manifeste. Il est clair qu'il veut lui montrer, ainsi qu'à toutes les personnes présentes, qu'il lui a fait un grand honneur de l'inviter dans sa riche maison, lui, ce pauvre prophète que l'on juge quelque peu exalté...

Je vois Jésus répondre avec courtoisie, paisiblement. Il sourit de son léger sourire à ceux qui l'interrogent, mais il sourit d'un sourire lumineux si c'est Jean qui lui parle ou simplement le regarde.

236.2 Je vois se soulever la riche tapisserie qui couvre l'embrasure de la porte et entrer une femme jeune, très belle, richement vêtue et soigneusement coiffée. Sa chevelure blonde très épaisse forme sur sa tête un véritable ornement de mèches artistement tressées. Elle semble porter un casque d'or tout en relief, tellement cette chevelure est fournie et brillante. Elle porte un vêtement dont je dirais qu'il est très excentrique et compliqué si je le compare à celui que j'ai toujours vu à la Vierge Marie. Des boucles sur les épaules, des bijoux pour retenir les fronces en haut de la poitrine, des chaînettes d'or pour souligner la poitrine, une ceinture avec des boucles d'or et des pierres précieuses. C'est un vêtement provocant qui fait ressortir les formes de son très beau corps. Sur sa tête, un voile si léger... qu'il ne voile rien. Ce n'est qu'une parure, c'est tout. Aux pieds, de très riches sandales avec des boucles d'or, des sandales de cuir rouge avec des brides entrelacées aux chevilles.

Tous, sauf Jésus, se retournent pour la regarder. Jean l'observe un instant, puis il se tourne vers Jésus. Les autres la fixent avec une visible et mauvaise gourmandise. Mais la femme n'a pas un regard pour eux et ne se soucie pas du murmure qui s'est élevé à son entrée et des clins d'œil de tous les convives, excepté Jésus et le disciple. Jésus fait semblant de ne s'apercevoir de rien et continue de parler en terminant la conversation qu'il avait engagée avec le maître de maison.

La femme se dirige vers Jésus et s'agenouille près des pieds du Maître. Elle pose par terre un petit vase en forme d'amphore très ventrue, enlève de sa tête son voile en détachant l'épingle précieuse qui le retenait fixé aux cheveux, retire les bagues de ses doigts et pose le tout sur le lit-siège près des pieds de Jésus. Elle prend ensuite les pieds de Jésus entre ses mains, d'abord celui de droite, puis celui de gauche et en délace les sandales, les dépose sur le sol, puis elle lui embrasse les pieds en sanglotant et y appuie son front, elle les caresse et ses larmes tombent comme une pluie qui brille à la lumière du lampadaire et qui arrose la peau de ces pieds adorables.

236.3 Jésus tourne lentement la tête, à peine, et son regard bleu sombre se pose un instant sur la tête inclinée. Un regard qui absout. Puis il regarde de nouveau vers le centre de la pièce. Il la laisse libre de s'épancher.

Mais les autres, non. Ils plaisantent entre eux, font des clins d'œil, ricanent. Et le pharisien s'assied un moment pour mieux voir ; son regard exprime désir, contrariété, ironie. C'est, de sa part, de la convoitise pour la femme, ce sentiment est évident. D'un autre côté, il est mécontent qu'elle soit entrée si librement, ce qui pourrait faire penser aux autres que cette femme est... une habituée de la maison. Il adresse enfin un coup d'œil moqueur à Jésus...

Mais la femme ne fait attention à rien. Elle continue à verser des larmes abondantes, sans un cri. Seulement de grosses larmes et de rares sanglots. Puis elle dénoue ses cheveux en retirant les épingles d'or qui tenaient en place sa coiffure compliquée et elle pose aussi ces épingles près des bagues et de la grosse épingle qui maintenait le voile. Les écheveaux d'or se déroulent sur les épaules. Elle les prend à deux mains, les ramène sur sa poitrine et les passe sur les pieds mouillés de Jésus, jusqu'à ce qu'ils soient secs. Puis elle plonge les doigts dans le petit vase et en retire une pommade légèrement jaune et très odorante. Un parfum qui tient du lys et de la tubéreuse se répand dans toute la salle. La femme y puise largement, elle étend, elle enduit, embrasse et caresse.

Jésus, de temps en temps, la regarde avec une affectueuse pitié. Jean, qui s'est retourné avec étonnement en entendant les sanglots, ne peut détourner les yeux du groupe de Jésus et de la femme. Il regarde alternativement l'un et l'autre. Le visage du pharisien est de plus en plus hargneux.

236.4 J'entends ici les paroles bien connues de l'Evangile et je les entends dites sur un ton et accompagnées d'un regard qui font baisser la tête au vieillard haineux.

J'entends les paroles d'absolution adressées à la femme, qui s'en va en laissant ses bijoux aux pieds de Jésus. Elle a enroulé son voile autour de sa tête en y enserrant le mieux possible sa chevelure défaits. Jésus, en lui disant : « Va en paix », lui pose un instant la main sur sa tête inclinée, mais avec une extrême douceur.

EMV 236. 5 – Commentaire de Jésus Le sens du discours muet au pharisien
--

Jésus maintenant me dit :

« Ce qui a fait baisser la tête au pharisien et à ses amis, et ce que l'Évangile ne rapporte pas, ce sont les paroles que mon esprit, par mon regard, ont dardé et enfoncé dans cette âme sèche et avide. J'ai répondu avec beaucoup plus de force que je ne l'aurais fait par des paroles car rien ne m'était caché des pensées des hommes. Et lui m'a compris dans mon langage muet qui était encore plus lourd de reproche que ne l'auraient été mes paroles.

Je lui ai dit : "Non, ne fais pas d'insinuations malveillantes pour te justifier à tes propres yeux. Moi, je n'ai pas ta passion vicieuse, Cette femme ne vient pas à Moi poussée par la

sensualité. Je ne suis pas comme toi, ni comme sont tes semblables. Elle vient à Moi parce que mon regard et ma parole, entendue par pur hasard, ont éclairé son âme où la luxure avait créé les ténèbres. Et elle vient parce qu'elle veut vaincre la sensualité et elle comprend, la pauvre créature, qu'à elle seule, elle n'y arriverait jamais. C'est l'esprit qu'elle aime en Moi, rien que l'esprit qu'elle sent surnaturellement bon. Après tant de mal qu'elle a reçu de vous tous, qui avez exploité sa faiblesse pour vos vices, en la payant ensuite par les coups de fouet du mépris, elle vient à Moi parce qu'elle se rend compte qu'elle a trouvé le Bien, la Joie, la Paix, qu'elle avait inutilement cherchés parmi les pompes du monde. Guéris-toi de cette lèpre de l'âme, pharisien hypocrite, sache avoir une juste vision des choses. Quitte l'orgueil de ton esprit et la luxure de ta chair. *Ce sont des lèpres plus fétides que les lèpres corporelles.* De cette dernière, mon toucher peut vous guérir parce que vous me faites appel pour elle, *mais de la lèpre de l'esprit non, parce que de celle-là vous ne voulez pas guérir parce qu'elle vous plaît.* Elle, elle le veut. Et voilà que je la purifie, que je l'affranchis des chaînes de son esclavage. La pécheresse est morte. Elle est là, dans ces ornements qu'elle a honte de m'offrir pour que je les sanctifie en les consacrant à mes besoins et à ceux de mes disciples, pour les pauvres que je secours avec le superflu d'autrui, *parce que Moi, Maître de l'univers, je ne possède rien maintenant que je suis le Sauveur de l'homme.*

Elle est là, dans ce parfum répandu sur mes pieds, humiliée comme ses cheveux, sur cette partie du corps que tu as négligé de rafraîchir avec l'eau de ton puits après tant de chemin que j'ai fait pour t'apporter la lumière, à toi aussi. La pécheresse est morte. Et Marie est revenue à la vie, redevenue belle comme une fillette pure par sa vive douleur, par la sincérité de son amour. Elle s'est lavée dans ses larmes. En vérité je te dis, ô pharisien, qu'entre celui qui m'aime dans sa jeunesse pure et celle-ci qui m'aime dans le sincère regret d'un cœur qui renaît à la Grâce, Moi je ne fais pas de différence, et à celui qui est Pur et à la Repentie je confie la charge de comprendre ma pensée comme nul autre, et celle de donner à mon Corps les derniers honneurs et le premier salut (je ne compte pas le salut particulier de ma Mère) quand je serai ressuscité".

Voilà ce que je voulais dire par mon regard au pharisien. Mais à toi, je fais remarquer une autre chose, pour ta joie et la joie d'un grand nombre.

À Béthanie aussi, Marie répéta le geste qui marqua l'aube de sa rédemption. Il y a des gestes personnels qui se répètent et qui traduisent une personne comme son style. Des gestes uniques. Mais, comme il était juste, à Béthanie le geste est moins humilié et plus confiant dans sa respectueuse adoration.

Marie a beaucoup cheminé depuis l'aube de sa rédemption. Beaucoup. L'amour l'a entraînée comme un vent rapide vers les hauteurs et en avant. L'amour l'a brûlée comme un bûcher, détruisant en elle la chair impure et en rendant maître souverain en elle un esprit purifié. Et Marie, différente dans sa dignité de femme retrouvée, comme différente dans son vêtement, simple maintenant comme celui de ma Mère, dans sa coiffure, dans son regard, dans sa contenance, dans sa parole, toute nouvelle, a une nouvelle manière de m'honorer par le même geste. Elle prend le dernier de ses vases de parfum, mis en réserve pour Moi, et me

le répand sur les pieds, sans pleurer, avec un regard que rendent joyeux l'amour et la certitude d'être pardonnée et sauvée, et sur la tête. Elle peut bien me faire cette onction et me toucher maintenant la tête, Marie, le repentir et l'amour l'ont purifiée avec le feu des séraphins et elle est un séraphin.

Dis-le à toi-même, ô Maria, ma petite "voix", dis-le aux âmes. Va, dis-le aux âmes qui n'osent pas venir à Moi parce qu'elles se sentent coupables. Il est beaucoup, beaucoup, beaucoup pardonné à qui aime beaucoup. À qui m'aime beaucoup.

Vous ne savez pas, pauvres âmes, comme vous aime le Sauveur ! Ne craignez rien de Moi. Venez. Avec confiance. Avec courage. Je vous ouvre mon Cœur et mes bras.

Souvenez-vous-en toujours : "Je ne fais pas de différence entre celui qui m'aime avec une pureté intacte et celui qui m'aime avec le sincère regret d'un cœur qui renaît à la Grâce". Je suis le Sauveur. Souvenez-vous-en toujours.

Va en paix. Je te bénis."

Cahiers de 1943 – 21 novembre 1943 – Les larmes et le parfum de la pécheresse

"Ceci est pour toi, Maria. C'est pour les âmes amoureuses comme toi.

Luc, dans son récit du banquet chez Simon [EMV 236], raconte de quoi se servit l'amoureuse rachetée pour me montrer son amour. De ses larmes, de ses cheveux, de parfum.

Simon s'est scandalisé parce qu'elle me touchait. Mais quelqu'un qui était lui-même scandale et qui aspergeait tout ce qu'il voyait de son sombre intérieur pouvait bien se scandaliser. Un pur ne voyait rien qui fût apte à provoquer le scandale.

Non l'eau mais les larmes, gouttes du cœur, humeur non polluée par des germes impurs, mais filtrée par l'amour et le repentir, que Dieu rend digne et juge précieux, *car il est le signe d'un esprit qui a compris la Vérité*. Non le lin, mais les cheveux, soie vivante dont la femme se fait une séduction et un culte et que la régénérée de la Grâce abaisse pour en faire une serviette pour les plantes des pieds de son Sauveur. Le parfum : un des instruments que Satan a donnés à la femme et que la femme, revenue à Dieu, détruit pour en faire un baume à son Seigneur.

Moi, je regardais et me taisais, et rien ne passait inaperçu : pas une de ces larmes chaudes et contrites, pas une de ces mèches caressantes, lesquelles ne mettaient pas en contact la chair impure avec la Chair qui n'avait pas connu de tache, mais plaçaient entre l'une et l'autre un voile que Dieu ne pouvait dédaigner; pas une de ces gouttes de nard, moins, *beaucoup moins parfumé que l'amour qui le répandait*, pas une qui ne fût comptée. Et chacune, puisque chacune' était une profession d'amour et une confession d'erreur, obtenait pardon et bénédiction.

Et pendant que l'émerveillement méprisant du Pharisien, à qui j'aurais eu beaucoup à reprocher, mortifiait la repentante avec sa réflexion insincère et scandalisée face à l'humble profession de repentir et d'amour, volontaire et courageuse, je lui donnais la complète absolution de tout son passé.

Il était lavé par ses pleurs. Ses ténèbres étaient vaincues par la Lumière de l'amour, son gel vaincu. Marie était bien-aimée grâce à sa générosité et sa confiance. Son cœur avait été un instrument du mal, mais c'est dans son propre cœur qu'elle avait trouvé la voie du Bien. Et son cœur avait été son maître pour lui apprendre à conquérir une place dans la vie et dans le cœur du Maître.

Je l'ai beaucoup aimée car elle a beaucoup aimé; elle m'a beaucoup aimé car je lui ai tout pardonné. *Tout, Maria. Je pardonne tout à celui qui m'aime de tout son être.*"

EMV 239 – Le futur voyage. Marie-Madeleine souffre à l'idée de traverser certaines villes. Les apôtres l'entoureront dans ce périple de purification. Jésus dit : "Si elle n'affronte pas tout de suite le monde et ne brise pas cet horrible tyran qu'est le respect humain, son héroïque conversion restera paralysée. Tout de suite et avec nous."

Jésus à Marthe :

"Tu le vois, Marthe, que ta sœur est comprise de tous et aimée de tous. Et elle le sera toujours plus. Elle deviendra un signal indicateur pour tant d'âmes coupables et tremblantes. C'est une grande force pour les bons aussi. Car, lorsque Marie aura brisé les dernières chaînes de ses sentiments humains, elle sera un feu d'amour. Elle a seulement changé de direction l'exubérance de son sentiment. Elle a reporté sur un plan surnaturel la puissante faculté d'aimer qu'elle possède, et ensuite elle accomplira des prodiges.

Je vous l'assure. Maintenant elle est encore troublée, mais vous la verrez, jour après jour, se pacifier et se fortifier dans sa nouvelle vie. Dans la maison de Simon, j'ai dit : "Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle aime beaucoup". Maintenant je vous dis qu'en vérité tout lui sera pardonné parce qu'elle aimera son Dieu de toute sa force, de toute son âme, de toute sa pensée, de tout son sang, de toute sa chair, jusqu'à l'holocauste."

"Bienheureuse est celle de mériter ces paroles ! Je voudrais les mériter moi aussi" soupire André.

"Toi ? Mais tu les mérites déjà !

Viens ici, mon pêcheur. Je veux te raconter une parabole qui semble faite justement pour toi."

EMV 240 – Marziam enseigne à Marie-Madeleine la prière de Jésus

240.3 – Marziam regarde Marie-Madeleine avec curiosité. Il se fait dans sa tête tout un travail de réflexion. À la fin, il dit :

"Pourtant ... à Béthanie tu n'y étais pas..."

"Je n'y étais pas, mais maintenant j'y serai toujours" dit Marie-Madeleine en rougissant et en ébauchant un sourire.

Et elle caresse l'enfant, en lui disant :

"Même si nous ne nous connaissons que maintenant, m'aimes-tu bien ?"

"Oui, parce que tu es bonne. Tu as pleuré, n'est-ce pas ? Et c'est pour cela que tu es bonne. Et tu t'appelles Marie, n'est-ce pas ? Ma mère aussi s'appelait ainsi et elle était bonne. Toutes les femmes qui s'appellent Marie sont bonnes. Cependant" finit-il, pour ne pas blesser Porphyrée et Marthe, "cependant il y en a de bonnes parmi celles qui portent un autre nom. Ta mère, comment s'appelait-elle ?"

"Euchérie ...et elle était si bonne" et deux grosses larmes tombent des yeux de Marie de Magdala.

"Tu pleures, parce qu'elle est morte ?" demande l'enfant et il caresse ses très belles mains jointes sur son vêtement foncé, sûrement un de ceux de Marthe mis à ses mesures, car on voit que l'ourlet a été descendu.

Et il ajoute :

"Mais tu ne dois pas pleurer. Nous ne sommes pas seuls, sais-tu ? Nos mères sont toujours près de nous. C'est Jésus qui le dit. Et elles sont comme des anges gardiens. Cela aussi, Jésus le dit. Et si on est bon, elles viennent à notre rencontre quand on meurt et on monte vers Dieu dans les bras de la mère. Mais c'est vrai, tu sais ? C'est Lui qui l'a dit !"

Marie de Magdala embrasse bien fort le petit consolateur et le baise en disant :

"Prie alors pour que je devienne bonne ainsi."

"Mais, ne l'es-tu pas ? Avec Jésus ne vont que ceux qui sont bons... Et, si on ne l'est pas tout à fait, on le devient pour pouvoir être les disciples de Jésus, car on ne peut enseigner si l'on ne sait pas. On ne peut dire : "Pardonne" si d'abord nous ne pardonnons pas, nous.

On ne peut pas dire : "Tu dois aimer ton prochain" si d'abord nous ne l'aimons pas nous.
240.4 – La sais-tu, la prière de Jésus ?"

"Non."

"Ah ! c'est vrai ! tu es depuis peu avec Lui. Elle est si belle, sais-tu ? Elle dit toutes ces choses. Écoute comme elle est belle." Et Marziam dit lentement le "Pater Noster" avec sentiment et foi.

"Comme tu la sais bien !" dit Marie de Magdala saisie d'admiration.

"C'est ma mère qui me l'a enseignée la nuit, et la Mère de Jésus le jour. Mais, si tu veux, je vais te l'apprendre. Veux-tu venir avec moi ? Les brebis bêlent, elles ont faim. Je vais les mener au pâturage. Viens avec moi. Je t'apprendrai à prier et tu deviendras tout à fait bonne" et il lui prend la main.

"Mais je ne sais pas si le Maître veut..."

"Va, va, Marie. Tu as un innocent pour ami, et des agneaux... Vas-y. En toute sérénité..."

Marie de Magdala sort avec l'enfant et on la voit qui s'éloigne, précédée des trois brebis. Jésus regarde... les autres regardent aussi.

"Ma pauvre sœur !" dit Marthe.

"Ne la plains pas. C'est une fleur qui redresse sa tige après l'ouragan. Tu entends ? ... Elle rit... L'innocence reconforte toujours."

EMV 253 – Jésus à Marie-Madeleine : « Je te travaillerai par le feu et sur l'enclume. Car tu es un tempérament qu'il faut travailler ainsi. »
--

253.8 Pourquoi pleures-tu, Marie ? Me faudra-t-il donc voir aujourd'hui pleurer toutes les Marie ? dit Jésus à Marie-Madeleine.

– C'est dû à la peine de te quitter, dit sa sœur pour l'excuser.

– Il n'est pas dit que l'on ne se revoie pas, et bientôt. »

Marie fait signe que non : ce n'est pas pour cela qu'elle pleure. Simon le Zélote explique :

« Elle craint de ne pas savoir être bonne sans ta présence. Elle redoute... elle redoute d'être tentée trop fortement quand tu n'es pas tout près pour éloigner le démon. Elle m'en parlait tout à l'heure.

– N'aie pas cette crainte. Je ne retire jamais une grâce que j'ai accordée. Veux-tu pécher ? Non ? Alors, sois tranquille. Veille, cela oui, mais ne crains pas.

– Seigneur... je pleure aussi, parce qu'à Césarée... Césarée est remplie de mes péchés. Maintenant, je les vois tous... J'aurai beaucoup à souffrir dans mon humanité...

– Cela me fait plaisir. Plus tu souffriras et mieux cela vaudra. Car, ensuite, tu ne souffriras plus de ces peines inutiles. Marie, fille de Théophile, je te rappelle que tu es la fille d'un homme fort, que tu es une âme forte, et que je veux te rendre très forte. Je suis indulgent pour les faiblesses chez les autres, parce qu'elles ont toujours été des femmes douces et timides, y compris ta sœur. Chez toi, je ne les supporte pas. Je te travaillerai par le feu et sur l'enclume. Car tu as un tempérament qu'il faut travailler ainsi pour ne pas gâter le miracle de

ta volonté et de la mienne. Sache cela, toi et ceux qui, parmi les personnes présentes ou absentes, pourraient croire que de t'avoir tant aimée pourrait me rendre faible avec toi. Je te permets de pleurer par repentir et par amour, pas pour autre chose. Tu as compris ? »

Jésus est suggestif et sévère.

Marie de Magdala s'efforce d'avaler ses larmes et ses sanglots et tombe à genoux. Elle baise les pieds de Jésus et, s'appliquant à affermir sa voix, elle dit :

« Oui, mon Seigneur. Je ferai ce que tu veux.

– Alors lève-toi et sois sereine. »

EMV 372 – Jonas de Gethsémani a été maltraité et il ne souhaite plus que Jésus reste dans sa maison. La réponse de Marie-Madeleine à son souhait et son courage

372.3 Une série ininterrompue de coups vigoureux retentissent alors sur le portail du palais. Jésus se penche pour observer, mais la corniche fait fortement saillie, alors que le portail est très en retrait dans le mur épais, aussi ne peut-il voir qui frappe. En revanche, il entend aussitôt les cris des dormeurs qui se réveillent pendant que le portail ouvert par Lévi se referme avec fracas. Puis il entend son nom prononcé par bon nombre de voix d'hommes et de femmes... Il se hâte de descendre pour leur dire :

« Me voici. Que voulez-vous ? »

Dès qu'ils l'entendent, ceux qui l'appelaient prennent d'assaut l'escalier au pas de course et en criant. Ce sont les apôtres et les plus anciens disciples ; au milieu d'eux se trouve Jonas, le gardien de Gethsémani. Ils parlent tous à la fois, et on ne comprend rien.

Jésus doit leur imposer fermement de s'arrêter et de se taire pour pouvoir les calmer. Il les rejoint pour leur demander aussitôt :

« Que se passe-t-il ? »

Autre vacarme produit par l'émotion, inutile car incompréhensible. Derrière ceux qui crient, apparaissent des visages effrayés ou stupéfaits de femmes et de disciples...

« Ne parlez qu'un seul à la fois. Toi, Pierre, commence.

– Jonas est venu... Il a dit qu'ils étaient très nombreux et qu'ils t'ont cherché partout. Lui a été mal toute la nuit et, à l'ouverture des portes, il s'est rendu chez Jeanne et a appris que tu te trouvais ici. Mais qu'allons-nous devenir ? Il nous faut pourtant faire la Pâque ! »

Jonas de Gethsémani corse la nouvelle :

« Oui, ils m'ont même maltraité. J'ai dit que je ne savais pas où tu étais, que peut-être tu n'allais pas rentrer. Mais ils ont vu vos vêtements et ils ont compris que vous alliez revenir à Gethsémani. Ne me fais pas de mal, Maître ! Je t'ai toujours logé avec amour et, cette nuit j'ai souffert à cause de toi. Mais... mais...

– N'aie pas peur ! Je ne te mettrai plus en danger dorénavant. Je ne séjournerai plus dans ta maison. Je me bornerai à venir en passant, pendant la nuit, pour prier... Tu ne peux pas me défendre cela... »

Jésus est très doux envers Jonas de Gethsémani, qui est tout apeuré.

372.4 Mais la voix d'or de Marie de Magdala l'interrompt avec véhémence :

« Depuis quand, homme, as-tu oublié que tu es serviteur et que c'est notre bienveillance qui te permet de te donner des airs de maître ? A qui appartiennent la maison et l'oliveraie ? Nous seuls pouvons dire au Rabbi : " Ne viens pas causer du tort à nos biens. " Mais nous ne le faisons pas. Car ce serait un très grand bien si, pour le chercher, lui, les ennemis du Christ détruisaient les arbres, les murs et même faisaient s'écrouler les corniches : en effet, tout serait détruit pour avoir accueilli l'Amour, et l'Amour nous donnerait son amour, à nous ses fidèles amis. Qu'ils viennent donc ! Qu'ils piétinent ! Qu'ils détruisent ! Qu'est-ce que cela fait ? Il suffit que le Maître nous aime et qu'il soit indemne ! »

Jonas est pris entre la peur des ennemis et celle de sa fougueuse maîtresse, et il murmure :

« Et s'ils font du mal à mon fils ?... »

Jésus le réconforte :

« Ne crains rien, te dis-je. Je n'y séjournerai plus. Tu peux dire à ceux qui t'interrogent que le Maître n'habite plus à Gethsémani... Non, Marie ! C'est bien ainsi. Et laisse-moi faire ! Je te suis reconnaissant de ta générosité... Mais ce n'est pas mon heure, ce n'est pas encore mon heure ! Je suppose qu'il y avait des pharisiens...

– Et des membres du Sanhédrin, et des hérوديens, et des sadducéens... et des soldats d'Hérode... et... tous... tous... Je ne peux m'empêcher de trembler de peur... Pourtant, tu le vois, Seigneur ? J'ai couru te prévenir... chez Jeanne... puis ici... »

L'homme tient à faire remarquer que c'est en risquant sa tranquillité qu'il a rempli son devoir envers le Maître. Jésus sourit avec bonté, l'air compatissant :

« Je le vois ! Je le vois ! Que Dieu t'en récompense. Maintenant, rentre en paix chez toi. Je te ferai savoir où envoyer les sacs, ou bien j'enverrai moi-même quelqu'un les chercher. »

L'homme s'en va et, sauf Jésus et Marie très-sainte, personne ne lui épargne reproches et sarcasmes. Ceux de Pierre sont salés, ceux de Judas très salés, ceux de Barthélemy ironiques. Jude ne dit mot, mais il lui jette un de ces coups d'œil ! Les murmures et les regards moqueurs l'accompagnent même dans les rangs des femmes, pour se terminer à la fusée finale de Marie de Magdala qui répond à l'inclination du serviteur paysan :

« Je ferai savoir à Lazare que pour le banquet... il doit aller se procurer des poulets bien engraisés sur les terres de Gethsémani.

– Je n'ai pas de poulailler, maîtresse.

– Toi, Marc et Marie : trois magnifiques chapons ! »

Tout le monde se met à rire de cette sortie sans douceur et... expressive de Marie, sœur de Lazare, confuse de voir apeurés des gens qui dépendent d'elle, et furieuse de la gêne que va subir le Maître, obligé de perdre le nid douillet de Gethsémani.

« Ne te fâche pas, Marie ! Paix ! Paix ! Tout le monde n'a pas ton cœur !

– Oh ! non, malheureusement ! Si tous pouvaient avoir mon cœur, Rabbouni ! Même les lances et les flèches décochées contre moi ne me sépareraient pas de toi ! »

Un murmure court parmi les hommes... Marie le saisit et répond vivement :

« Oui. Nous le verrons ! Et espérons que ce sera bientôt, si cela peut servir à vous apprendre le courage. Rien ne me fera peur, si je peux servir mon Rabbi ! Servir ! Oui, servir ! Et c'est aux heures du danger que l'on sert, mes frères ! Aux autres... ce n'est pas servir ! C'est jouir !... Et ce n'est pas pour le plaisir que l'on doit suivre le Messie ! »

Les hommes baissent la tête, piqués par cette vérité.

372.5 Marie-Madeleine traverse les rangs et vient se placer en face de Jésus.

« Que décides-tu, Maître ? C'est la parascève. Où vas-tu passer la Pâque ? Ordonne... et, si j'ai trouvé grâce auprès de toi, permets-moi de t'offrir un de mes Cénacles, de penser à tout...

– Tu as trouvé grâce auprès du Père des Cieux, grâce donc auprès du Fils du Père, pour lequel tout mouvement du Père est sacré. Mais si j'accepte le Cénacle, laisse-moi aller au Temple pour immoler l'agneau, en bon juif...

EMV 375 – Dialogue entre Jésus et Marie de Magdala au sujet de Lazare souffrant.

375.2 Les heures passent ainsi, jusqu'à ce que Marie vienne apporter un lumignon parce que la nuit tombe et que l'on va fermer les fenêtres.

« Il dort encore ? murmure-t-elle.

– Oui. Il est tranquille. Cela va lui faire du bien.

– Cela fait des mois qu'il n'avait pas autant dormi... Je crois qu'il était très agité par la crainte de la mort. Avec toi auprès de lui, il n'a plus peur... de rien... Il a de la chance, lui !

– Pourquoi, Marie ?

– Parce qu'il pourra t'avoir à ses côtés à son décès. Mais moi...

– Pourquoi pas toi ?

– Parce que tu veux mourir... bientôt. Et moi, qui sait quand cela m'arrivera ! Fais-moi mourir avant toi, Maître !

– Non, tu dois me servir encore pendant longtemps.

– Dans ce cas, j'ai raison de dire que Lazare a de la chance !

– Les bien-aimés auront tous la même chance que lui, et même davantage.

– De qui s'agit-il ? Des purs, n'est-ce pas ?

– De ceux qui savent aimer totalement. Toi, par exemple, Marie.

– Oh, mon Maître ! »

Marie glisse par terre sur la natte multicolore qui couvre le dallage de cette pièce, et elle reste là, dans l'adoration de son Jésus.

EMV 377 – Marie a choisi la meilleure part

377.1 Je comprends immédiatement que c'est encore le personnage de Marie-Madeleine qui est central, car c'est elle que je vois en premier, portant un simple vêtement de couleur lilas comme la fleur de mauve. Aucun ornement précieux. Ses cheveux, simplement rassemblés en tresses sur la nuque, la font paraître plus jeune qu'à l'époque où elle était un vrai chef-d'œuvre de toilette. Disparus le regard effronté du temps de la "pécheresse", l'air humilié du moment où elle écoutait la parabole de la brebis perdue, et le visage honteux et mouillé de larmes, du soir dans la salle du pharisien... elle a maintenant un regard paisible, redevenu limpide comme celui d'un enfant, sur un sourire plein de paix.

Marie, appuyée contre un arbre à la limite de la propriété de Béthanie, regarde le chemin. Et attend. Puis elle pousse un cri de joie, se tourne vers la maison et appelle très fort pour qu'on l'entende. Elle crie de sa voix splendide veloutée et passionnée, unique : " Il arrive !... Marthe, ils avaient raison, le Rabbi est ici ! " et elle court ouvrir le lourd portail qui grince, sans même laisser aux serviteurs le temps de le faire ; et elle sort sur la route, les bras tendus comme un enfant qui s'élance vers sa maman et, dans un transport de joie affectueuse, elle s'écrie : " O mon Rabbouni ! " — je note " Rabbouni " parce que je vois que c'est l'orthographe de l'Evangile. Mais chaque fois que j'ai entendu Marie-Madeleine l'appeler, j'ai eu l'impression qu'elle disait " Rabbomi ", avec un m et non un n —, et elle se prosterne dans la poussière de la route pour baiser les pieds de Jésus.

« Paix à toi, Marie. Je viens me reposer sous ton toit.

– O mon Maître ! » répète Marie en levant son visage avec une expression de respect et d'amour qui exprime quantité de choses... : tout à la fois remerciement, bénédiction, joie, invitation à entrer, et allégresse parce qu'il entre...

Jésus lui a posé la main sur la tête et il semble encore l'absoudre.

377.2 Marie se lève et, à côté de Jésus, elle entre dans l'enceinte de la propriété. Pendant ce temps, les serviteurs et Marthe sont accourus, les serviteurs avec des amphores et des coupes, Marthe avec son seul amour. Mais il est si grand !

Les apôtres, qui ont chaud, boivent les rafraîchissements apportés par les serviteurs. Ils voudraient les offrir tout d'abord à Jésus, mais Marthe les a devancés. Elle a pris une coupe de lait et l'a offerte à Jésus. Elle doit savoir que c'est ce qu'il préfère.

Quand les disciples se sont désaltérés, Jésus leur dit :

« Allez prévenir les fidèles. Ce soir, je leur parlerai. »

A peine sortis du jardin, les apôtres s'égaillent dans diverses directions.

Jésus marche entre Marthe et Marie.

« Viens, Maître » dit Marthe. « En attendant Lazare, restaure-toi et prends quelque repos. »

Pendant qu'ils pénètrent dans une pièce fraîche qui donne sur le portique ombragé, Marie, qui s'était éloignée rapidement, revient avec un broc d'eau, suivie d'un serviteur qui porte un bassin. Mais c'est Marie qui veut laver les pieds de Jésus. Elle délace ses sandales poussiéreuses et les donne à un serviteur pour qu'il les rapporte nettoyées, ainsi que son manteau pour qu'il en secoue la poussière. Puis elle plonge les pieds de Jésus dans l'eau, que des aromates rendent légèrement rosée, les essuie, les embrasse. Ensuite elle change l'eau et en apporte de la propre pour les mains. Pendant qu'elle attend le serviteur avec les sandales, accroupie sur le tapis aux pieds de Jésus, elle les caresse, et avant de lui remettre ses sandales, elle les embrasse encore en disant :

« Pieds saints qui avez tant marché pour me chercher ! »

Marthe, dont l'amour est plus pratique, pense à ce qui est humainement utile :

« Maître, qui viendra en plus de tes disciples ? »

Jésus répond :

« Je ne sais pas encore exactement, mais tu peux préparer pour cinq autres, en plus des apôtres. »

Marthe s'en va.

377.3 Jésus sort dans le jardin ombragé et frais. Il porte simplement son habit bleu foncé. Son manteau, replié avec soin par Marie, est resté sur un banc de la pièce. Marie sort avec Jésus.

Ils cheminent par des allées bien entretenues, entre des parterres de fleurs, jusqu'à un vivier qui a l'air d'un miroir tombé dans la verdure. L'eau, très limpide, est à peine remuée çà et là par le frémissement de quelque poisson ou la pluie très fine du jet d'eau qui est au centre. Des sièges sont disposés près de la large vasque, qui ressemble à un petit lac d'où partent des petits canaux d'irrigation. Je crois même que l'un d'eux alimente le vivier et que les autres, plus petits, servent à l'écoulement pour l'irrigation.

Jésus s'assied sur un siège placé exactement sur le rebord de la vasque. Marie s'assied à ses pieds dans l'herbe verte et bien entretenue. Au début, ils ne parlent pas. Jésus savoure visiblement le silence et le repos dans la fraîcheur du jardin. Marie se délecte à le regarder.

Jésus joue avec l'eau transparente de la vasque. Il y plonge les doigts, il la peigne en la séparant en petits sillages, puis il laisse la main se plonger tout entière dans sa fraîcheur cristalline.

« Comme cette eau limpide est belle ! dit-il.

– Maître, elle te plaît tellement ? dit Marie.

– Oui, Marie, parce qu'elle est si pure. Regarde : pas une trace de boue. C'est de l'eau, mais elle est si claire qu'il semble qu'il n'y ait rien, comme si elle n'était pas élément mais esprit. Nous pourrions lire sur le fond les paroles qu'échangent les petits poissons...

– Comme on lit au fond des âmes pures, n'est-ce pas, Maître ? »

A ces mots, Marie soupire avec un regret caché.

377.4 Jésus remarque le soupir qu'elle étouffe et il lit le regret que voile un sourire. Il guérit aussitôt la peine de Marie.

« Où y a-t-il des âmes pures, Marie ? Il est plus facile à une montagne de se déplacer qu'à une créature de savoir se garder des trois impuretés. Trop de tentations s'agitent et fermentent autour d'un adulte. Et il ne peut toujours empêcher qu'elles pénètrent en lui. Seuls les enfants ont l'âme angélique, l'âme préservée par leur innocence des connaissances qui peuvent se changer en fange. C'est pour cela que je les aime tant. Je vois en eux un reflet de la Pureté infinie. Ce sont les seuls qui portent avec eux ce souvenir du Ciel.

Ma Mère est la femme à l'âme d'enfant. Plus encore, elle est la Femme à l'âme angélique, telle Eve sortie des mains du Père. Imagines-tu, Marie, ce qu'a dû être le premier lys fleuri dans le jardin terrestre ? Ceux qui conduisent à cette eau sont bien beaux, eux aussi. Mais le premier sorti des mains du Créateur ! Etait-ce une fleur ou un diamant ? Etaient-ce des pétales ou des feuilles d'argent très pur ? Eh bien ! ma Mère est plus pure que ce premier lys qui a parfumé les vents. Et son parfum de Vierge inviolée emplit le Ciel et la terre, et c'est derrière elle que marcheront les hommes bons dans les siècles des siècles.

Le Paradis est lumière, parfum et harmonie. Mais si le Père ne s'y délectait pas dans la contemplation de la Toute-Belle qui fait de la terre un Paradis, si le paradis devait à l'avenir ne pas posséder le Lys vivant au sein duquel se trouvent les trois pistils de feu de la divine Trinité, la lumière du Paradis, son parfum, son harmonie et sa joie seraient amoindris de moitié. La pureté de ma Mère sera le joyau du Paradis.

Mais le Paradis est sans limites ! Que dirais-tu d'un roi qui n'aurait qu'une seule pierre précieuse dans son trésor ? Même si c'était le bijou par excellence ?

Quand j'aurai ouvert les portes du Royaume des Cieux... — ne soupire pas, Marie, c'est pour cela que je suis venu — beaucoup d'âmes de justes et de petits enfants entreront, formant une troupe candide derrière la pourpre du Rédempteur. Mais ce sera encore peu pour peupler les Cieux de bijoux et former les citoyens de la Jérusalem éternelle. Et ensuite... lorsque la Doctrine de vérité et de sanctification sera connue des hommes, lorsque ma mort leur aura rendu la grâce, comment les adultes pourraient-ils conquérir les Cieux, si la pauvre vie humaine est une fange continuelle qui rend impur ? Mon Paradis appartiendra-t-il donc aux seuls enfants ? Oh, non ! le Royaume est aussi ouvert aux adultes, mais il leur faut savoir devenir comme des enfants. Comme des tout-petits... Voilà la pureté.

Tu vois cette eau ? Elle paraît si limpide, mais observe : il suffit qu'avec un jonc j'en remue le fond pour qu'elle se trouble. Des détritux et de la boue affleurent. Son cristal devient jaunâtre et personne n'en boirait plus. Mais si j'enlève le jonc, la paix revient et l'eau reprend peu à peu sa clarté et sa beauté. Le jonc, c'est le péché. Il en est ainsi des âmes. Le repentir, sois-en sûre, est ce qui purifie les âmes... »

377.5 Marthe survient, tout essoufflée :

« Tu es encore ici, Marie ? Et moi qui me fais tant de soucis !... L'heure avance. Les invités seront bientôt arrivés, et il y a tant à faire ! Les servantes sont occupées au pain, les serviteurs découpent et font cuire les viandes. Moi, je prépare les nappes, les tables et les boissons. Mais il y a encore les fruits à cueillir et l'eau de menthe et de miel à préparer... »

Marie écoute d'une oreille les lamentations de sa sœur. Avec un sourire bienheureux, elle continue à regarder Jésus sans bouger de place.

Marthe réclame l'aide de Jésus :

« Maître, tu vois comme j'ai chaud. Te paraît-il juste que je sois seule à faire les préparatifs ? Dis-lui, toi, de m'aider ! »

Marthe est vraiment énervée.

Jésus la regarde avec un sourire à la fois doux et légèrement ironique, ou plutôt taquin. Marthe s'offense un peu :

« Je parle sérieusement, Maître. Rends-toi compte comme elle est oisive pendant que je travaille. Et elle reste ici à ne rien faire... »

Jésus prend un air plus sérieux :

« Ce n'est pas de l'oisiveté, Marthe : c'est de l'amour. L'oisiveté, c'était avant. Et tu as tant pleuré à cause de cette oisiveté indigne. Tes larmes ont rendu encore plus efficaces mes efforts pour la ramener à moi et la rendre à ton honnête affection. Voudrais-tu lui disputer

l'amour qu'elle a pour son Sauveur ? Préférerais-tu donc qu'elle soit loin d'ici pour ne pas te voir travailler, mais aussi loin de moi ? Marthe, Marthe ! Dois-je donc te dire qu'elle (et Jésus met la main sur la tête de Marie), revenue de si loin, t'a surpassée en amour ? Dois-je donc dire qu'elle, qui ne savait pas une seule parole de bien, est maintenant savante dans la science de l'amour ? Laisse-la à sa paix ! Elle a été si malade ! C'est maintenant une convalescente qui revient à la santé en buvant les boissons qui la fortifient. Elle a été tellement tourmentée... Désormais sortie du cauchemar, elle regarde autour d'elle et en elle, elle se voit renouvelée et elle découvre un monde nouveau. Laisse-la dans cette sécurité. C'est avec ce qui est "renouvelé" en elle qu'elle doit oublier le passé et conquérir l'éternité... Elle ne sera pas seulement conquise par le travail, mais aussi par l'adoration. Celui qui aura donné un pain à l'apôtre et au prophète obtiendra une récompense, mais celui qui aura oublié même de se nourrir pour m'aimer en obtiendra une double, parce qu'il aura eu l'esprit plus grand que la chair, un esprit qui aura crié plus fort que les besoins humains, même licites. Tu te préoccupes de trop de choses, Marthe. Pour elle, une seule compte. Mais c'est celle qui suffit à son âme et surtout à son Seigneur, qui est aussi le tien. Laisse tomber ce qui est superflu. Imite ta sœur. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera jamais enlevée. Quand toutes les vertus seront dépassées, parce qu'elles ne seront plus nécessaires aux citoyens du Royaume, la seule qui restera sera la charité. Elle seule demeurera toujours, telle une souveraine. Marie l'a choisie, elle l'a prise comme écu et comme bourdon. Ainsi armée, comme sur des ailes d'anges, elle arrivera dans mon Ciel. »

377.6 Marthe, mortifiée, baisse la tête et s'en va.

« Ma sœur t'aime beaucoup et se donne du mal pour te faire honneur... dit Marie pour la justifier.

– Je le sais et elle en sera récompensée. Mais elle a besoin d'être purifiée, comme l'a fait cette eau, de sa façon de penser trop humaine. Regarde comme l'eau est redevenue limpide pendant que nous parlions. Marthe se purifiera grâce aux paroles que je lui ai dites. Toi... toi, par la sincérité de ton repentir...

– Non, par ton pardon, Maître. Mon repentir ne suffisait pas pour laver mon grand péché...

– Il suffisait et il suffira pour toutes tes sœurs qui t'imiteront. Pour tous les pauvres malades spirituellement. Le repentir sincère est un filtre qui purifie ; l'amour ensuite est la substance qui préserve de toute nouvelle souillure. Voilà la raison pour laquelle ceux que la vie a rendus adultes et pécheurs pourront redevenir innocents comme des enfants et entrer comme eux dans mon Royaume. Rentrons maintenant à la maison. Que Marthe ne reste pas trop dans sa douleur. Apportons-lui notre sourire d'Ami et de sœur. »

377.7 Jésus dit :

« Il n'est pas besoin de commentaire. La parabole de l'eau en est un pour l'action du repentir dans les cœurs.

Tu as ainsi le cycle complet de Marie-Madeleine. De la mort à la Vie. C'est la plus grande ressuscitée de mon Evangile. Elle est ressuscitée de sept morts. Elle est revenue à la Vie. Tu l'as vue comme une plante à fleur relever de la fange la tige de sa nouvelle fleur toujours plus haut, puis s'épanouir pour moi, répandre ses parfums pour moi, mourir pour moi. Tu l'as vue pécheresse, puis assoiffée s'approchant de la Source, puis repentie, puis pardonnée, puis aimante, puis penchée avec pitié sur le corps inerte de son Seigneur, puis servante de ma Mère, qu'elle aime parce que c'est ma Mère, enfin pénitente sur le seuil de son Paradis.

Ames qui craignez, apprenez, en lisant la vie de Marie de Magdala, à ne pas avoir peur de moi.

Ames qui aimez, apprenez d'elle à aimer avec une séraphique ardeur.

Ames qui avez erré, apprenez d'elle la science qui prépare au Ciel.

Je vous bénis toutes pour vous aider à vous élever.

Va en paix. »

EMV 519 – Lazare est au plus mal, mais ce n'est pas la lèpre. Courage de Marie-Madeleine

519.3 Arrivé à la lourde grille, Jésus hèle un serviteur pour se faire ouvrir. Une fois entré, il demande des nouvelles de Lazare.

« Oh ! Seigneur ! Tu vois ? Je viens d'aller cueillir des feuilles de laurier et de camphre ainsi que des baies de cyprès et d'autres feuilles et fruits odorants pour les faire bouillir avec du vin et des résines et en faire des bains pour le maître. Sa chair tombe en lambeaux et on ne peut résister à la puanteur. Tu es venu, mais je ne sais si on te laissera passer... »

Pour empêcher l'air lui-même d'entendre, le serviteur baisse la voix jusqu'à ce que ce ne soit qu'un murmure :

« Désormais, on ne peut plus cacher qu'il a des plaies ; les maîtresses repoussent tout le monde... par crainte... tu sais... Lazare est aimé vraiment par peu de gens... Et beaucoup, pour plusieurs raisons, se réjouiraient de... Oh ! ne me fais pas penser à ce qui est la peur de toute la maison.

– Elles font bien. Mais ne craignez rien. Un tel malheur n'arrivera pas.

– Mais... Pourra-t-il guérir ? Un miracle de toi...

– Il ne guérira pas, mais cela servira à glorifier le Seigneur. »

Le serviteur est déçu... Jésus guérit tout le monde, et ici il ne fait rien !... Mais il n'a qu'un soupir pour manifester sa pensée. Il dit ensuite :

« Je vais t'annoncer aux maîtresses. »

Jésus se voit entouré par les apôtres, qui s'intéressent à l'état de santé de Lazare et sont consternés quand Jésus les informe.

519.4 Mais déjà arrivent les deux sœurs. Leur florissante et différente beauté semble embrumée par la douleur et la fatigue des veilles prolongées. Pâles, abattues, émaciées, les yeux — auparavant très vifs de l'une et de l'autre — fatigués, sans bagues ni bracelets, portant des habits foncés, couleur de cendre, elles ressemblent plutôt à des servantes qu'à des maîtresses. Elles s'agenouillent à une certaine distance de Jésus, pour lui offrir seulement leurs larmes, des larmes résignées, muettes, qui coulent comme d'une source intérieure et ne peuvent s'arrêter.

Jésus s'approche. Marthe tend les mains en murmurant :

« Eloigne-toi, Seigneur. En vérité, nous craignons de pécher désormais contre la loi sur la lèpre. Mais, nous ne pouvons pas, ô Dieu, nous ne pouvons pas provoquer un semblable décret contre notre Lazare ! Néanmoins ne t'approche pas, car nous sommes impures, puisque nous ne cessons de toucher ses plaies. Nous seules, car nous avons écarté toute autre personne. On vient tout nous déposer sur le seuil et nous prenons, nous lavons, nous brûlons, dans la pièce contiguë à celle de Lazare. Vois-tu nos mains ? Elles sont brûlées par la chaux vive que nous employons pour les vases qu'il faut rendre aux serviteurs. Nous pensons être ainsi moins coupables. »

Elle fond en larmes.

Marie de Magdala, qui se taisait, gémit à son tour :

« Nous devrions appeler le prêtre. Mais... c'est moi la plus coupable, car je m'y oppose et je soutiens que ce n'est pas le terrible mal maudit en Israël. Non et non ! Mais ils nous détestent tellement, et ils sont si nombreux, qu'ils le taxeraient de lépreux. Simon, ton apôtre, fut déclaré lépreux pour beaucoup moins que cela !

– Tu n'es pas prêtre ni médecin, Marie, dit Marthe en sanglotant.

– Non. Mais tu sais ce que j’ai fait pour être certaine de ce que j’avance. 519.5 Seigneur, je suis allée parcourir toute la vallée de Hinnom, tout Siloan, tous les tombeaux près d’En-Rogel. J’étais habillée comme une servante, voilée, dès le début de l’aurore, chargée de vivres et d’eaux médicinales, de bandes, et de vêtements. Et j’ai donné tant et plus. Je disais que c’était un vœu pour celui que j’aimais, et c’était vrai. Je demandais seulement de pouvoir regarder les plaies des lépreux. Ils doivent m’avoir crue folle... Qui donc veut voir de telles horreurs ? ! Mais moi, après avoir déposé mes offrandes à la limite des talus, je demandais à voir. Eux se tenaient au-dessus, moi plus bas ; ils étaient étonnés, moi dégoûtée. Tous, nous pleurions. J’ai regardé, regardé, regardé ! J’ai observé les corps couverts de squames, de croûtes, de plaies, les visages rongés, les cheveux blanchis et plus durs que des seimes, les yeux suintant de la pourriture, les joues laissant voir les dents, des crânes sur des corps vivants, les mains réduites à des griffes monstrueuses, des pieds comme des branches noueuses... puanteur, horreur, pourriture... Oh ! si j’ai péché en adorant la chair, si j’ai joui avec mes yeux, avec l’odorat, l’ouïe, le toucher, de ce qui était beau, parfumé, harmonieux, doux et lisse, oh ! je t’assure que mes sens sont désormais purifiés par la mortification de ces connaissances ! Mes yeux ont oublié la beauté séduisante de l’homme en contemplant ces monstres, mes oreilles ont expié la jouissance passée des voix viriles avec ces voix âpres, qui ne sont plus humaines, ma chair a frissonné, et mon odorat s’est révolté... Tout reste du culte en moi-même a disparu, car j’ai vu ce que l’on devient après la mort... Mais j’en suis revenue avec cette certitude : Lazare n’est pas lépreux. Sa voix n’est pas altérée, ses cheveux et toute sa pilosité sont intacts, et les plaies sont différentes. Il ne l’est pas, non ! Marthe me peine parce qu’elle ne me croit pas, parce qu’elle ne reconforte pas Lazare en le dissuadant de se croire impur. Tu vois ? Il ne veut pas te voir, maintenant qu’il sait que tu es ici, pour ne pas te contaminer. Les sottises peurs de ma sœur le privent même de ton réconfort !... »

Sa nature véhémence la porte à la colère. Mais, voyant que sa sœur, désolée, éclate en sanglots, sa colère tombe d’un coup et elle étreint Marthe en l’embrassant :

« Oh ! Marthe ! Pardon ! Pardon ! C’est la douleur qui me rend injuste ! C’est l’amour que j’ai pour toi et Lazare qui voudrait vous convaincre ! Ma pauvre sœur ! Pauvres femmes que nous sommes !

– Allons ! Ne pleurez pas ainsi. Vous avez besoin de paix et de compassion mutuelle pour vous et pour lui. Lazare, du reste, n’est pas lépreux, c’est moi qui vous le déclare.

– Oh ! viens le voir, Seigneur. Qui mieux que toi peut juger s’il est lépreux ? supplie Marthe.

– Ne t’ai-je pas déjà affirmé qu’il ne l’est pas ?

– Si, mais comment peux-tu le dire, si tu ne le vois pas ?

– Ah ! Marthe ! Marthe ! Dieu te pardonne parce que tu souffres et que tu es comme en délire ! J'ai pitié de toi et je vais voir Lazare, je découvrirai ses plaies et...

– Et tu vas le guérir ! s'écrie Marthe en se relevant.

– Je t'ai déjà dit d'autres fois que je ne puis le faire... Mais je vous donnerai la paix de vous savoir en règle avec la loi sur les lépreux. 519.6 Allons-y... »

EMV 542 – Les juifs chez Lazare. Perfidie des pharisiens. La foi absolue de Marie-Madeleine envers le Christ. Elle chasse les pharisiens de sa maison

542.1 – Bien que brisée de douleur et de fatigue, Marthe est toujours la maîtresse de maison qui sait accueillir et recevoir, en faisant honneur avec cette distinction parfaite de la vraie maîtresse de maison. Ainsi, maintenant, après avoir conduit toute cette compagnie dans une des salles, elle donne des ordres pour que l'on apporte les rafraîchissements qui sont d'usage et pour que les hôtes aient tout ce qui peut être de confort.

Les serviteurs circulent mélangeant des boissons chaudes ou des vins précieux et offrant des fruits magnifiques, des dattes blondes comme le topaze, du raisin sec, quelque chose qui ressemble à notre raisin de Damas, dont les grappes sont d'une perfection fantastique, du miel filant, le tout dans des amphores, des coupes, des plats, des plateaux précieux. Et Marthe veille attentivement pour que personne ne soit laissé de côté, et même selon l'âge et peut-être les individus, dont les goûts lui sont connus, elle contrôle ce que les serviteurs offrent. Ainsi elle arrête un serviteur qui allait vers Elchias avec une amphore remplie de vin et une coupe, et elle lui dit :

"Tobie, pas de vin, mais de l'eau de miel et du jus de dattes."

Et à un autre :

"Certainement Jean préfère le vin. Offre-lui le vin blanc de raisin sec."

Et elle-même offre au vieux scribe Chanania du lait chaud abondamment sucré avec du miel blond en disant :

"Ce sera bon pour ta toux. Tu t'es sacrifié pour venir, souffrant comme tu l'es, et par ce temps froid.

I:\Maria Valtorta\SiteWeb\ValtortaWeb\Images\Balise.gif 542.2 – Je suis émue de vous voir si prévenants."

"C'est notre devoir, Marthe. Euchérie était de notre race[2], une vraie juive qui nous a tous honorés."

"L'honneur à la mémoire vénérée de ma mère me touche le cœur. Je répéterai à Lazare ces paroles."

"Mais nous voulons le saluer, un si bon ami !" dit, faux comme toujours, Elchias qui s'est approché.

"Le saluer ? Ce n'est pas possible. Il est trop épuisé."

"Oh ! Nous ne le dérangerons pas, n'est-ce pas, vous tous ? Il nous suffit d'un adieu du seuil de sa chambre" dit Félix.

"Je ne puis, je ne puis vraiment pas. Nicomède s'oppose à toute fatigue et à toute émotion."

Haut de page.

391> "Un regard à l'ami mourant ne peut le tuer, Marthe, dit Calba Scheboua. Nous aurions trop de peine de ne pas l'avoir salué !"

Marthe est agitée, hésitante. Elle regarde vers la porte, peut-être pour voir si Marie vient à son aide, mais Marie est absente.

Les juifs remarquent cette agitation et Sadoq, le scribe, le fait remarquer à Marthe :

"On dirait que notre venue te trouble, femme."

"Non. Non, pas du tout. Comprenez ma douleur. Cela fait des mois que je vis près d'un mourant et... je ne sais plus... je ne sais plus me comporter comme autrefois aux fêtes..."

"Oh ! ce n'est pas une fête ! dit Elchias. Nous ne voulions même pas pour nous tant d'honneurs ! Mais peut-être... Peut-être tu veux nous cacher quelque chose et c'est pour cela que tu ne nous montres pas Lazare et que tu nous interdis sa chambre. Eh ! Eh ! On sait ! Mais ne crains pas ! La chambre d'un malade est un asile sacré pour quiconque, crois-le..."

542.3 – "Il n'y a rien à cacher dans la chambre de notre frère. Il n'y a rien de caché. Elle n'accueille qu'un mourant auquel ce serait pitié d'épargner tout souvenir pénible. Et toi, Elchias, et vous tous, vous êtes pour Lazare des souvenirs pénibles" dit Marie de sa splendide voix d'orgue, en apparaissant sur le seuil et en tenant écarté de la main le rideau pourpre.

"Marie !" gémit Marthe suppliante, pour l'arrêter.

"Rien, ma sœur, laisse-moi parler... Elle s'adresse aux autres: Et pour vous enlever tout doute, que l'un de vous — ce sera un seul souvenir du passé qui revient pour l'affliger —

vienne avec moi si la vue d'un mourant ne le dégoûte pas et la puanteur de la chair qui meure ne lui donne pas la nausée."

"Et toi, tu n'es pas un souvenir affligeant ?" dit ironiquement l'hérodien, que j'ai déjà vu je ne sais où, en quittant son coin et en se mettant en face de Marie [3].

Marthe exhale un gémissement. Marie a le regard d'un aigle inquiet. Ses yeux lancent des éclairs. Elle se redresse hautaine, oubliant la fatigue et la douleur qui la courbaient, et avec l'expression d'une reine offensée, elle dit :

"Oui, moi aussi je suis un souvenir. Mais non pas de douleur, comme tu dis. Je suis le souvenir de la Miséricorde de Dieu. Et en me voyant Lazare meurt en paix car il sait qu'il remet son esprit entre les mains de l'Infinie Miséricorde."

"Ha ! Ha ! Ha ! Ce n'était pas ainsi que tu parlais autrefois ! Ta vertu ! À celui qui ne te connaît pas, tu pourrais la mettre bien en vue..."

"Mais pas à toi, n'est-ce pas ? Au contraire, je la mets justement sous tes yeux, pour te dire que l'on devient comme ceux que l'on fréquente. Autrefois, malheureusement, je te fréquentais, et j'étais comme toi. Maintenant je fréquente le Saint et je deviens honnête."

"Une chose détruite ne se reconstruit pas, Marie."

"En effet le passé : toi, vous tous, vous ne pouvez plus le reconstruire. Vous ne pouvez pas reconstruire ce que vous avez détruit. Pas toi qui m'inspires du dégoût, pas vous qui au temps de la douleur avez offensé mon frère, et maintenant, dans un but qui n'est pas clair, voulez montrer que vous êtes ses amis."

"Oh ! Tu es audacieuse, femme. Le Rabbi t'aura chassé plusieurs démons, mais il ne t'a pas rendue douce !" dit un homme d'environ quarante ans.

"Non, Jonathas ben Hanna. Il ne m'a pas rendue faible, mais forte de l'audace de qui est honnête, de qui a voulu redevenir honnête et qui a rompu tout lien avec le passé pour se faire une nouvelle vie.

542.4 – Allons ! Qui vient voir Lazare ?"

Elle est impérieuse comme une reine, elle les domine tous par sa franchise, impitoyable jusque contre elle-même. Marthe, au contraire, est angoissée, elle a des larmes dans ses yeux qui fixent en suppliant Marie pour qu'elle se taise.

"Moi, je viens !" dit avec un soupir de victime Elchias, faux comme un serpent.

Ils sortent ensemble. Les autres s'adressent à Marthe :

"Ta sœur !... Toujours ce caractère. Elle ne devrait pas. Elle a tant à se faire pardonner" dit Uriel, le rabbi vu à Giscala, celui qui a frappé d'une pierre Jésus[4].

Marthe, sous le fouet de ces paroles, retrouve sa force et elle dit :

"Dieu l'a pardonnée. Tout autre pardon est sans valeur après celui-là. Et sa vie actuelle est un exemple pour le monde."

Mais l'audace de Marthe a vite fait de tomber et elle fait place aux pleurs. Elle gémit toute en larmes :

Haut de page.

393> "Vous êtes cruels ! Envers elle... et envers moi... Vous n'avez pas pitié, ni de la douleur passée, ni de la douleur actuelle. Pourquoi êtes-vous venus ? Pour offenser et faire souffrir ?"

"Non, femme. Non. Uniquement pour saluer le grand juif qui meurt. Pas pour autre chose ! Pas pour autre chose ! Tu ne dois pas mal interpréter nos intentions qui sont droites. Nous avons appris l'aggravation par Joseph et Nicodème et nous sommes venus... comme eux, les deux grands amis du Rabbi et de Lazare. Pourquoi voulez-vous nous traiter d'une manière différente, nous qui aimons comme eux le Rabbi et Lazare ? Vous n'êtes pas justes. Peux-tu peut-être dire qu'eux, ainsi que Jean, Éléazar, Philippe, Josué et Joachim, ne sont pas venus prendre des nouvelles de Lazare, et que Manahen aussi n'est pas venu ?..."

"Je ne dis rien, mais je m'étonne que vous soyez si bien informés de tout. Je ne pensais pas que même l'intérieur des maisons était surveillé par vous. Je ne savais pas qu'il existait un précepte nouveau en plus des six cent treize : celui d'enquêter, d'espionner l'intimité des familles..."

542.5 – Oh ! excusez ! Je vous offense ! La douleur m'affole et vous l'exaspérez."

"Oh ! Nous te comprenons, femme ! Et c'est parce que nous avons pensé que vous étiez affolées que nous sommes venus vous donner un bon conseil. Envoyez chercher le Maître. Même hier sept lépreux[5] sont venus louer le Seigneur parce que le Rabbi les a guéris. Appelez-le aussi pour Lazare."

"Il n'est pas lépreux, mon frère, crie Marthe bouleversée. C'est pour cela que vous avez voulu le voir ? C'est pour cela que vous êtes venus ? Non. Il n'est pas lépreux ! Regardez mes mains ! Je le soigne depuis des années et il n'y a pas de lèpre sur moi. J'ai la peau rougie par les aromates, mais je n'ai pas de lèpre. Je ne..."

"Paix ! Paix, femme. Et qui te dit que Lazare est lépreux ? Et qui vous soupçonne d'un péché aussi horrible que celui de cacher un lépreux ? Et crois-tu que, malgré votre puissance [6],

nous ne vous aurions pas frappés si vous aviez péché ? Même sur le corps d'un père et d'une mère, d'une épouse et des enfants nous sommes capables de passer afin de faire respecter les préceptes. Je te le dis, moi, Jonathas d'Uziel."

"Mais certainement ! C'est ainsi ! dit Archélaüs. Et maintenant nous te disons, pour le bien que nous te voulons, pour l'amour que nous avons pour ta mère, pour l'amour que nous avons pour Lazare: appelez le Maître. Tu secoues la tête ? Veux-tu dire que désormais c'est trop tard ? Comment ? Tu n'as pas foi en Lui, toi, Marthe, disciple fidèle ? C'est grave cela ! Commences-tu, toi aussi, à douter ?"

"Tu blasphèmes, ô scribe. Moi, je crois au Maître comme au Dieu vrai."

"Et alors, pourquoi ne veux-tu pas essayer ? Lui a ressuscité les morts... Du moins c'est ce que l'on dit... Peut-être ne sais-tu pas où il est ? Si tu veux, nous allons le chercher, nous allons t'aider, nous" insinue Félix.

"Mais non ! dit Sadoq pour l'éprouver. Certainement dans la maison de Lazare on sait où est le Rabbi. Dis-le franchement, femme, et nous partirons à sa recherche et nous te l'amènerons, et nous serons présents au miracle pour jouir avec toi, avec vous tous."

Marthe est hésitante, presque tentée de céder. Les autres la pressent alors qu'elle dit :

"Où il est je ne le sais pas... Je ne le sais pas vraiment... Il est parti il y a plusieurs jours et il nous a saluées comme quelqu'un qui part pour longtemps... Ce serait un réconfort pour moi de savoir où il est... Au moins de le savoir... Mais je ne le sais pas, en vérité..."

"Pauvre femme ! Mais nous t'aiderons... Nous te l'amènerons" dit Cornélius.

542.6 – "Non ! Il ne faut pas. Le Maître... c'est de Lui que vous parlez, n'est-ce pas ? Le Maître a dit que nous devons espérer au-delà de ce qu'il est possible d'espérer, et en Dieu seul. Et nous le ferons" tonne Marie qui revient avec Elchias, qui la quitte tout de suite et se penche pour parler avec trois pharisiens.

"Mais il meurt, à ce que j'entends dire !" dit l'un de ces trois qui est Doras.

"Et avec cela ? Qu'il meure ! Je ne m'opposerai pas au décret de Dieu et je ne désobéirai pas au Rabbi."

"Et que veux-tu espérer au-delà de la mort, ô folle ?" dit l'hérodien en se moquant d'elle.

"Quoi ? La Vie !"

C'est un cri de foi absolue.

"La Vie ? Ha ! Ha ! Sois sincère. Tu sais que devant une mort véritable son pouvoir est nul, et dans ton sot amour pour Lui, tu ne veux pas que cela paraisse."

"Sortez tous ! Ce serait à Marthe de le faire, mais elle vous craint. Moi je crains seulement d'offenser Dieu qui m'a pardonnée et je le fais donc à la place de Marthe. Sortez tous. Il n'y a pas de place dans cette maison pour ceux qui haïssent Jésus Christ. Dehors ! À vos tanières ténébreuses ! Dehors tous. Ou je vous ferai chasser par les serviteurs comme un troupeau de gueux immondes."

Elle est imposante dans sa colère. Les juifs s'esquivent, lâches à l'extrême, devant cette femme. Il est vrai que cette femme semble un archange irrité...

La salle se désencombre et les regards de Marie, à mesure qu'ils franchissent le seuil un par un en passant devant elles, créent une immatérielle fourche caudine [8] sous laquelle doit s'abaisser l'orgueil des juifs vaincus. La salle reste vide finalement.

542.7 – Marthe s'écrase sur le tapis et éclate en sanglots.

"Pourquoi pleures-tu, ma sœur ? Je n'en vois pas la raison..."

"Oh ! tu les as offensés... et eux t'ont offensée, nous ont offensées... et maintenant ils vont se venger... et..."

"Mais tais-toi, sottte femmelette ! Sur qui veux-tu qu'ils se vengent ? Sur Lazare ? Auparavant ils doivent délibérer, et avant qu'ils décident... Oh ! on ne se venge pas sur un goulal [9]! Sur nous ? Et avons-nous besoin de leur pain pour vivre ? Nos biens, ils n'y toucheront pas. Sur eux se projette l'ombre de Rome. Et sur quoi alors ? Et même s'ils le pouvaient, ne sommes-nous pas deux femmes jeunes et fortes ? Ne pouvons-nous pas travailler ? Est-ce que peut-être Jésus n'est pas pauvre ? N'a-t-il pas été un ouvrier notre Jésus ? Ne serions-nous pas plus semblables à Lui étant pauvres et travailleuses ? Mais glorifie-toi de le devenir ! Espère-le ! Demande-le à Dieu !"

"Mais ce qu'ils t'ont dit..."

"Ha ! Ha ! Ce qu'ils m'ont dit ! C'est la vérité. Je me le dis moi aussi. J'ai été une immonde. Maintenant je suis l'agnelle du Pasteur ! Et le passé est mort. Allons, viens auprès de Lazare."

EMV 543 – Marthe envoie un serviteur prévenir le maître. Dialogue entre Marthe et Marie. Marie-Madeleine obéit aux injonctions de Jésus, elle garde la foi et l'espérance. Elle est un modèle d'obéissance

543.1 Je me trouve encore dans la maison de Lazare, et je vois Marthe et Marie sortir dans le jardin pour accompagner un homme plutôt âgé, d'aspect très digne ; je ne pense pas que ce soit un Hébreu, car il a le visage complètement rasé comme les Romains.

Une fois qu'ils sont un peu éloignés de la maison, Marie lui demande :

« Eh bien, Nicomède ? Que dis-tu de notre frère ? Nous voyons qu'il est au plus mal... Parle. »

L'homme ouvre les bras dans un geste de commisération qui constate le caractère inéluctable de la maladie, et il dit :

« Il est très malade... Je ne vous ai jamais trompées depuis les premiers temps où je l'ai soigné. J'ai tout essayé, vous le savez. Mais cela n'a servi à rien. J'ai aussi... espéré, oui, j'ai espéré qu'il pourrait au moins vivre en réagissant contre l'épuisement de la maladie grâce à la bonne nourriture et aux remontants que je lui préparais. J'ai essayé aussi des poisons indiqués pour préserver le sang de la corruption et pour soutenir les forces, selon les vieux principes des grands maîtres de la médecine. Mais le mal est plus fort que les remèdes employés. Ces maladies sont une sorte de corrosion. Elles détruisent, et quand elles apparaissent à l'extérieur, l'intérieur des os est déjà envahi. Comme la sève d'un arbre monte des racines au sommet, ainsi, dans ce cas, la maladie s'est étendue des pieds à tout le corps...

– Mais il n'a que les jambes de malades... gémit Marthe.

– Oui. Mais la fièvre détruit là où vous pensez qu'il n'y a que santé. Regardez cette petite branche tombée de cet arbre : elle paraît rongée ici près de la cassure. Mais, voilà... (il la brise entre ses doigts). Vous voyez ? Sous l'écorce lisse, la carie s'est installée jusqu'à l'extrémité, qui donne l'impression de vivre parce qu'il y a encore des petites feuilles. Pauvres sœurs ! Lazare est désormais... mourant ! Le Dieu de vos pères, les dieux et les demi-dieux de notre médecine n'ont rien pu faire... ou voulu faire. Je parle de votre Dieu... Et donc... oui, je prévois que la mort est maintenant toute proche. Les signes en sont l'augmentation de la fièvre — symptôme de la corruption entrée dans le sang —, les mouvements désordonnés du cœur et l'absence de stimulations et de réactions chez le malade et dans tous ses organes. Vous voyez ! Il ne se nourrit plus, il ne retient pas le peu qu'il prend, et il n'assimile pas ce qu'il retient. C'est la fin...

Et — faites confiance à un médecin qui vous est reconnaissant en souvenir de Théophile — ce qu'il faut plutôt désirer désormais, c'est la mort... Ce sont des maux effroyables. Depuis

des milliers d'années, ils détruisent l'homme et l'homme n'arrive pas à les détruire. 543.2 Les dieux seuls le pourraient si... »

Il s'arrête, les regarde en passant ses doigts sur son menton rasé. Il réfléchit, puis reprend :

« Pourquoi n'appellez-vous pas le Galiléen ? C'est votre ami. Lui peut, car il peut tout. J'ai examiné des personnes qui étaient condamnées et qu'il a guéries. Il sort de lui une force étrange, un fluide mystérieux qui ranime et rassemble les réactions dispersées et leur impose de vouloir guérir... Je ne comprends pas... Je l'ai suivi moi aussi, en restant mêlé à la foule, et j'ai vu des choses merveilleuses... Appelez-le. Moi, je suis un païen, mais j'honore le Thaumaturge mystérieux de votre peuple. Et je serais heureux si lui pouvait ce que, moi, je n'ai pas pu.

– Lui, il est Dieu, Nicomède. Il peut donc tout. La force que tu appelles fluide, c'est sa volonté de Dieu, explique Marie.

– Je ne me moque pas de votre foi. Au contraire, je la pousse à grandir jusqu'à l'impossible. Du reste... On lit que les dieux sont parfois descendus sur la terre. Moi... je n'y avais jamais cru... Mais avec ma science et ma conscience d'homme et de médecin, je dois reconnaître qu'il en est ainsi, car le Galiléen opère des guérisons que seul un dieu peut opérer.

– Pas un dieu quelconque, Nicomède. Le vrai Dieu, insiste Marie.

– Comme tu voudras. Pour ma part, je croirai en lui et je deviendrai son disciple si je vois que Lazare... ressuscite. Car désormais, plutôt que de guérison, c'est de résurrection qu'il faut parler. Appelez-le donc, et d'urgence... car, si je ne suis pas devenu idiot, il mourra tout au plus d'ici le troisième crépuscule à partir de celui-ci. J'ai dit " tout au plus. " Ce pourrait être avant.

– Oh ! si nous le pouvions ! Mais nous ne savons pas où il se trouve... soupire Marthe.

– Moi, je le sais. C'est un de ses disciples qui m'a renseigné : il allait le rejoindre en accompagnant des malades, or deux étaient des miens. Il est au-delà du Jourdain, près du gué. C'est ce qu'il m'a dit. Vous, peut-être, connaissez mieux l'endroit ?

– Ah ! dans la maison de Salomon, certainement ! répond Marie.

– C'est très loin ?

– Non, Nicomède.

– Dans ce cas, envoyez-lui sur-le-champ un serviteur pour lui demander secours. Je vais revenir plus tard et je reste ici pour voir son action sur Lazare. Salut, dominae. Et... réconfortez-vous mutuellement. »

Il s'incline et se dirige vers la sortie, où un serviteur l'attend pour tenir son cheval et lui ouvrir le portail.

543.3 «Que faisons-nous, Marie ? demande Marthe après avoir vu partir le médecin.

– Obéissons au Maître. Il a dit de le faire appeler après la mort de Lazare. C'est ce que nous ferons.

– Mais, après sa mort... à quoi servira la venue du Maître ici ? Pour notre cœur, oui, ce sera utile. Mais pour Lazare !... J'envoie un serviteur l'appeler.

– Non. Tu empêcherais tout miracle. Jésus nous a recommandé d'espérer et de croire contre toute réalité contraire. Et si nous le faisons, nous obtiendrons le miracle, j'en suis certaine. Sinon, Dieu nous laissera avec notre présomption de vouloir agir mieux que lui, et il ne nous accordera rien.

– Mais tu ne vois pas combien Lazare souffre ? Tu ne te rends pas compte comment, dans les moments où il est conscient, il désire la présence du Maître ? Si tu refuses cette dernière joie à notre pauvre frère, c'est que tu n'as pas de cœur !... Notre pauvre frère ! Notre pauvre frère ! Bientôt nous n'aurons plus de frère ! Plus de père, plus de mère, plus de frère ! La famille décapitée, et nous seules, comme deux palmiers dans un désert. »

Dans sa souffrance, elle fait une crise de nerfs tout orientale, elle s'agite, se frappe le visage, se décoiffe...

Marie la saisit, lui impose :

« Tais-toi ! Mais tais-toi donc ! Il peut entendre. Je l'aime plus et mieux que toi, et je sais me dominer. Tu ressembles à une femmelette malade. J'ai dit : tais-toi ! Ce n'est pas par cette agitation que l'on change les destinées, ni que l'on émeut les cœurs. Si tu le fais pour émouvoir le mien, tu te trompes. Sois-en sûre. Le mien se brise dans l'obéissance. Mais il tient bon par elle. »

Marthe, dominée par la force de sa sœur et par ses paroles, se calme quelque peu. Mais dans sa douleur, plus sereine maintenant, elle gémit en appelant sa mère :

« Maman ! Ah ! Maman, console-moi. Il n'y a plus de paix en moi depuis que tu es morte. Si tu étais là, Maman ! Si le chagrin ne t'avait pas tuée ! Si tu étais ici, tu nous guiderais et nous t'obéirions pour le bien de tous... Ah !... »

Marie change de couleur. Sans faire de bruit elle pleure, le visage angoissé, en se tordant les mains sans parler.

Marthe la regarde et dit :

« Notre mère, quand elle fut près de mourir, m'a fait promettre d'être une mère pour Lazare. Si elle était ici...

– Elle obéirait au Maître, car c'était une femme juste. C'est inutilement que tu essaies de m'émouvoir. Dis-moi donc que j'ai assassiné ma mère par les douleurs que je lui ai causées ! Je le reconnaîtrais. Mais si tu veux me faire reconnaître que tu as raison de vouloir appeler le Maître, je te répondrai toujours “ Non ”. Je m'y refuserai toujours. Et je suis certaine que, du sein d'Abraham, elle m'approuve et me bénit. Rentrons à la maison.

– Plus rien ! Plus rien !

– Tout ! C'est “ tout ” que tu devrais dire. En vérité, tu écoutes le Maître et tu sembles attentive pendant qu'il parle, mais ensuite tu ne te rappelles pas ce qu'il a dit. Ne nous a-t-il pas toujours appris qu'aimer et obéir nous rend enfants de Dieu et héritiers de son Royaume ? Comment donc peux-tu supposer que nous allons rester sans rien, si nous avons Dieu et si nous possédons le Royaume grâce à notre fidélité ? En vérité, il faut être absolues, comme je l'ai été dans le mal, pour pouvoir savoir et vouloir l'être dans le bien, dans l'obéissance, dans l'espérance, dans la foi, dans l'amour !...

– Tu permets aux juifs de se moquer du Maître et de faire des insinuations sur son compte. Tu les as entendus avant-hier...

– Tu penses encore aux croassements de ces corbeaux et aux cris de ces vautours ? Laisse-les donc cracher ce qu'ils ont en eux ! Que t'importe le monde ? Qu'est le monde par rapport à Dieu ? Regarde : moins que ce taon dégoûtant, engourdi par le froid ou empoisonné pour avoir sucé des ordures, et que j'écrase ainsi. »

Elle donne un énergique coup de talon à l'insecte qui avance lentement sur le gravier du chemin. Puis elle prend Marthe par le bras :

« Allons, viens à la maison et...

– Au moins, envoyons quelqu'un informer Jésus de l'état de Lazare, sans rien ajouter...

– Comme s'il avait besoin de l'apprendre par nous ! Non, c'est inutile. Il nous a recommandé : “ Quand il sera mort, faites-le-moi savoir. ” C'est ce que nous ferons, mais pas avant.

– Personne, personne n'a pitié de ma douleur ! Et toi moins que tous...

– Et cesse de pleurer ainsi. Je ne peux le supporter... »

Dans sa propre souffrance, elle se mord les lèvres pour donner du courage à sa sœur et ne pas pleurer, elle aussi.

543.4 Marcelle sort en courant de la maison, suivie de Maximin :

« Marthe ! Marie ! Venez vite ! Lazare va mal, il ne répond plus... »

Les deux sœurs se hâtent de rentrer... Peu après, on entend la forte voix de Marie qui donne des ordres pour organiser les secours qui s'imposent, on voit les serviteurs passer avec des potions fortifiantes et des bassins d'eau bouillante, on devine des chuchotements et on assiste à des gestes de douleur...

Puis le calme revient tout doucement. Les serviteurs con-versent avec moins d'agitation, mais ils ponctuent leurs dires par des gestes qui marquent un grand découragement. Certains hochent la tête, plusieurs ouvrent les bras et les lèvent vers le ciel comme pour dire : " C'est ainsi ", d'autres pleurent et d'autres encore veulent espérer un miracle.

543.5 Et voici de nouveau Marthe, pâle comme une morte. Elle se retourne pour voir si on la suit. Elle regarde le personnel qui se presse avec anxiété autour d'elle. De nouveau, elle se tourne vers la maison, puis ordonne à un serviteur :

« Toi ! Viens avec moi. »

L'homme se détache du groupe et la suit dans la tonnelle des jasmins. Marthe parle sans quitter des yeux la maison qu'elle peut apercevoir à travers l'entrelacement des branches :

« Ecoute-moi bien. Lorsque tous les serviteurs seront revenus, et que je leur aurai donné des ordres pour qu'ils soient occupés à l'intérieur, tu iras aux écuries, tu prendras un cheval des plus rapides, tu le selleras... Si par hasard quelqu'un te voit, dis que tu vas chercher le médecin... Tu ne mentiras pas et je ne t'apprends pas à mentir, car vraiment je t'envoie auprès du Médecin béni... Emporte de l'avoine pour ta monture, de la nourriture pour toi ainsi que cette bourse pour tout ce qui pourrait arriver. Sors par la petite porte et passe par les champs labourés pour que les sabots ne fassent pas de bruit. Eloigne-toi de la maison, puis prends la route de Jéricho et galope sans jamais t'arrêter, même la nuit. As-tu compris ? Sans jamais t'arrêter. La nouvelle lune éclairera ta route si l'obscurité vient pendant que tu galopes encore. Pense que la vie de ton maître est entre tes mains et dépend de ta rapidité. Je me fie à toi.

– Maîtresse, je te servirai comme un esclave fidèle.

– Prends la direction du gué de Beth-Abara. Franchis-le et va au village de Béthanie, celui de l'autre côté du Jourdain. Tu sais, là où Jean baptisait au début.

– Je connais. J'y suis allé pour me purifier, moi aussi.

– Dans ce village se trouve le Maître. Tout le monde t'indiquera la maison où il habite. Mais si, au lieu de suivre la route principale, tu longes les rives du fleuve, cela vaut mieux. On te verra moins et tu trouveras la maison par toi-même. C'est la première de l'unique route du village qui va de la campagne au fleuve. Tu ne peux pas te tromper : une maison basse sans terrasse ni chambre haute, avec un jardin qui se trouve, quand on vient du fleuve, avant la maison, un jardin fermé par un petit portail de bois et une haie d'aubépine, je crois, une haie en somme. Tu as bien compris ? Répète. »

Le serviteur répète patiemment.

« C'est bien. Demande à lui parler, et à lui seul, et dis-lui que tes maîtresses t'envoient pour l'informer que Lazare est très malade, qu'il va mourir, que nous n'en pouvons plus, que Lazare souhaite le voir et demande-lui de venir immédiatement, immédiatement, par pitié. Tu as bien compris ?

– Oui, maîtresse.

– Ensuite, hâte-toi de revenir, de façon que personne ne remarque trop ton absence. Prends une lanterne avec toi pour les heures d'obscurité. Va, cours, galope, crève le cheval, mais reviens vite avec la réponse du Maître.

– Je le ferai, maîtresse.

– Va ! Va ! Tu vois ? Ils sont déjà tous rentrés dans la maison. Pars tout de suite. Personne ne te verra faire les préparatifs. Je te porterai moi-même de quoi boire et manger, je te le mettrai sur le seuil du petit portail. Va ! Et que Dieu soit avec toi. Va ! »

Elle le pousse avec impatience, puis court rapidement vers la maison en prenant mille précautions ; aussitôt après, elle se glisse au dehors par une porte secondaire, du côté sud, avec un petit sac dans les mains, longe une haie jusqu'à la première ouverture, tourne, disparaît...

EMV 547 – Jésus décide de se rendre à Béthanie. Deux sœurs à consoler

Aux sœurs ensuite, qui m'aiment d'une manière absolue, j'ai promis de récompenser leur foi si elles avaient continué d'espérer au-delà de ce qui est croyable. Je les ai beaucoup éprouvées et beaucoup affligées, et Moi seul connais les souffrances de leurs cœurs en ces jours et leur parfait amour. En vérité je vous dis qu'elles méritent une grande récompense car, plus que de ne pas voir leur frère ressuscité, elles sont angoissées que je puisse être méprisé. Je vous paraissais absorbé, las et triste.

J'étais près d'elles par mon esprit, j'entendais leurs gémissements et je comptais leurs larmes. Pauvres sœurs ! Maintenant je brûle de ramener un juste sur la Terre, un frère dans les bras de ses sœurs, un disciple parmi mes disciples. Tu pleures, Simon ? Oui. Toi et Moi, nous sommes les plus grands amis de Lazare, et dans tes pleurs il y a la douleur pour la douleur de Marthe et Marie et l'agonie de l'ami, mais il y a aussi déjà la joie de le savoir bientôt rendu à notre amour.

EMV 550 – Jésus confie une mission d'amour à Lazare, et de contemplation absolue à sa sœur Marie. Dialogue entre Jésus et Marie-Madeleine. Jésus rassure Marie-Madeleine. « Tu as l'office d'aimer »

550.6 Marie reste avec Jésus.

« Et toi, Marie, deviendras-tu une bonne servante de ton Seigneur ?

– C'est toi qui peux le savoir, Rabbouni. Moi... moi, je sais seulement que j'ai été une grande pécheresse. »

Jésus sourit :

« Tu as vu Lazare ? Lui aussi était un grand malade, or ne te semble-t-il pas qu'il est maintenant en excellente santé ?

– C'est exact, Rabbouni. Tu l'as guéri. Ce que tu fais est toujours parfait. Lazare n'a jamais été aussi fort et joyeux que depuis qu'il est sorti du tombeau.

– Tu l'as dit, Marie. Ce que je fais est toujours parfait. C'est pour cela aussi que ta rédemption l'est, car c'est moi qui l'ai accomplie.

– C'est vrai, mon Sauveur bien-aimé, mon Rédempteur, mon Roi, mon Dieu. C'est vrai. Et si tu le veux, je serai, moi aussi, une bonne servante de mon Seigneur. Moi, de mon côté, je le désire. Je ne sais pas si toi tu le veux.

– Oui, Marie, sois une bonne servante pour moi. Aujourd’hui plus qu’hier, demain plus qu’aujourd’hui, jusqu’à ce que je te dise : “ Cela suffit, Marie. Voici venue l’heure de ton repos. ”

– D’accord, Seigneur. Alors je voudrais que tu m’appelles, comme tu as appelé mon frère à sortir du tombeau. Oh ! appelle-moi, toi, hors de la vie !

– Non, pas hors de la vie. Je t’appellerai à la Vie, à la vraie Vie. Je t’appellerai à quitter ce tombeau qu’est la chair et la terre. Je t’appellerai aux noces de ton âme avec ton Seigneur.

– Mes noces ! Tu aimes les vierges, Seigneur...

– J’aime ceux qui m’aiment, Marie.

– Tu es divinement bon, Rabbouni ! C’est pour cela que j’étais bouleversée d’entendre dire que tu étais mauvais parce que tu ne venais pas. C’était comme si tout s’écroulait. Je me répétais, non sans peine : “ Non. Non ! Tu ne dois pas accepter cette évidence. Ce qui te paraît flagrant est un rêve. La réalité, c’est la puissance, la bonté, la divinité de ton Seigneur. ” Ah ! combien j’ai souffert ! Autant que de la mort de Lazare et de ses paroles... Ne t’en a-t-il rien dit ? Ne se souvient-il pas ? Dis-moi la vérité...

– Je ne mens jamais, Marie. Il craint d’avoir trop parlé et d’avoir révélé ce qui avait été la douleur de sa vie. Mais je l’ai rassuré, sans mentir, de sorte qu’il est maintenant tranquillisé.

– Merci, Seigneur. Tes paroles... m’ont fait du bien, comme les soins d’un médecin qui met à nu les racines d’un mal et les brûle. Elles ont fini de détruire la Marie d’autrefois. J’avais encore une trop haute idée de moi. Désormais... je mesure le fond de mon abjection et je sais que je dois faire une longue route pour en remonter. Mais je la ferai, si tu m’aides.

550.7 – Je t’aiderai, Marie, même quand je serai parti.

– Comment, mon Seigneur ?

– En accroissant ton amour dans une mesure incalculable. Pour toi, il n’y a pas d’autre voie que celle-là.

– Elle est encore trop douce pour ce que j’ai à expier ! C’est par leur amour que les hommes sont sauvés. C’est comme cela qu’ils méritent le Ciel. Mais ce qui suffit pour les purs, les justes, n’est pas suffisant pour la grande coupable que je suis.

– Il n’y a pas d’autre voie pour toi, Marie : quelle que soit celle que tu prendras, elle sera toujours amour. Amour si tu rends service en mon nom. Amour si tu évangélises. Amour si tu t’isoles. Amour si tu deviens martyr. Amour si tu te fais martyriser. Tu ne sais qu’aimer, Marie. C’est ta nature. Les flammes ne peuvent que brûler, soit qu’elles rampent sur le sol

pour consumer des herbes, soit qu'elles s'élèvent en une merveilleuse étreinte autour d'un tronc, d'une maison, ou d'un autel pour s'élancer vers le ciel. A chacun sa nature. La sagesse des maîtres spirituels consiste à savoir faire fructifier les tendances de l'homme en le conduisant à la voie par laquelle il peut le mieux se développer. Cette loi existe même chez les plantes et les animaux, et il serait sot de vouloir exiger qu'un arbre fruitier ne donne que des fleurs ou des fruits différents de ceux qui correspondent à sa nature, ou qu'un animal joue un rôle propre à une autre espèce. Pourrais-tu demander à cette abeille, dont le destin est de faire du miel, de devenir un oiseau qui chante dans le feuillage des haies ? Ou à ce rameau d'amandier que je tiens dans les mains, ainsi qu'à tout l'arbuste d'où il provient, de laisser suinter de son écorce des résines odoriférantes au lieu de produire des amandes ? L'abeille travaille, l'oiseau chante, l'amandier donne son fruit, l'arbre résineux ses résines aromatiques, et tous remplissent leur office. Il en est ainsi des âmes. Ton rôle à toi, c'est d'aimer.

– Alors, brûle-moi, Seigneur. Je te le demande comme une grâce.

– La force d'amour que tu possèdes ne te suffit-elle pas ?

– C'est trop peu, Seigneur. Elle pouvait servir pour aimer des hommes, pas pour toi qui es le Seigneur infini.

– Mais, justement parce que je le suis, il conviendrait d'avoir un amour sans limites...

– Oui, mon Seigneur. C'est cela que je veux : que tu mettes en moi un amour sans limites.

– Marie, le Très-Haut, qui sait ce qu'est l'amour, a dit à l'homme : “ Tu m'aimeras de toutes tes forces. ” Il n'exige pas davantage, car il sait quel martyre c'est d'aimer de toutes ses forces...

– Peu importe, mon Seigneur. Donne-moi un amour infini pour t'aimer comme tu dois être aimé, pour t'aimer comme je n'ai aimé personne.

– Tu me demandes une souffrance semblable à un bûcher qui brûle et consume, Marie. Il brûle et se consume lentement... Réfléchis bien.

– Il y a longtemps que j'y pense, mon Seigneur, mais je n'osais te le demander. Maintenant, je sais vraiment à quel point tu m'aimes, et j'ose le faire. Donne-moi cet amour infini, Seigneur. »

Jésus la regarde. Elle se tient devant lui, encore amaigrie par les veilles et la souffrance, avec un vêtement modeste, une coiffure simple, comme une petite fille sans malice ; elle a un visage pâle où s'allume le désir, les yeux suppliants et pourtant déjà étincelants d'amour

; en un mot, elle est déjà plus séraphin que femme. C'est vraiment la contemplatrice qui demande le martyre de la contemplation absolue.

Après l'avoir bien regardée, comme pour mesurer sa volonté, Jésus lui dit un seul mot :

« Oui.

– Ah ! mon Seigneur ! Quelle grâce de mourir d'amour pour toi ! »

Elle tombe à genoux pour baiser les pieds de Jésus.

« Lève-toi, Marie, prends ces fleurs. Ce seront celles de tes noces spirituelles. Sois douce comme le fruit de l'amandier, pure comme sa fleur, lumineuse comme l'huile que l'on extrait de son fruit quand on l'allume, et parfumée comme cette huile saturée d'essences quand on la fait couler dans les banquets ou sur la tête des rois, parfumée par tes vertus. Alors, tu verseras vraiment sur ton Seigneur le baume qui lui sera infiniment agréable. »

Marie prend les fleurs mais, au lieu de se lever, elle anticipe les baumes de l'amour par ses baisers et ses larmes qu'elle répand sur les pieds de son Maître.

Dans les Cahiers

30 mars 1944 - Vision de la mort de Marie-Madeleine, à la Sainte-Beaume puis vision du parfum que Marie met sur les pieds de Jésus à Béthanie

Je vois une caverne rocheuse dans laquelle se trouve un lit de feuilles amassées sur un châssis rudimentaire de branchages enchevêtrés et liés par des joncs. Ce doit être aussi confortable qu'un instrument de torture. En outre, la grotte possède une grosse pierre qui sert de table, et une plus petite qui fait office de siège. Contre le côté du fond, il y en a une autre: un grand rocher saillit de la roche et — je ne sais si c'est naturellement ou à la suite d'un travail humain patient et pénible — a été poli et présente une surface relativement lisse. Il semble être un autel grossier. Une croix y est posée, faite de deux branches assemblées par de l'osier. L'habitant de cette grotte a en outre planté un pied de lierre dans une fissure terreuse du sol, et en a conduit les rameaux à encadrer la croix et à l'étreindre. Dans deux vases rustiques, qui paraissent modelés dans l'argile par des mains inexpertes, se trouvent des fleurs sauvages cueillies aux alentours. Au pied même de la croix, dans une coquille géante, se trouve un petit cyclamen sauvage dont les feuilles menues sont bien nettes; deux boutons sont prêts à fleurir. Il y a, au pied de cet autel, une gerbe de branchages épineux ainsi qu'un fouet en cordes nouées. On voit enfin, dans cette grotte, une cruche rustique qui contient de l'eau. Rien d'autre.

L'ouverture étroite et basse laisse entrevoir un arrière-fond de montagnes et, comme on aperçoit au loin une luminosité mobile, on pourrait dire que la mer est visible de cet endroit. Mais je ne peux le certifier. Des branchages de lierre, de chèvrefeuille et de rosiers sauvages — toute la magnificence habituelle des lieux alpestres, pendent sur l'ouverture et forment comme un voile mobile qui sépare l'intérieur de l'extérieur.

Une femme décharnée, vêtue d'un vêtement rudimentaire sur lequel elle a posé une peau de chèvre en guise de manteau, entre dans la grotte en écartant les branches pendantes. Elle semble exténuée. Son âge est indéfinissable. Si l'on devait en juger à son visage fané, on lui donnerait un âge certain, la soixantaine passée. Mais si l'on en juge à sa chevelure encore belle, épaisse et dorée, pas plus de quarante ans environ. Ses cheveux pendent en deux tresses le long des épaules, voûtées et maigres, et c'est l'unique chose qui luit dans cette tristesse. La femme, c'est certain, a dû être belle, car son front est encore haut et lisse, le nez bien fait et l'ovale du visage régulier, bien qu'amaigri par son état d'épuisement. Mais les yeux n'ont plus d'éclat. Ils sont fortement enfoncés dans l'orbite et marqués de paupières bleuâtres. Ces yeux trahissent bien des larmes versées. Deux rides, presque des cicatrices, sont gravées du coin de l'œil, descendent le long du nez et vont se perdre dans cette autre ride, Caractéristique de ceux qui ont beaucoup souffert, qui descend en accent circonflexe des narines aux angles de la bouche. Les tempes semblent creusées et les veines bleutées se dessinent sur une grande pâleur. La bouche pend avec un pli las; elle est d'une couleur rosée extrêmement pâle. A une époque, elle a dû être une bouche splendide, mais elle est

maintenant fanée. La courbe des lèvres ressemble à celle de deux ailes brisées qui pendent. C'est une bouche douloureuse.

La femme se traîne jusqu'au rocher qui fait office de table et y dépose des myrtilles ainsi que des fraises sauvages. Elle va ensuite à l'autel et s'agenouille. Mais elle est tellement épuisée que, ce faisant, elle manque de tomber et se retient par une main au rocher. Elle prie les yeux tournés vers la croix, et des larmes descendent par le sillon des rides jusqu'à sa bouche, qui les boit. Elle laisse ensuite tomber sa peau de chèvre et reste avec sa seule tunique grossière, puis elle prend les fouets et les épines. Elle serre les branchages épineux autour de sa tête et autour de ses reins et se flagelle avec les cordes. Mais elle est trop faible pour le faire. Elle laisse donc tomber le fouet et, prenant appui des mains et du front sur l'autel, elle dit: «Je ne peux plus, Rabbouni ! Je ne peux plus souffrir, en souvenir de ta douleur ! »

C'est sa voix qui me permet de la reconnaître: c'est Marie de Magdala. Je me trouve dans sa grotte de pénitente.

Marie pleure. Elle appelle Jésus avec amour. Elle ne peut plus souffrir, mais elle peut encore aimer. Sa chair, mortifiée par la pénitence, ne résiste plus à l'effort de se flageller, mais son cœur a encore des mouvements de passion et consume ses dernières forces en aimant. Et elle aime, en restant le front couronné d'épines et la taille serrée dans les épines, elle aime en parlant à son Maître en une continuelle profession d'amour et un acte de contrition renouvelé.

Elle a glissé, le front à terre. Elle avait cette même pose au Calvaire devant Jésus déposé sur le sein de Marie, ou bien dans la maison de Jérusalem quand Véronique d'Arimathie déplaçait son voile, ou encore dans le jardin de Joseph d'Arimathie quand Jésus l'appela, qu'elle le reconnut et l'adora.^[123] Mais aujourd'hui elle 'pleure, parce que Jésus n'est pas là. « Ma vie s'enfuit, mon Maître. Devrai-je mourir sans te revoir? Quand pourrai-je me délecter de ta face ? Mes péchés sont devant moi et m'accusent. Tu m'as pardonné et je crois que l'enfer ne me possède pas. Mais combien de temps vais-je passer à expier avant de vivre de toi! Oh! Bon Maître! Par l'amour que tu m'as donné, réconforte mon âme! L'heure de la mort est venue. Par ta mort désolé sur la croix, réconforte ta créature ! C'est toi qui m'as engendrée. Toi, et non ma mère. Tu m'as ressuscitée plus que tu n'as ressuscité mon frère Lazare. Car il était déjà bon, lui, et la mort ne pouvait être qu'une attente dans tes limbes. Mais moi, j'étais morte dans mon âme, et mourir signifiait pour moi la mort éternelle. Jésus, en tes mains je remets mon esprit ! Il est à toi parce que c'est toi qui l'as sauvé. En guise d'ultime expiation, j'accepte de connaître l'âpreté de ta mort abandonne. Mais donne-moi un signe que ma vie a servi à expier mes fautes. »^[124]

« Marie! » Jésus est apparu. Il paraît descendre de la croix grossière. Mais il n'a pas de plaies et n'est pas mourant. Il est beau comme au matin de la Résurrection. Il descend de l'autel et s'avance vers la femme prosternée. Il se penche sur elle. Il l'appelle une nouvelle fois; puis comme, semble-t-il, elle croit entendre cette voix par ses sens spirituels et reste face contre

terre, elle ne voit pas la lumière qui rayonne du Christ, il la touche en posant une main sur sa tête et la prend par le coude comme à Béthanie^[125] pour la relever.

Quand elle se sent touchée et reconnaît cette main à sa longueur, elle pousse un grand cri. Elle lève alors un visage transfiguré par la joie. Puis elle l'abaisse pour baiser les pieds de son Seigneur.

« Lève-toi, Marie. C'est moi. La vie s'enfuit, c'est vrai. Mais je viens te dire que le Christ t'attend. Marie n'a pas à attendre. Tout lui est déjà pardonné, dès le premier instant. Mais, maintenant, cela lui est plus que pardonné. Ta place est déjà prête dans mon Royaume. Je suis venu te le dire, Marie. Je n'ai pas ordonné à l'ange de le faire car je rends au centuple ce que j'ai reçu, et je me souviens de ce que j'ai reçu de toi. Marie, revivons ensemble un moment du passé. Rappelle-toi Béthanie. C'était le soir qui suivait le sabbat. Ma mort adviendrait six jours plus tard. Ta maison, tu t'en souviens ? Elle était toute belle, dans la ceinture fleurie de son verger. L'eau chantait dans la vasque et les premières roses sentaient bon autour de ses murs. Lazare m'avait invité à dîner et tu avais dégarni le jardin de ses plus belles fleurs pour décorer la table où ton Maître allait prendre son repas. Marthe n'avait pas osé te le reprocher parce qu'elle se souvenait de mes paroles; elle te regardait avec une douce envie, car tu resplendissais d'amour en allant et venant pour veiller aux préparatifs.

Puis j'étais arrivé. Plus rapide qu'une gazelle, tu étais accourue, précédant les serviteurs, pour ouvrir la grille avec ton cri habituel. On aurait dit le cri d'une prisonnière libérée. Et, de fait, j'étais ta libération et toi une prisonnière libérée. Les apôtres m'accompagnaient. Ils étaient tous là, même celui qui était désormais un membre gangreneux du corps apostolique. Mais c'est toi qui étais venue prendre sa place. Et tu ignorais que, en regardant ta tête penchée pour me baiser les pieds, ton regard sincère et rempli d'amour, j'oubliais mon dégoût d'avoir le traître à mes côtés. C'est *pour cette raison* que je t'ai voulue au Calvaire. C'est *pour cette raison* que je t'ai voulue dans le jardin de Joseph. Car te voir m'assurait que ma mort n'était pas sans but. Et me montrer à toi était un acte de gratitude pour ton amour fidèle. Marie, bénie es-tu, toi qui ne m'as jamais trahi, qui m'a confirmé dans mon espérance de Rédempteur, toi en qui j'ai vu tous ceux que ma mort allait sauver. Pendant que tous mangeaient, toi, tu adorais. Tu m'avais offert de l'eau parfumée pour mes pieds fatigués et des baisers chastes mais ardents pour mes mains; non contente encore, tu as voulu briser ton dernier vase précieux et m'oindre la tête en me peignant les cheveux comme le fait une mère, puis m'oindre les mains et les pieds afin que ton Maître tout entier sente bon comme les membres d'un roi consacré...

Alors Judas, qui te détestait parce que tu étais honnête désormais et que tu repoussais par ton honnêteté les convoitises des hommes, t'avait réprimandée... Mais, moi, je t'avais défendue parce que tu avais accompli tout cela par amour, un si grand amour que son souvenir m'a accompagné durant mon agonie, le soir du jeudi à l'heure de none... C'est en raison de cet acte d'amour que tu m'as donné au seuil de ma mort, que je viens maintenant, au seuil de ta mort, te récompenser par l'amour. Ton Maître t'aime, Marie. Il est ici pour te le dire. Ne crains pas, n'aie pas peur d'une autre mort. Ta mort n'est guère différente de la mort

de ceux qui versent leur sang pour moi. Que donne le martyr? Sa vie par amour de son Dieu. Que donne le pénitent? Sa vie par amour de son Dieu. Que donne celui qui aime? Sa vie par amour de son Dieu. Tu vois bien qu'il n'y a pas de différence. Martyre, pénitence, amour consomment le même sacrifice et dans le même but. Il y a donc en toi, qui est pénitente et qui aime, le même martyr que celui qui périt dans l'arène. Marie, je te précède dans la gloire. Baise-moi la main et reste en paix. Repose-toi. Il est temps pour toi de prendre du repos. Donne-moi tes épines. C'est maintenant le temps des roses. Repose-toi et attends. Je te bénis, ma bénie.»

Jésus a obligé Marie à s'étendre sur son lit. La sainte, le visage baigné de larmes d'extase, s'est couchée comme son Dieu l'a voulu; elle semble dormir, maintenant, les bras croisés sur la poitrine; ses larmes continuent à couler, mais sa bouche rit.

Elle se relève pour s'asseoir quand une lumière éclatante apparaît dans la grotte, provoquée par la venue d'un ange portant un calice qu'il pose sur l'autel et qu'il adore. Marie, agenouillée à côté de sa couche, adore elle aussi. Elle ne peut plus bouger. Ses forces l'abandonnent. Mais elle est heureuse. L'ange prend le calice et lui donne la communion. Puis il remonte au ciel.

Telle une fleur brûlée par un soleil trop ardent, Marie se penche, les bras encore croisés sur la poitrine, et elle tombe, le visage dans les feuilles de sa couche. Elle est morte. L'extase eucharistique a coupé le dernier fil qui la retenait à la vie.

Pendant que Jésus parlait, je voyais la scène qu'il décrivait: la maison de Béthanie toute fleurie et en fête. La salle du banquet richement décorée. Marthe affairée et Marie qui s'occupe des fleurs.

Puis l'arrivée de Jésus en compagnie des douze, et sa rencontre avec Marie qui le conduit vers la maison. Lazare descend en hâte à la rencontre du Maître et entre avec lui dans la maison, dans une pièce qui précède celle du banquet. Marie porte l'eau dans un bassin et veut laver elle-même les pieds de Jésus. Puis elle change l'eau et tient le bassin jusqu'à ce que Jésus se soit purifié les mains. Quand il lui rend l'essuie-mains, elle le lui prend des mains et l'embrasse. Elle s'assied alors par terre, sur un tapis qui recouvre le sol, aux pieds de Jésus, et l'écoute converser avec son frère; ce dernier montre à Jésus des rouleaux, de nouvelles acquisitions qu'il a faites récemment à Jérusalem. Jésus discute avec Lazare du contenu de ces ouvrages et, explique les erreurs doctrinales qu'ils contiennent, je crois, ou alors des différences entre ces doctrines du paganisme et les vraies. Il doit s'agir d'ouvrages littéraires que Lazare, qui est riche et cultivé, a voulu connaître. Marie ne parle jamais. Elle écoute, et elle aime.

Ils vont ensuite dîner. Les deux sœurs servent à table. Elles ne mangent pas. Seuls les hommes mangent. Les serviteurs vont et; viennent eux aussi, apportant les plats qui sont riches et beaux. Mais ce sont les deux sœurs qui servent en personne à table; elles prennent

sur les crédences les plats que les serviteurs y déposent ainsi que les amphores remplies de vin qu'elles versent. Jésus boit de l'eau. Ce n'est qu'à la fin qu'il accepte un doigt de vin. Or vers la fin du banquet, quand déjà le repas ralentit son rythme et tourne surtout en conversation tandis qu'on passe les fruits et les douceurs, Marie, qui avait disparu pendant quelques minutes, revient avec une amphore d'albâtre. Elle en brise le col contre le coin d'un meuble pour pouvoir y puiser avec plus de facilité puis, debout derrière Jésus, elle lui prend les cheveux à pleines mains et les oint. Elle en reconstitue les boucles et termine en les enroulant mèche par mèche autour de ses doigts. On dirait une mère qui peigne son enfant. Lorsqu'elle en a fini, elle embrasse tout doucement la tête de Jésus, puis lui prend les mains, les embaume et les baise; elle en fait ensuite de même avec ses pieds.

Les disciples regardent. Jean sourit, comme pour l'encourager. Pierre hoche la tête mais... allez, il sourit lui aussi dans sa barbe et peu à peu les autres en font autant. Thomas et un autre vieillard grommèlent à voix basse. Mais Judas, dont le regard est indéfinissable mais certainement mauvais, explose avec mauvaise humeur:

«Quelle bêtise! Il n'y a que les femmes pour être aussi sottes! Pour quoi faire un tel gaspillage? Le Maître n'est certes pas un publicain ni une prostituée pour avoir besoin de telles manières efféminées! Et puis c'est dés honorant pour lui. Que vont dire les juifs quand ils le sentiront parfumé comme un éphèbe? Maître, je m'étonne que tu permettes à une femme de faire de telles sottises. Si elle a des richesses à gaspiller, qu'elle me les donne pour les pauvres! Ce sera plus judicieux. Femme, je te le dis, arrête, car tu me dégoûtes! »

Marie le regarde, interdite, et, rougissante, elle est sur le point d'obéir. Mais Jésus lui pose la main sur la tête, qu'elle tient penchée, puis fait descendre sa main sur son épaule en l'attirant doucement vers lui, comme pour la défendre: « Laisse-la faire, dit-il. Pourquoi la rabroues-tu? Personne ne doit reprocher une œuvre bonne et y voir des sous-entendus que seule la méchanceté enseigne. Elle a accompli une bonne action à mon égard. Les pauvres, vous en aurez toujours. Moi, je ne serai plus parmi vous mais les pauvres resteront. Vous pourrez continuer à leur faire du bien, mais pas à moi, car le moment est proche où je vais vous laisser. Elle a anticipé l'hommage rendu à mon Corps sacrifié pour vous tous, et elle m'a oint pour ma sépulture, car alors elle ne pourra le faire. Et cela lui aurait trop coûté de ne pas avoir pu m'embaumer. En vérité je vous dis que, partout où l'Evangile sera annoncé et jusqu'à la fin du monde, on se souviendra de ce qu'elle vient de faire. Les âmes tireront de son acte un enseignement pour m'offrir leur amour comme un baume aimé du Christ, et prendre courage dans le sacrifice: ils penseront que tout sacrifice revient à embaumer le Roi des rois, l'Oint de Dieu, celui dont la grâce descend comme ce nard de mes cheveux pour féconder les cœurs à l'amour et vers qui l'amour s'élève en un continuels flux et reflux d'amour de moi à *mes* âmes et de *mes* âmes à moi. Judas, imite-la, si tu en es capable. Si tu peux encore le faire. Et puis, respecte Marie et moi avec elle. Respecte-toi aussi toi-même. Car ce n'est pas se déshonorer que d'accepter un pur amour avec un amour pur, en revanche, nourrir la rancœur et faire des insinuations sous l'aiguillon de la sensualité, voilà qui est dés honorant! Voici trois ans, Judas, que je t'instruis. Mais je ne suis pas encore arrivé à te faire changer. Or l'heure est proche. Judas, Judas... Merci, Marie. Persévère dans ton amour. »

